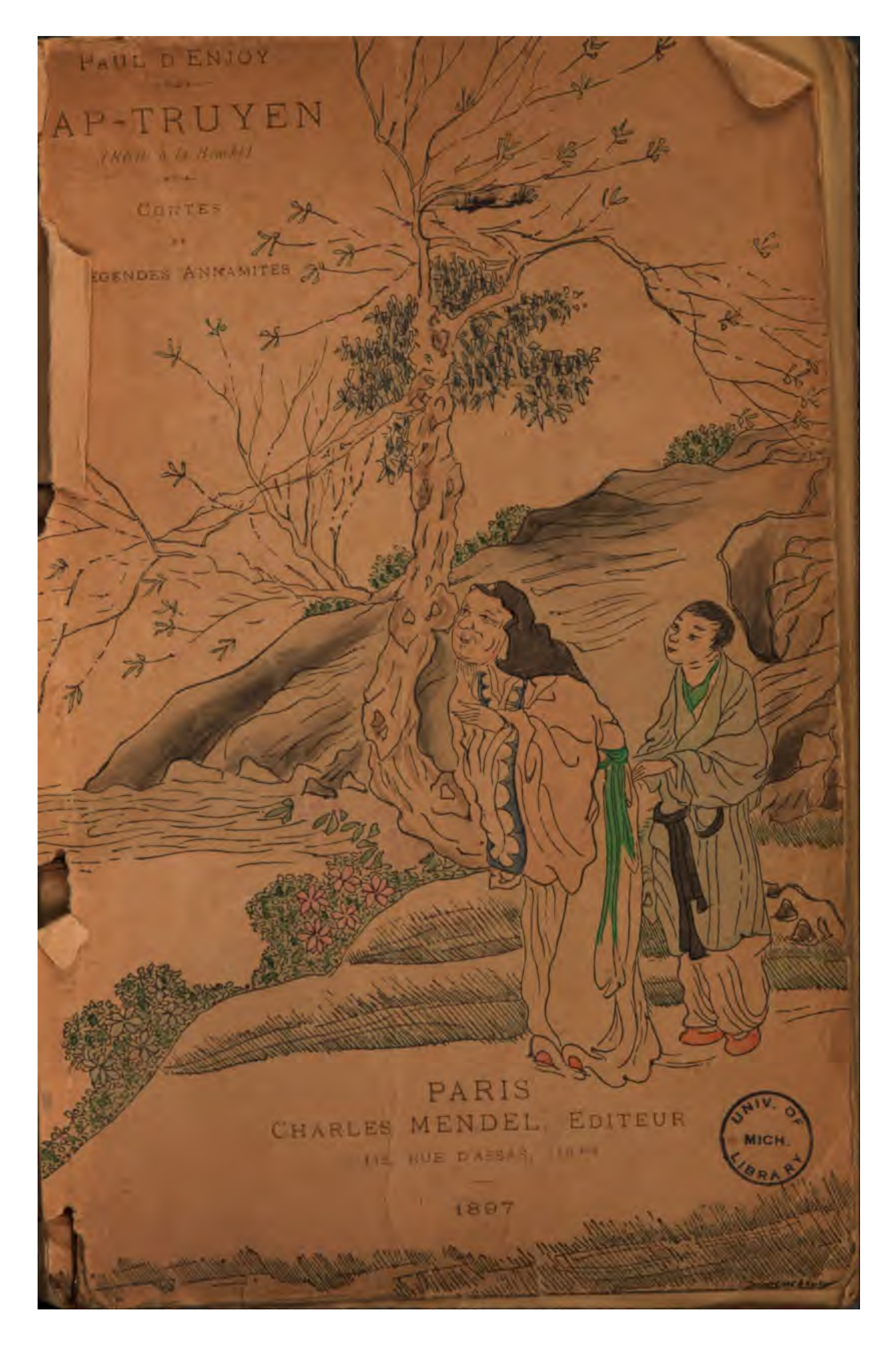
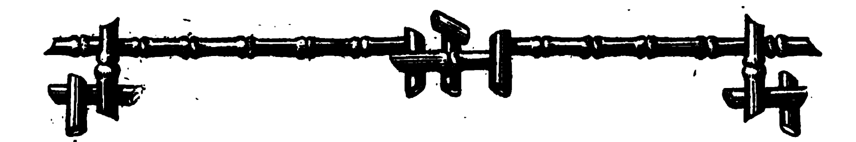

PAUL D'ENJOY
AP-TRUYEN
CONTES
ET
EGENDES ANNAMITES
PARIS
CHARLES MENDEL, EDITEUR
RUE D'ASSAS
1897
UNIV. OF MICH. LIBRARY

[redacted]



玻璃都城芷顛書館

Tap-Truyen

(Récits à la Bouche)

par

PAUL D'ENJOY

犇登花謹譔

CONTES

et

LÉGENDES

ANNAMITES

1897

PARIS

Charles MENDEL

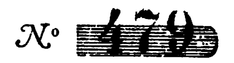
Éditeur

Achevé d'imprimer

Par DESLIS FRÈRES, a Tours

le 30 *novembre* 1896

(*Il n'a été tiré de cet ouvrage que* 500 *exemplaires numérotés de* 1 *à* 500.)



LA CRÉATION

乾坤肇始

LA CRÉATION

乾坤肇始

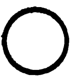




LA CRÉATION

I

Au commencement, était le Néant.
Et le Néant était un Vide circulaire.
Le cercle qui circonscrivait ce Vide s'appelle TAÏ-KY



II

Le TAÏ-KY projeta une ligne capricieuse qui rejoignit le centre idéal de la circonférence, le traversa et vint se confondre avec le cercle, du côté opposé à son point de départ, en traçant dans le vide un S symbolique.

Cet S, inscrit dans le cercle du Néant, constitue le Signe du Principe Premier, créateur de l'Univers.



III

Ainsi cloisonné, le Vide se modifia. L'un des compartiments qui le composaient devint actif et lumineux; l'autre se fit passif et ténébreux.

Yn et Yang.



IV

Yn était l'Éclair, le mâle indivisible.

Yang, l'Ombre : la femelle que l'Éclair illumine, traverse et dédouble.

Une ligne continue figure l'un. Une ligne coupée en deux sections égales représente l'autre.

V

De ces deux entités, en huit phases distinctes, naquit le Monde Matériel.

Ces diverses transformations sont ainsi comprises :

☰ L'éther;

☷ La terre;

☱ L'eau pure;

☲ Le feu pur;

☳ Le tonnerre;

☴ Le vent;

☵ L'eau;

☶ Les montagnes.

VI

Les huit KOUA ou trigrammes de FO-HI, rangés dans le Cercle initial du Néant, constituent la Figure Idéale de la Création, d'après l'Y-KING, genèse du Monde Physique.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

v

d[illegible]

na

人寰之始南國肇基

LE COMMENCEMENT DU MONDE

ET LA FONDATION DE L'EMPIRE D'AN-NAM



LE COMMENCEMENT DU MONDE
ET LA FONDATION DE L'EMPIRE D'AN-NAM

Au temps où les DRAGONS ailés se disputaient avec les Monstres Rampants, l'Empire de la Terre, les GÉNIES IMMORTELS planaient dans les Espaces célestes, semblables à des constellations, entourés d'une auréole d'or, majestueusement suivis d'une longue traînée de lumineux et impalpables atomes dont les effluves exhalaient de suaves parfums et qui, s'entre-choquant à l'infini, formaient un concert harmonieux, léger comme un souffle, confus comme un bourdonnement d'abeilles, doux comme un chant d'amour : la musique des dieux.

A peine sortie du chaos et toute noire encore des fumées infernales, notre planète terrestre venait d'entrer dans l'immensité azurée, roulant lourdement son globe informe.

Le soleil l'avait précédé, escorté des Génies, ses protecteurs, dont la cohorte lumineuse rehaussait son éclat.

Enchâssé, comme un diamant, dans sa couronne d'Immortels, l'Astre glorieux éclaira de sa splendeur rayonnante et fit surgir de l'ombre ce nouveau corps boueux et immonde, qui errait misérablement dans le vide, éclaboussant de sa hideur le satin des cieux immaculés.

Sous les feux du soleil, notre globe changea bientôt d'aspect. Ses formes se dessinèrent plus nettement ; sa face se contracta, et, rougissante comme une épousée, la Terre s'enveloppa de voiles nuageux que pénétra amoureusement la lumière solaire aux teintes irradiées de l'arc-en-ciel.

Dans un élan de tendresse, le Soleil daigna attirer à lui la nouvelle venue. Elle obéit, captivée, soumise, comme honteuse; et, ne pouvant vaincre l'attraction suprême, elle se fit l'humble satellite du Seigneur, tournant autour de lui ainsi qu'une esclave auprès de son maître.

Mais la faveur du Roi des Cieux exalta l'impure planète. Parée de l'éclat du soleil, elle se vêtit orgueilleusement de prairies verdoyantes, prit une fourrure de forêts, s'orna de fleuves brillants, aux capricieux méandres. Sa robe à gros bouillons, faite d'Océans majestueux, se colora des nuances idéales du Zénith. Enfin, les sommets de ses montagnes aux pics neigeux

lui firent un manteau d'hermine que rehaussa un collier de glaciers : étincelante rivière de diamants.

Etonnés d'un spectacle aussi merveilleux, les Génies Immortels s'empressèrent auprès de la Terre.

Hélas ! cet astre nouveau, si richement doté par la munificence du Soleil, était couvert de monstres hideux aux formes effroyables, de serpents immondes aux gueules horribles, de démons cruels et barbares.

Contre cette armée du VICE et de l'IGNORANCE luttaient les Dragons ailés, Génies terrestres, champions de la Vertu, dont les yeux lançaient des éclairs, et dont les crinières flottaient au vent en flammes bleuâtres.

Pied à pied, jour par jour, les Dragons disputaient le sol terrestre aux Monstres hideux, et ils avaient enfin fondé un vaste empire, le premier que porta notre planète, le plus illustre et le plus grand de tous ceux que connaîtra notre monde : la Chine.

Cet empire s'étendait depuis les glaces polaires jusqu'aux régions équatoriales, du désert aride à la mer féconde. L'Océan, naguère tourmenté, avait soumis lui-même ses flots impétueux aux rites de la Paix. Tandis que les mers occidentales demeuraient empreintes de la Barbarie des contrées qu'elles baignaient, sans cesse convulsées par les luttes des démons maudits, la mer Orientale était devenue pure, et ses flots toujours calmes etaient toujours pacifiques.

Effet merveilleux de la Vertu Eternelle : sous le règne des Génies, la côte chinoise prit sensiblement la forme d'un gracieux et puissant abdomen !

C'est là, comme on sait, un signe admirable, dont tous les Sages se montrent envieux, car il est l'indice indéniable de la Noblesse et de la Vertu.

Ainsi tout indiquait déjà que la Chine serait le foyer de la civilisation, et qu'en dehors de son étreinte les peuples étrangers resteraient des barbares, jusqu'au jour où, comme la terre elle-même, attirée par la splendeur du soleil, ils viendraient graviter autour de l'orbite du Céleste Empire.

A la tête des Dragons ailés se trouvait l'illustre empereur THÂN-NONG, dont la Science, la Sagesse et la Puissance confondaient les Fils du mal. C'est lui qui soumit les sauvages du Sud et étendit la domination des Esprits jusqu'à l'Extrême pointe de la Péninsule Indo-Chinoise.

Cette conquête valut à THÂN-NONG le titre d'Immortel.

Pour fêter son admission dans la cohorte divine des Génies, l'empereur de Chine convia les Esprits célestes à un festin digne d'eux.

Un prodigieux embrasement qui dura trois jours et trois nuits, un feu d'artifice dont les colonnes flamboyantes éclairèrent le monde entier, porta en caractères de flammes l'impériale invitation du Premier

des Dragons Terrestres aux Génies immortels des Cieux.

Le repas, composé de parfums éthérés, de suaves accords musicaux et de voluptueux rêves, fut donné dans le palais d'Eté, dont les Dômes, construits en tiges de roses, étaient soutenus par des colonnes de marbre jaune, drapées de soie couleur de ciel.

Tous les Génies y assistèrent : ce fut la communion parfaite du Ciel avec la Terre.

Pendant ce repas, le prince LAC-LONG-QUAN, fils de l'Empereur-Génie, fut touché de la beauté de MU-CO, la fille du Dieu de la Poésie, et lui déclara en vers mélodieux son ardent amour.

Le Prince venait d'être fait gouverneur des États récemment conquis. Il portait la couronne des souverains inféodés et administrait, au nom de son glorieux Père, les territoires du Sud Pacifique : l'An-Nam.

Mais c'était là droits de lignée.

Le Prince avait mieux pour plaire à la déesse : il était musicien, un idéal musicien.

Sous ses doigts, la cithare gémissait harmonieusement : dans sa main, le DON-TRAN — gracieuse mandoline — faisait rêver les filles des Dragons.

Le Prince plut à MU-CO. Pour lui prouver son affection, la divine enfant laissa tomber de ses cheveux, en se perdant dans la nuée, une perle de sa couronne, étoile filante qui sillonna un instant les cieux et disparut

en se brisant dans les flots où ses débris formèrent les phosphorescences des mers orientales.

LAC-LONG-QUAN n'oublia jamais sa fiancée.

Il partit pour l'An-Nam et y reprit les rênes du gouvernement. Cruel exil et triste sinécure! Le sol ingrat n'était habité que par des tigres féroces, des serpents horribles et de misérables sauvages, animaux à face humaine — créatures plutôt simiesques.

LAC-LONG-QUAN mourait de tristesse et se consumait d'amour...

Un soir, au bord de la mer, à l'heure où la lune semble être un miroir d'argent suspendu par des chaînes d'étoiles au-dessus d'un tapis de vagues bordées de perles, le prince d'An-Nam se promenait seul, sur la grève, rêvant à la divine MU-CO. Tristement, il prit sa mandoline et, comme par une inspiration invincible, dans un élan d'amour, se mit à chanter, en s'accompagnant sur le DON-TRAN, des poèmes d'amour.

Tandis que sa voix résonnait, claire et vibrante, le flot cadençait ses mesures et rythmait son chant.

Les cieux lui paraissaient plus bleus, les étoiles plus brillantes, et soudain il vit distinctement l'une d'elles se détacher du firmament pour venir à lui.

Cette étoile avait une couronne de perles, sa robe était éclatante de blancheur; elle était majestueusement suivie d'une longue traînée de lumineux et impalpables atomes dont les effluves exhalaient de suaves parfums.

Et maintenant, le DON-TRAN résonnait plus faiblement. Les sons semblaient se perdre à l'infini, formant un concert harmonieux, léger comme un souffle, confus comme un bourdonnement d'abeilles, doux comme un chant d'amour : la musique des dieux.

C'était elle ! c'était MU-CO qui venait se livrer au Prince d'An-Nam.

L'amante divine enlaça tendrement LAC-LONG-QUAN dans ses bras, et sa longue traîne blanche les couvrit tous les deux d'un voile nuptial.

La POÉSIE, fille des Dieux, donna un baiser d'amour au CHANT, fils des Hommes.

Ce baiser fut si voluptueux que LAC-LONG-QUAN laissa tomber sa mandoline. Hélas ! le DON-TRAN se brisa sur les rochers, et, en se brisant, rendit un son lugubre.

La vision s'échappa aussitôt, comme un mirage.

LAC-LONG-QUAN s'évanouit.

Quand il reprit ses sens, la grève aride avait disparu. Aux pieds du Prince se déroulait maintenant une immense plaine de verdure, tout émaillée de blancs nénuphars et de rouges lotus.

Ces fleurs merveilleuses étaient l'emblême éclatant de l'hommage fait au Prince d'An-Nam par la fille des Génies Immortels. Les nénuphars blancs donnaient le symbole de la pureté virginale de MU-CO, et les lotus rouges étaient le signe glorieux de l'union accomplie.

Le Prince s'agenouilla et baisa la terre qu'avait fécondée la divine épousée.

Tout aussitôt les fleurs sacrées s'animèrent.

Les nénuphars entr'ouvrirent leurs corolles pour donner naissance à de jeunes vierges dont le teint, doré d'un rayon de soleil, semblait emprunté à la lumineuse auréole des Génies.

Des lotus, s'élancèrent des guerriers, couverts de brillantes armures, les épaules ornées de pavillons semblables aux ailes des dragons.

Ces pavillons, au champ de gueule bordé de flammes bleuâtres, devinrent les drapeaux de l'An-Nam, et ces êtres prodigieux, issus de fleurs sacrées, furent les premiers Annamites.

Ainsi fut fondé l'Empire d'An-Nam.

O fils d'An-Nam! Soyez fiers de votre origine. Votre berceau est la fleur des pagodes; vous êtes les enfants des Dragons ailés et les descendants directs des Génies Immortels.

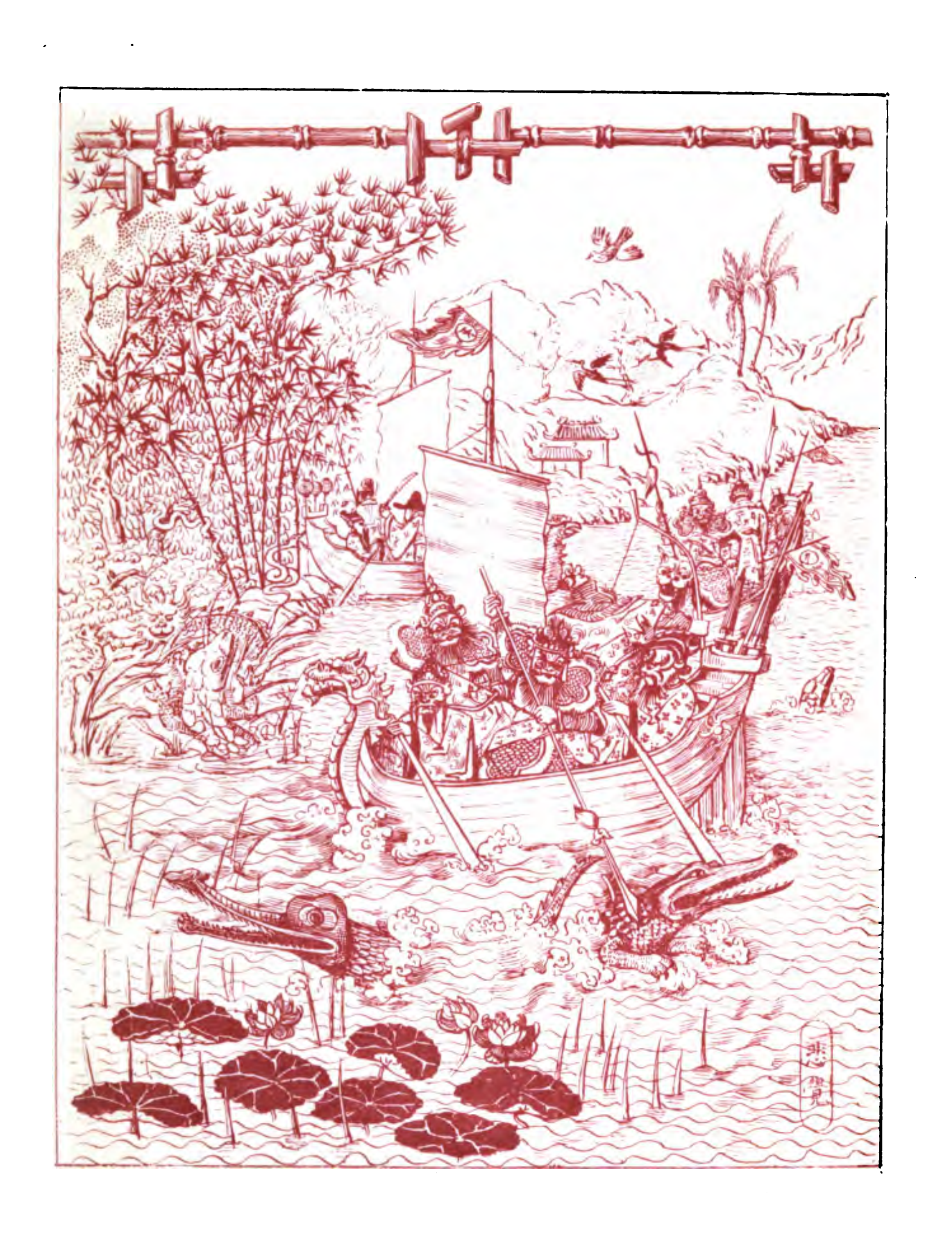
Musique et Poésie, unies dans une Fleur!

越人文身占城古跡

LE TATOUAGE DES ANNAMITES

et

L'ORIGINE DES SAMPANS


悲

LE TATOUAGE DES ANNAMITES

et

L'ORIGINE DES SAMPANS

Quand, sous l'instigation divine, les Annamites commencèrent à civiliser la péninsule indo-chinoise, les fertiles régions qui sont aujourd'hui plantées en riz et en cannes à sucre, ombragées de palmiers, de cocotiers et d'aréquiers, étaient peuplées de monstres horribles qui défendaient jalousement l'entrée des forêts vierges.

Les fleuves aux ondes majestueuses, qui sillonnent le pays, le fertilisent et en fécondent le sol, étaient hantés par de hideux démons; et ces veines profondes dont le lait généreux s'épand à travers cette prodigieuse mamelle, étaient infestées par d'immondes créatures.

Sur les lisières des forêts inextricables, les monstres terrestres dévoraient les humains imprudents.

Au milieu du SONG impétueux, les barques rondes, creusées dans les troncs d'arbres chaviraient et étaient broyées par les démons aquatiques.

C'était une désolation!

Les Annamites, fils des Génies, désespéraient de leur mission divine. Déjà la terre inculte repoussait insensiblement les hommes, à l'aide du lent envahissement de ses lianes.

Les ténèbres étouffaient la lumière, la Matière asphyxiait l'Esprit : et la mort étreignait le monde civilisé.

Était-ce le dernier crépuscule qui précède l'éternelle nuit ? Ou bien une passagère éclipse de soleil ?

L'empereur HUNG-VUONG, désespéré, convoqua solennellement ses Ancêtres au Temple de la Vertu et leur fit part des calamités qui mettaient en péril l'avenir du peuple d'AN-NAM.

« Quand tu auras rendu tes enfants semblables aux
« tigres des jungles, quand tu auras peuplé les fleuves
« d'êtres aquatiques pareils aux requins et constitué
« une armée de démons, terrible par l'effroi qu'elle
« inspirera, l'Empire d'An-Nam sera sauvé. Les
« monstres, bravés par des monstres plus hideux
« qu'eux-mêmes, s'enfuiront épouvantés, comme les
« singes en présence des hommes. »

L'oracle parut obscur au sage HUNG-VUONG qui longtemps réfléchit, sans pouvoir découvrir le sens exact de cette parabole.

Mais, un soir qu'un violent orage faisait gémir la terre, l'Empereur remarqua que le ciel semblait tatoué par des nuages aux formes bizarres : c'étaient des

tigres, des serpents, des dragons et des requins qui couraient sur les nuées.

« Entre le songe et la réalité, il n'y a que la place « d'un doute, » s'écria HUNG-VUONG transporté.

L'éclair de la vérité venait d'illuminer son esprit

Sans tarder, il fit publier par ses mandarins un édit aux termes duquel les fils d'An-Nam devaient exécuter immédiatement les prescriptions divines.

Pour effrayer les bêtes féroces que recélait la terre, les Annamites se tatouèrent, recouvrirent leur corps de dessins horribles et exagérèrent même les signes hideux que portaient les monstres farouches des forêts.

Sur les fleuves, ils lancèrent des bateaux légers dont la coque affectait la forme d'un poisson, longue et relevée aux extrémités, le ventre plat du requin, la proue sculptée et surmontée d'une tête de monstre aux narines colorées qu'animaient deux gros yeux ronds sanguinolents. Les rames de ces embarcations étranges étaient disposées en ailerons et le gouvernail qui plongeait dans les eaux se terminait comme une queue de dauphin.

L'effet que produisirent ces ruses fut aussi rapide que décisif.

Poursuivis jusque dans leurs antres par les Annamites tatoués, les monstres terrestres s'enfuirent épouvantés à la vue des horribles créatures hurlantes qui les traquaient.

Les fleuves furent domptés par les sampans. Sur les eaux, ces bêtes apocalyptiques circulèrent librement. Leur gouvernail frétillait comme une queue de poisson; leur proue à la tête de démon coupait les vagues, tandis que leurs yeux peints, aux prunelles sanglantes, se reflétaient sur les flots frissonnants, ridés comme un être qui aurait la chair de poule.

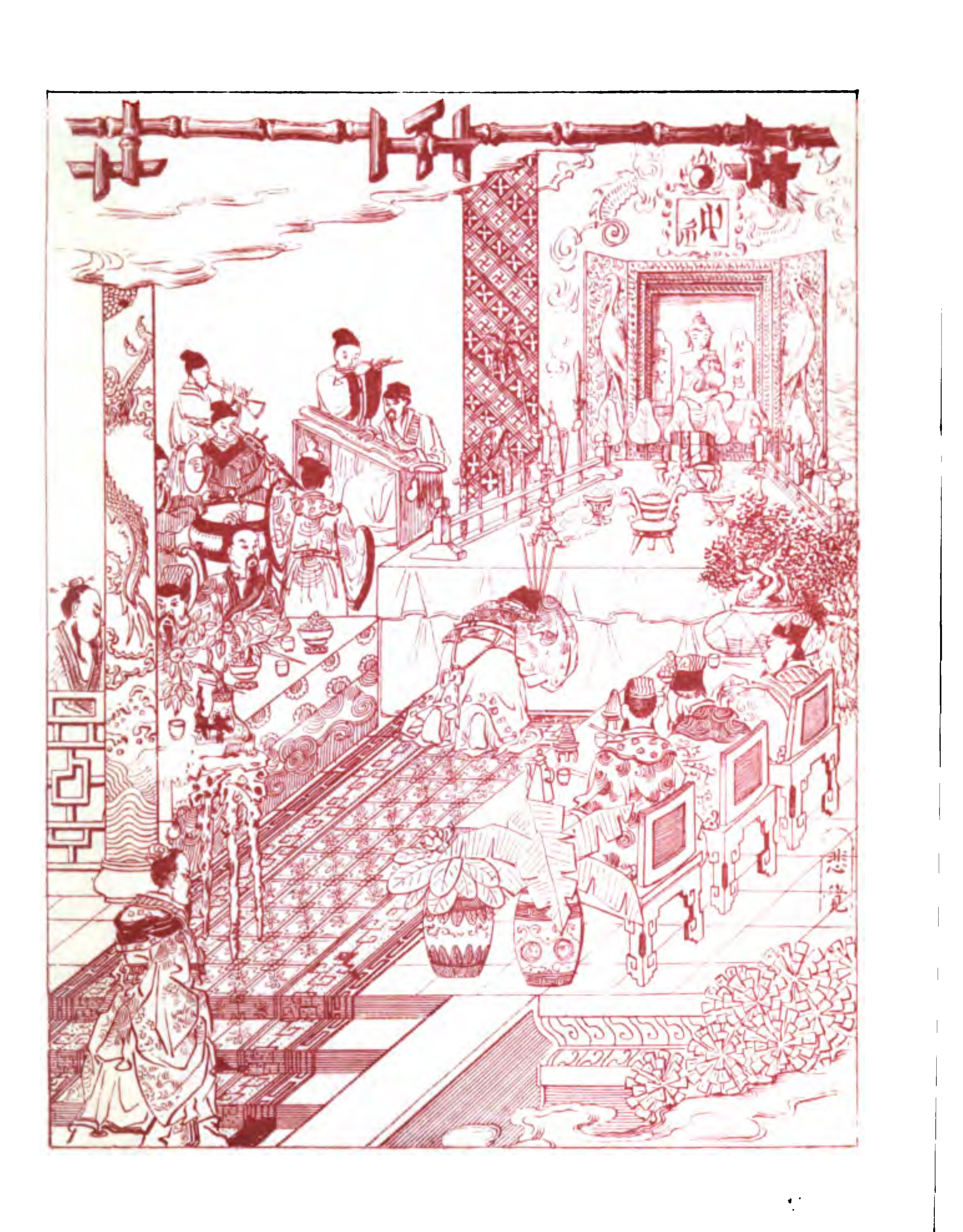
Quand la terre vaincue but le sang du dernier monstre, les fils d'An-Nam cessèrent de se tatouer; mais, comme le Roi des eaux, dont les monstres sont refoulés jusqu'aux confins des mers occidentales envoie parfois ses caïmans en éclaireurs, pour sonder les fleuves d'Orient, les sampans conservèrent leurs enluminures.

C'est pourquoi vous verrez, aujourd'hui encore, les sampans des Annamites avec leurs yeux sanglants, leur museau pointu et leur gouvernail en queue de dauphin.

TÊT

PREMIER JOUR DE L'AN

元旦禮說



TÊT

le premier jour de l'an

Le douzième mois de l'année lunaire s'avance, et déjà **NGUYÊN-NGOC-LY**, Chef de Famille d'après les Rites, s'apprête à célébrer dignement le **TÊT**.

Pour ce premier jour de l'année qui va naître, la maison doit être parée de fleurs et de tentures. Les peintures murales sont remises à neuf. Sur les portes d'entrée, sur les murs des vestibules, sur les colonnes de **TRAC**, de **CAM-LAY** et de **GO** qui ornent les salles principales, des affiches en papier rouge, piquées de points d'or, sont soigneusement apposées, et les enfants s'ingénient à déchiffrer les sentences du sage **KONG-PHU-CHEU** — pensées, conseils ou légendes dont la forme et les caractères constituent de véritables rébus.

Dans la salle de réception, l'autel des ancêtres est l'objet de soins spéciaux. Le fond qui est formé d'une

grande boiserie peinte en rouge vif, où se détache nettement, en relief, le caractère doré **THÂN** : Génie, est reverni soigneusement.

Sur la table qui sert de base à l'autel, les cierges rouges à fleurs multicolores, découpées dans la cire vierge, les bâtons d'encens, piqués dans les cendriers d'airain, les brûle-parfums en bronze, garnis de Santal, de **MUN** et d'Encens, les plateaux de cuivre repoussé, chargés de régimes de bananes, d'oranges vertes, de minuscules mandarines, de goyaves sèches, de mangues, de mangoustans, de pamplemousses, de pastèques roses ou blanches et de tous les fruits qu'au marché voisin on a pu se procurer parmi les plus recherchés parce qu'ils viennent de Mongolie, les pêches, les poires, les raisins, les **LETCHIS**, les **KAKIS**, sont alignés correctement autour des Tablettes sacrées, faites en bois de Trac, laquées rouge et or, sur lesquelles sont gravés en caractères dorés les noms des ancêtres vénérés.

Les grandes amphores en faïence, disposées au pied des colonnes et le long des murailles, sont couronnées de superbes gerbes de fleurs tropicales parmi lesquelles dominent les lotus à pétales rosés.

Des tentures en **GAM**, en soie brochée et en satin pailleté d'or, ornent les panneaux et les portes.

Voici le grand jour! Ce matin, au bruit des fusées qui sont lancées devant toutes les portes, chaque Annamite compte une année de plus, et l'enfant qui est né la

veille du « TÊT » aura deux ans le lendemain de sa naissance.

Chez NGUYEN-NGOC-LY, les portes grandes ouvertes, recouvertes d'emblêmes pieux et de fleurs, laissent pénétrer une foule de parents, en habits de fête, qui se rendent à la convocation du Chef de Famille, avec le respect et dans le silence qui convient.

Des musiciens, loués à raison de cinquante sapèques de cuivre, sont installés sous des auvents. Ils saluent les visiteurs au passage par des coups de tam-tam énergiquement donnés, sans interrompre leurs airs éternellement diésés, nasillards et monotones, dont le chant s'égrène lentement sur cinq notes sans cesse répétées.

Les tam-tam, les gôngs, les cymbales et les crécelles accompagnent, avec une cadence marquée d'une façon exagérée, les instruments de cuivre ou de bois aux sons stridents et les violons monocordes en forme de pipes.

A ces musiciens Annamites se joignent quelques jeunes Chinois qui taquinent des harpes mélancoliques et font pleurer des cithares, en ponctuant d'exclamations rhythmées et imitatives, le chant plaintif de leurs instruments.

Enfin, sur des timbres en cuivre, enserrés dans un cercle de bois, des Cambodgiens modulent de gracieuses mélodies, entrecoupées de gammes sonores,

légèrement et vivement enlevées sur des touches de bois, reliées entre elles par des cordes dont l'ensemble forme un véritable piano à deux octaves.

Cependant, par groupes distincts, s'avancent prétentieusement les parents invités : La soie, le crépon, le velours ornent leurs vêtements.

Les femmes, les poignets chargés de bracelets et le cou gracieusement entouré par des colliers en grains d'or ou d'ambre, suivent nonchalamment, avec cette démarche lascive des Orientales, traînant paresseusement leurs babouches brodées d'or ou d'argent, choisies trop petites pour que le talon paraisse, les bras lentement balancés à chaque pas, la tête haute et coiffée de ce savant casque de cheveux noirs, soigneusement lissés, qui, surmonté d'aiguilles et de perles, constitue toute la coiffure de la femme annamite.

Ly reçoit en cérémonie ses parents qui le saluent avec un respect mêlé de vénération.

Il n'est plus, en effet, pendant ce jour sacré, l'oncle, le cousin, le frère ou le père : c'est le Chef de Famille, le détenteur des Tablettes commémoratives, le Grand Prêtre qui va évoquer les Ancêtres, le Génie même de la Famille.

Sa maison est la demeure élue par les Esprits des Aïeux, qui, dans ce moment solennel, communient avec leurs descendants vivants, viennent consacrer l'idée grandiose de l'Immortelle Union Familiale.

Dans la grande salle des Ancêtres, un repas a été servi sur une longue table, dressée au pied de l'Autel brillamment illuminé.

De petites assiettes en faïence bleue sont symétriquement alignées, auprès des bâtonnets d'ivoire.

Au centre de la table, de nombreux plats sont chargés de victuailles : ailerons de requin, crevettes séchées, filets de crocodile, poissons de rivière pimentés, sauces de poissons salés, vers palmistes, rondelles de citrouilles à la graisse de porc et aux pistaches, pousses de pois germés, tranches d'ananas au sel, gâteaux de riz colorés en rose, en vert et en jaune, citrons glacés, mandarines au sucre.

Enfin, entourée d'une multitude de petites tasses remplies les unes de thé, les autres d'alcool de riz, se dresse un somptueux rôti : un porc de lait verni et laqué.

Les parents invités ont pris silencieusement place dans la salle, après s'être religieusement salués. Tandis qu'au dehors les fusées éclatent retentissantes, le Chef de Famille, la tête couverte d'un turban noir huit fois enroulé, le buste serré dans une grande tunique de cérémonie aux manches évasées qui retombent le long des hanches, s'avance majestueusement, les mains jointes, l'index relevé, rigide, et, s'agenouillant en face de l'Autel, fait au Génie de la Famille, à l'âme des Ancêtres, les quatre LAŸ réglementaires.

C'est un spectacle saisissant que de voir, au milieu de cette étrange mise en scène, ce vieillard abaisser son front quatre fois et par quatre fois toucher le sol.

Les saluts faits, Ly lève ses bras vers le ciel, et à demi-voix, d'un ton ému, en scandant ses paroles par des coups de maillet portés sur le Gông, fait les invocations prescrites :

« O vous, Génie de notre illustre maison, la plus
« glorieuse des cent Familles, et vous tous, ses descen-
« dants vénérés, nobles Aïeux que nous adorons parce
« que vous êtes les auteurs de notre existence, le prin-
« cipe même de notre vie et la gloire de notre race,
« daignez écouter les prières de vos humbles enfants.

« Faites que la Vertu et le Bonheur règnent sur
« nous, comme le lotus fleurit dans l'étang des Pagodes.

« Attirez sur vos fils la protection des Esprits bien-
« faisants ; écartez de nous les MA-QUI et les Gnômes
« qui engendrent la fièvre, le choléra, les querelles et
« la misère.

« Enfin, pour fêter l'année qui s'ouvre, daignez
« accepter le repas que vous offrent humblement ceux
« qui sont fiers d'appartenir à la noble famille des
« NGUYÈN. »

A ces mots, le vieillard s'approche des petites assiettes de faïence et distribue les aliments offerts ; puis, il apporte lui-même les petits bols de riz et verse, en murmurant des paroles d'invitation et de déférente poli-

tesse, de l'eau-de-vie de riz et du thé parfumé de jasmin, dans chaque petite tasse.

Quand il a ainsi passé trois fois autour de la table, le vieillard s'avance près d'un grand brasero et y jette des feuilles de papier jaune, recouvertes de plaques dorées et argentées.

C'est l'or et l'argent — ou plutôt les barres d'or et d'argent — que, fictivement, la famille vivante envoie à la famille morte, en priant celle-ci de lui faire, pendant l'année, des dons gracieux du même genre, pour que la vie matérielle soit supportable.

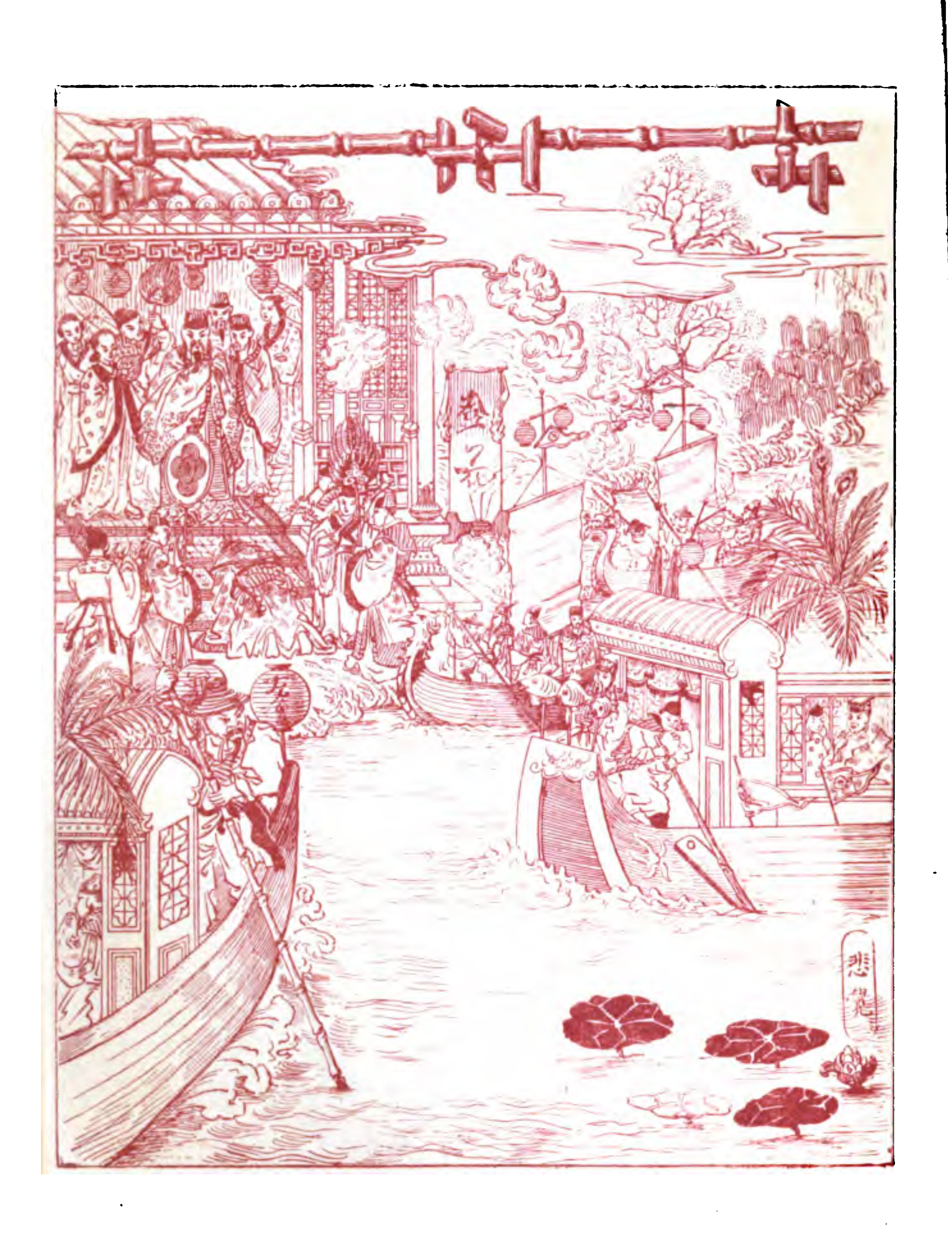
Des effets d'habillement complets, depuis les babouches jusqu'au turban, des lits de camp, des services à thé, des ameublements minuscules, enfin une maison en miniature ont été confectionnés en papier-carton, et sont solennellement brûlés.

Les offrandes faites, la cérémonie est terminée. Les parents se départent brusquement du silence que leur imposaient les rites, se mettent joyeusement à table et font gentiment honneur au repas que les Ancêtres ont béni et sont censés avoir spirituellement consacré.



LE MARIAGE

婚姻禮說



LE MARIAGE

THUONG avait seize ans et une lune quand son père lui annonça gravement qu'il allait lui donner une épouse.

Le jeune homme s'attendait à recevoir cette confidence. Depuis un mois, il était en âge de se marier, et comme ses parents avaient omis de le fiancer à sa naissance, il était de toute nécessité que son père lui désignât une femme de premier rang.

Les épouses de seconde classe — filles d'amour recherchées par caprice — peuvent être sans danger laissées au libre choix de l'époux qu'un premier mariage a déjà émancipé; mais chacun sait que, suivant les rites imprescriptibles, la désignation d'une femme de premier rang — fondatrice de la famille — appartient sans conteste au père du jeune homme inexpérimenté.

Un célibataire est une barque sans gouvernail, un cheval sans frein, une maison sans toiture, dit un proverbe annamite.

La femme qu'on destinait à **THUONG** était fille

d'un propriétaire de **CHAU-DOC**, bien apparentée et fort riche. Elle comptait cent quarante-trois lunes, c'est-à-dire un peu plus de onze ans, et se nommait **THI-HUÊ**, ce qui signifie Tubéreuse.

THUONG ne l'avait jamais vue.

Et, cependant, il tressaillit de joie, en apprenant son nom.

Le **TÊN** qu'elle portait était un prénom poétique. La jeune fille devait être parfaite, pensait **THUONG**, puisque son père l'avait choisie.

Depuis un an déjà, à l'insu des futurs époux, des pourparlers avaient été engagés entre les deux familles. Comme il n'est pas de bon ton de traiter directement les choses qui se rapportent au mariage et afin d'éviter le caractère d'impudeur que revêtent, par nature, de semblables propositions, des amis communs avaient été délégués, à titre d'entremetteurs, par les pères des deux enfants pour conférer entre eux, régler, discuter et conclure.

Après mille entrevues et de longs entretiens, les entremetteurs ou, plutôt, les **MAÏ-DONG**, comme on les nomme, s'étaient enfin mis d'accord, et le père de **THUONG**, admis comme beau-père, fit son entrée dans la maison de **THI-HUÊ**.

Mais la jeune enfant ne se doutait guère qu'il s'agissait de son mariage ; elle ignorait, comme **THUONG**, le sort qui lui était fait.

Un repas magnifique fut servi au père du fiancé sans le savoir et à ses MAÏ-DONG; puis, on but d'innombrables tasses de thé brûlant, en prenant de nombreuses chiques de bétel, et on se sépara avec mille grâces, salutations et paroles de respectueuses déférences.

Le mariage était officiellement annoncé; les parents n'avaient plus qu'à prévenir leurs enfants, et les enfants à obéir.

Du jour où elle fut informée de son prochain mariage, la petite THI-HUÊ, si joviale, si vive et si mutine, devint grave, soucieuse et sombre. Elle cessa ses jeux, et on ne la vit plus au théâtre.

Fiancée, elle devait s'écarter du monde, vivre dans l'isolement le plus strict, s'enfermer chez elle comme une recluse: elle était semblable au bouton de rose qui attend le lever de l'aurore pour s'épanouir sous son premier baiser.

Les fiançailles précédèrent la noce de deux longues années.

Pendant ce laps de temps, THUONG ne fut pas admis à fréquenter la maison de THI-HUÊ; il ne vit jamais sa fiancée. Mais, à chaque fête, le père du jeune homme faisait porter par ses domestiques des cadeaux dignes de sa future belle-fille.

C'étaient de magnifiques pièces de soie brochée, des bagues finement ciselées, des colliers d'or et de jais, des

chaînes en grains d'ambre, des bijoux de toutes sortes, des joyaux de toutes espèces.

C'étaient des canards, des oies et des pintades, des œufs de sarcelles et des tranches de porc, des fruits, des légumes et des poissons.

Vivant d'espoir, bercés par leurs rêves, les deux fiancés s'adoraient, sans se connaître, se sentant unis par la loi fatale du mariage inéluctable.

Enfin, le jour de la cérémonie nuptiale arriva.

Sur un long sampan, orné de pavillons multicolores, surmonté d'immenses parasols en carton, décoré de tentures anciennes, THUONG fut installé comme un mandarin.

Assis à l'avant, sous un dôme de palmes vertes que rehaussait un panache d'aigrettes et de plumes de paon, il portait orgueilleusement la tête et trônait comme un dieu dans sa pagode.

Son costume était celui que portent les Annamites aux jours de fête : tunique en soie et pantalon ample de même étoffe. Il avait aux pieds de fines babouches, et sur la tête le turban noir de cérémonie.

Des domestiques, placés derrière lui, armés d'une longue lance de bois que surmontait un éventail en plumes de marabout, battaient l'air d'un mouvement saccadé pour chasser les moustiques.

Douze rameurs conduisaient la barque. Vingt musiciens et dix chanteurs solennisaient ce jour heureux où

le jeune homme allait quérir dans sa chaste demeure la douce fiancée qui l'attendait impatiemment.

Sur tout le parcours, ces airs de fête et ces mélodies d'amour attiraient la population riveraine qui accompagnait joyeusement les chanteurs. D'innombrables fusées éclataient, par endroits, sur les rives du fleuve au fond des baies de cocotiers, et ces hommages donnaient une allégresse nouvelle au cœur charmé de THUONG. De loin en loin, des parents et des amis se portaient en barque au-devant du sampan d'honneur, saluaient le Roi de la Fête et se joignaient au cortège.

Ornés de fleurs, tapissés de verdure, ces bateaux constituaient une magnifique escorte. Les chants, les fusées, les rires et les exclamations de joie se multipliaient sans cesse, à mesure que grossissait le nombre des embarcations.

C'était un voyage triomphal.

Dès que le sampan d'honneur fut en vue de la maison de THI-HUÊ, un formidable roulement se produisit, semblable au bruit prolongé du tonnerre dans la montagne.

Mille fusées éclatèrent, accompagnées aussitôt de mille autres, qui furent suivies de milliers et de milliers de détonations successives.

Au bruit de ces crépitations incessantes — interminables feux de peloton — au milieu de la fumée qui obscurcissait le soleil, la flottille accosta.

Sans perdre un instant, THUONG descendit à terre et s'avança avec cérémonie vers la maison de sa fiancée, suivi de ses musiciens et de ses chanteurs : Tel un général romain, entrant dans la Ville Éternelle, pour y recevoir les palmes de la victoire.

Sur le seuil de la porte principale, le père de THI-HUÊ attendait son gendre, entouré des principaux membres de sa famille qui formaient une garde d'honneur.

A l'approche de THUONG, une musique douce, gracieuse, féminine pour ainsi dire, se joignit aux accords mâles et sonores de l'escorte du fiancé : c'était comme la voix harmonieuse de la vierge timide qui répond en tremblant aux appels pressants du fiancé.

Symbole poétique de l'hymen.

Le jeune homme se prosterna trois fois aux pieds de son futur beau-père ; puis, il pénétra délibérément dans la maison, mais il s'arrêta presque aussitôt pour faire place à THI-HUÊ qui, lentement, passa devant son fiancé, le fixa un instant sans s'arrêter et disparut, sans mot dire, derrière une portière de soie rouge.

C'était la première entrevue des fiancés.

Si prévue qu'elle fût, cette rencontre muette ne laissa pas de troubler le jeune homme.

THI-HUÊ était belle, plus belle encore que THUONG ne l'avait vue dans ses rêves : mignonne comme une figurine d'ivoire, gracieuse comme une fleur d'orchidées.

Sa longue chevelure d'ébène, retenue en chignon par des épingles en or, coiffait sa tête d'un casque de bronze poli, aux reflets d'acier, dont la crinière, formée d'une longue mèche souple, ondoyait sur ses épaules. Son teint était d'ambre, sa bouche semblait une grenade en fleur, et ses grands yeux noirs taillés en amande avaient un instant dardé sur THUONG deux voluptueux regards dont ses paupières bridées avaient vainement tenté d'atténuer les feux.

Sa main était étroite et longue, ses doigts fuselés, ses ongles divinement taillés, longs de deux phalanges et enfermés, comme ceux des mandarins, dans de fins étuis d'argent ciselé.

Sa robe verte, taillée en redingote d'homme, à pans coupés, au col droit, aux manches étroites, disparaissait presque entièrement sous les colliers d'or, d'ambre et de jais qui ornaient son cou gracieux, sous les chaînes en HÔT-VANG qui chargeaient sa poitrine, sous les bracelets qu'étreignaient ses poignets, sous ses chapelets en grains d'or qui enserraient ses bras jusques au coude. Elle était parée comme une divinité et, dans sa démarche lente, par le balancement naturel de ses hanches, sa robe s'était entr'ouverte sur les côtés pour faire apparaître six autres CAI-AO qui la doublaient, toutes de couleurs et de soies différentes, mais de coupe et de longueur uniformes.

Ces robes légères laissaient deviner la taille élé-

gante de la jeune fille, et dessinaient nettement sa poitrine de Déesse, qu'aucune cuirasse ne soutenait.

Le corset à baleines n'est jamais porté par les femmes annamites.

Au-dessus du genou où s'arrêtaient les robes de THI-HUÊ, ses jambes aux lignes gracieuses semblaient moulées par son pantalon rouge de mariée; ses chevilles nues étaient cerclées d'anneaux en argent massif et ses pieds cambrés se dressaient pour soulever ses petites mules de velours.

Pendant que THUONG restait immobile, le cœur transporté d'amour, les parents et les amis des deux familles s'étaient réunis en cercle dans la grande salle des ancêtres.

En face l'un de l'autre, assis sur deux grands fauteuils de nacre, les pères des deux fiancés étaient absorbés dans leurs méditations.

Enfin, le père de THUONG appela son fils et lui dit :

« Mon enfant, n'est-ce pas aujourd'hui que tu dois « me donner une fille en prenant une compagne ? »

« — Je suivrai votre volonté, répondit le jeune « homme. »

« — Va demander la fiancée que je t'ai destinée, « reprit le père, et qu'elle soit la bienvenue dans notre « famille ! »

A ces mots, THUONG se redressa, vint se prosterner aux pieds du père de THI-HUÊ et attendit, sans

mot dire, son front touchant le sol, que la demande fut agréée.

« — Voici le prix convenu ! s'écria d'un ton solennel le père du jeune homme, en jetant une poignée de barres d'or dans un plateau de cuivre que tenait devant lui un domestique à genoux.

« — Qu'il soit fait comme le désire l'auteur de vos jours, mon gendre, dit alors le père de THI-HUÊ.

THUONG se releva aussitôt, se dirigea lentement vers la portière de soie rouge derrière laquelle THI-HUÊ avait disparu, la souleva, prit doucement la jeune fille par la main droite, et revint avec elle auprès de son père, aux pieds duquel les deux fiancés s'agenouillèrent humblement.

« — Voici votre fille, dit THUONG.

« — Soyez unis ! » répondit le père en bénissant ses enfants.

Le mariage était consommé.

Les deux époux, après avoir correctement exécuté leurs LAŸ aux pieds de tous leurs parents plus âgés, s'approchèrent de l'autel des ancêtres et firent de pieuses invocations aux mânes de leurs aïeux.

Puis, ils s'assirent à la même table, partagèrent un gâteau de riz, et trempèrent leurs lèvres dans la même tasse de thé.

Enfin, ils reçurent les compliments de leurs amis, et signèrent, avec les témoins et les parents, l'acte

de mariage que le maire était venu leur présenter.

Ces cérémonies accomplies, ils sortirent gravement de la salle des ancêtres et s'enfermèrent dans leur chambre nuptiale.

Ils y restèrent seuls pendant trois jours.

Après le départ des nouveaux époux, la fête recommença pour les invités, au son des instruments et au bruit des fusées. Les boissons les plus estimées, les mets les plus recherchés furent distribués à profusion, et tous les passants qui s'arrêtèrent devant la maison furent gracieusement priés de s'asseoir auprès des tables constamment servies.

La dépense fut considérable; mais tous les parents et tous les amis invités avaient correctement déposé dans un plateau leurs cartes de visite en papier rouge et fait à la famille un don d'argent pour contribuer aux frais de la noce.

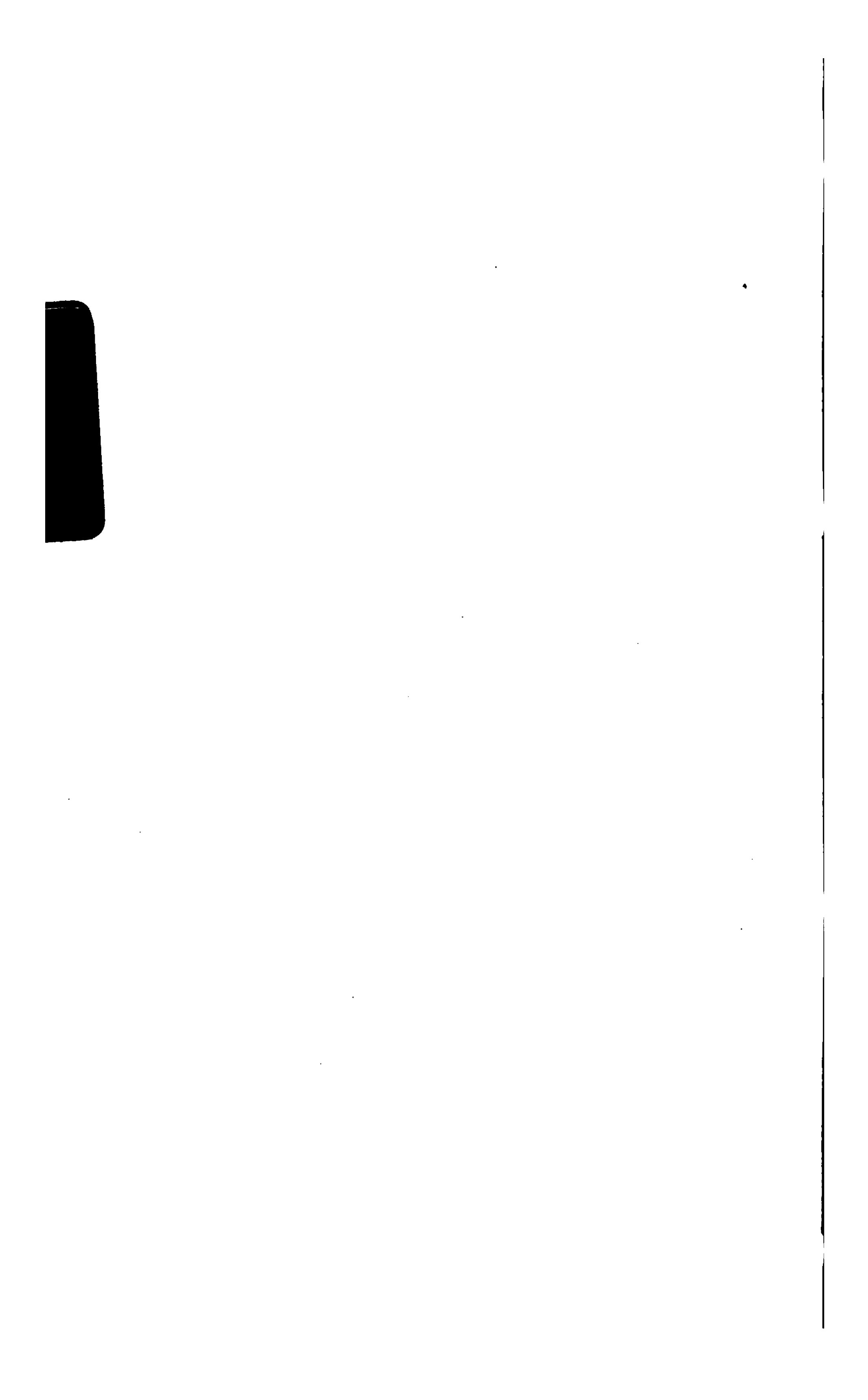
Grâce à ces cadeaux, d'un usage traditionnel qui est marqué au coin de la bonne fraternité, les mariages peuvent être célébrés en grande pompe, sans être ruineux pour les époux; et les invités qui coopèrent aux charges de la fête, sont ainsi plus intimement unis à leurs hôtes gracieux.

Les femmes, toujours écartées du public, ne paraissent point dans les salles où les repas sont servis. Retirées dans les chambres qui leur sont réservées, elles passent entre elles ces trois journées de réjouis-

sances. Mais, pour être plus intime, leur fête n'en est pas moins aimable.

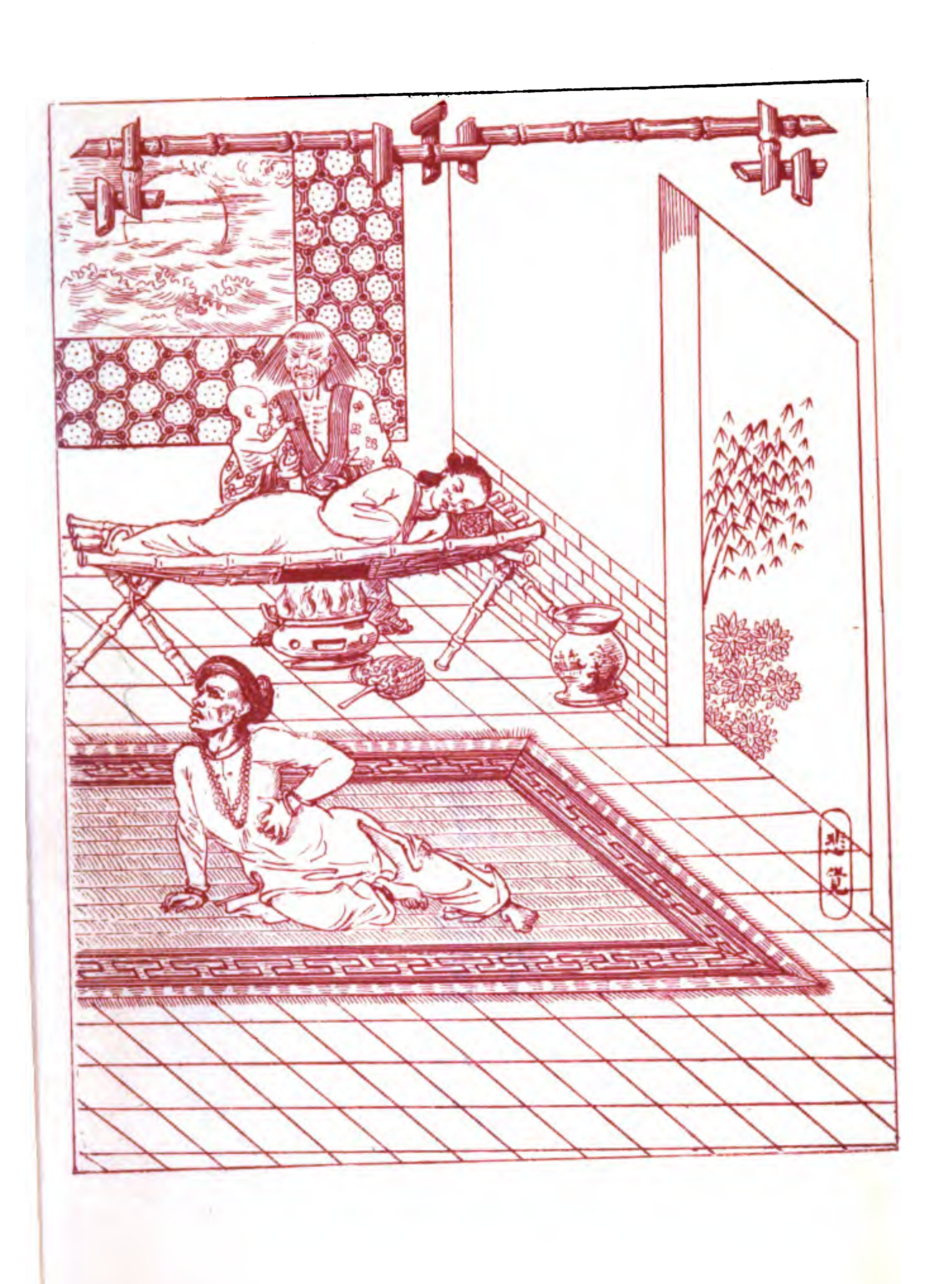
La femme ne perd jamais ses droits.

Enfin, chacun revint chez soi et les nouveaux époux entrèrent dans la maison paternelle de THUONG, comme de vieux mariés, qui retournent par habitude au logis depuis longtemps commun.



LA NAISSANCE

生日禮俗



悲覚

LA NAISSANCE

THI-NUÏ va devenir mère.

Son mari HO-VAN-CÂY se réjouit par avance de l'événement ; mais, comme dans cette position, THI-NUÏ perd, au regard de l'époux, toutes les qualités qui font d'elle une femme aimable et aimée, désirable et obtenue, CÂY, suivant l'usage, lui enlève tous ses bijoux et s'en orne pendant la grossesse.

Oh! le plaisant bonhomme qui porte collier d'or et bracelets de jais, bagues au doigt et cercles d'argent autour de la cheville!

Le dénoûment approche. THI-NUÏ, qui marche difficilement, continue, cependant, à vaquer aux soins du ménage. C'est elle qui fait les repas, lave le linge, conduit les buffles au marais, prépare la nourriture des porcs, et, quand son mari veut se rendre au marché voi-

sin, c'est elle encore qui de son pied agile dirige le gouvernail du sampan, tandis que CÂY s'endort sur sa rame, en chantant de vieux refrains d'amour.

Chaque jour, elle s'affaiblit davantage: CÂY la regarde avec une inquiétude égoïste. Va-t-elle bientôt devenir inutile à la maison ? Faudra-t-il que le pauvre homme en soit réduit à faire, lui-même, sa grillade de poisson, à écumer l'eau du riz qui cuit dans la marmite ?

Hélas! oui, c'en est fait. THI-NUÏ s'est étendue sur une claie de bambous, d'où elle ne se lèvera qu'après la délivrance.

Et le malheureux CÂY est obligé de suffire à tout dans la maison. N'est-il pas contraint, par surcroît, d'entretenir, jour et nuit, un foyer de braise toujours actif sous la claie où repose sa femme, de façon à faciliter les couches.

Ces soins ont-ils une réelle efficacité ? CÂY n'en sait rien, mais il a toujours vu pratiquer cet usage et, en bon Oriental qui n'aime pas les innovations, il se conforme à la règle des ancêtres.

THI-NUÏ, chauffée par le brasero, met enfin au monde un joli bébé semblable à ces magots de porcelaine qu'on vend chez les Chinois de Saïgon.

CÂY qui, aux souffrances de sa femme, a répondu par une pantomime burlesque, poussant des cris quand elle se plaignait, se tordant à terre quand elle se crispait, s'imaginant en un mot que c'était lui qui souffrait et qui

enfantait, s'écrie en voyant le marmot : « Ah ! petit « monstre, comme tu m'as fait souffrir ! EM, ma sœur, « si nous l'appelions Douleur, NHUC c'est bien son « nom, en vérité ! »

Tandis que le BA-MU, vieille sage-femme à la mine de sorcière, donne ses soins à l'accouchée et lui pétrit le ventre avec ses mains osseuses, le mari s'étend sur une couche. Tout geignant, les yeux humides de larmes, il reçoit les compliments des amis qui viennent s'enquérir de sa santé après cette terrible épreuve.

L'enfant — un gros garçon qui ne demande qu'à bien vivre — est soigné pendant quelques jours par la BA-MU. On lui passe un cercle d'argent au pied, un bracelet au poignet et au cou une petite corde rouge, toute garnie d'amulettes.

Toujours nu, le bébé sera déposé sur une natte de jonc tressé, où on le laissera se rouler comme un petit animal; puis, dès qu'il atteindra six mois, on le privera du lait de sa mère.

De gluantes pâtes de riz lui donneront ce gros ventre disgracieux qu'on remarque chez tous les enfants annamites. Ses cheveux naissants seront soigneusement rasés à l'exception d'une petite houppe sur le sommet de la tête.

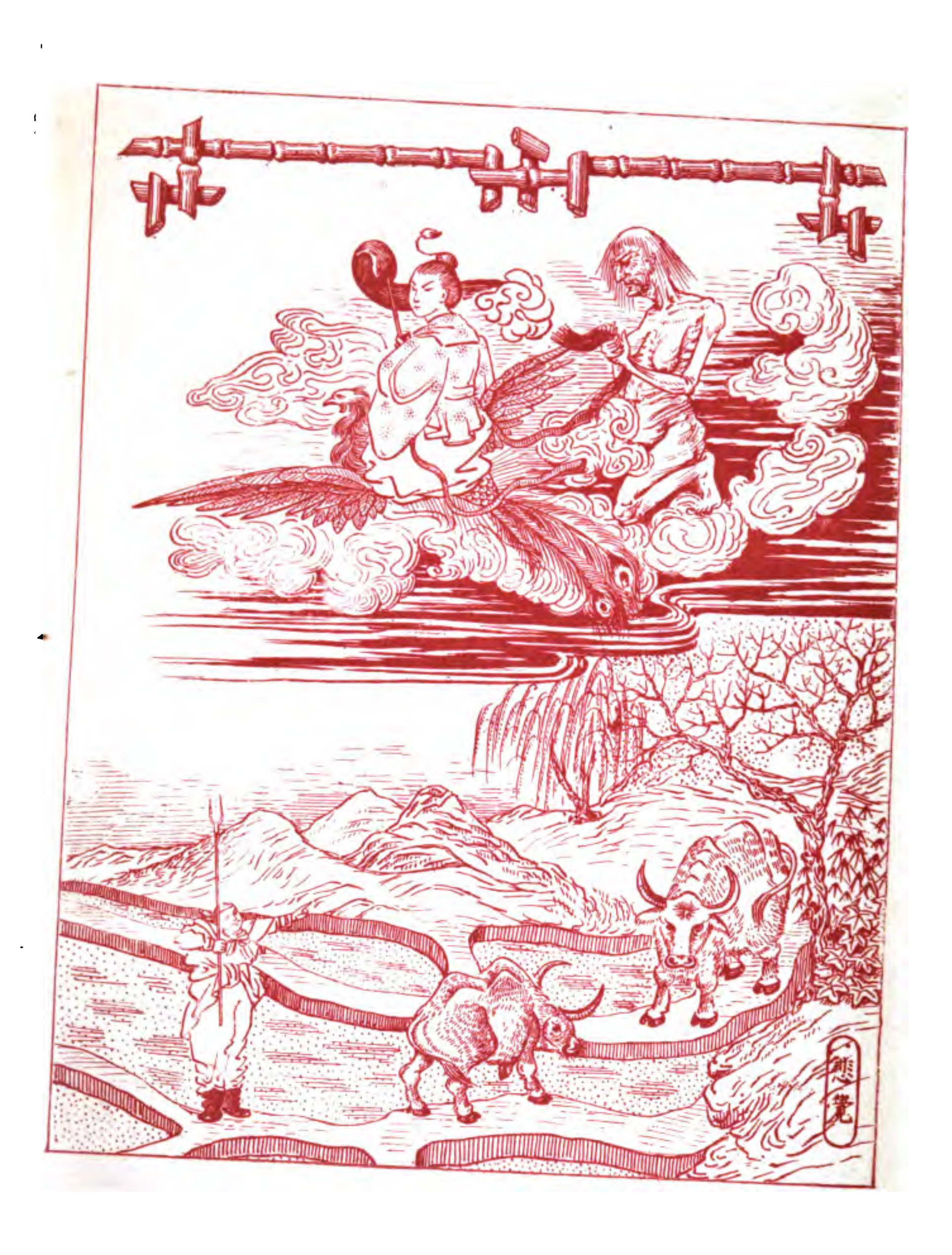
C'est à partir du sevrage seulement qu'on le vêtira d'un petit veston de soie. Jambes nues, il gambadera tous les jours sur les routes avec les marmots de son

âge, et sa mère ne s'occupera de lui que pour lui mâcher sa nourriture et pour le faire coucher.

Enfin, quand il prendra le pantalon, ce sera déjà un adolescent, puisque son crâne ne sera plus rasé, qu'il pourra orgueilleusement passer la main sur ses longs cheveux et que bientôt luira le jour où il nouera sa chevelure en chignon : comme un homme !

LA BA-MU

養產老娒



LA BA'MU

On ne sait point son âge. Personne ne l'a connue jeune.

Ses cheveux sont blancs comme des gardenias en fleur, et cependant son visage ridé n'est pas éclairé de cette lueur maladive qui rend les traits des vieillards si doux, presque enfantins.

Ses yeux — sombres escarboucles — brillent de l'éclat voilé qu'ont les braises sous la cendre. Son nez est croche, son profil allongé, ses sourcils forment broussaille. Si ce n'était une femme, ce serait une fouine.

Elle mène une vie mystérieuse et ne sort qu'à l'heure où les lucioles vagabondent dans les plaines avec les esprits malfaisants : A voix basse, on raconte qu'un gardien de buffles, en revenant de la rizière, l'a vue toute nue, à genoux sur un brouillard qui faisait avec amour le chasse-moustiques d'un Génie. Ses voisins

affirment que sa demeure est hantée, et que, la nuit, elle fait des bacchanales avec les démons de la terre.

C'est une sorcière maudite.

Mais les Génies sont ses amis, et son influence est considérable pour écarter les maléfices. Aussi les gens du village la mandent-ils toujours au moment des couches de leurs femmes.

Elle met à nu la patiente, lui impose gravement les mains, prononce d'une voix rauque des paroles cabalistiques, empoigne entre ses doigts noueux le ventre de la femme, et le pétrit avec furie.

Quelques jours après, l'enfant naît, sans souffrance, sain, vigoureux, avec un sourire angélique sur ses lèvres mi-closes.

La vieille prend le nouveau-né dans ses bras, lui mord le ventre, et le recommande à la sollicitude des Génies.

Grâce à ses services et surtout au surnaturel dont elle est comme enveloppée, tout le monde dans le village la salue avec respect. Quelques méchants l'accusent bien de pratiquer en cachette des avortements habiles; mais personne n'appuie ces accusations sur des faits probants, et les malins qui la raillent sont les premiers à s'incliner sur son passage.

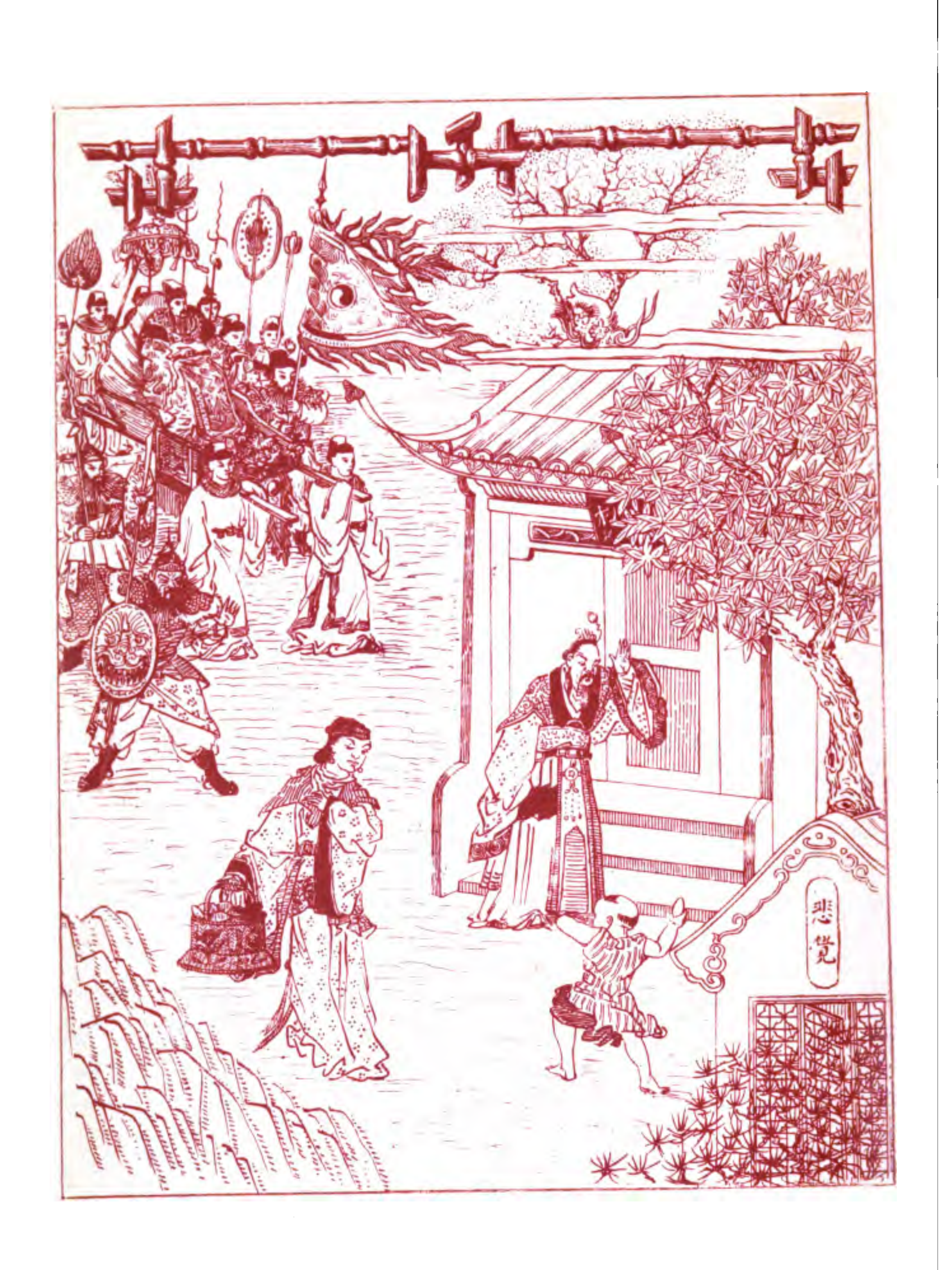
« LÂY, BA-MU ! »

« Madame la sage-femme, je vous salue ! »

CON DANH ME

L'ENFANT QUI FRAPPE SA MÈRE




悲覚

CON DÁNH ME

L'enfant qui frappe sa mère

Un jour, l'Empereur VO-DÉ, que les Annamites ont mis au rang des Génies Bienfaiteurs, passait en palanquin dans un petit village.

Il était escorté de LINHS, armés de lances et entouré de Mandarins, vêtus de magnifiques robes en soie brochée d'or.

Le palanquin, laqué de rouge intérieurement, orné de dragons merveilleusement sculptés, représentait un coquillage entr'ouvert, et vraiment l'Empereur, dans la splendeur de sa Vertu, semblait être une de ces perles précieuses que recèlent les flots des mers orientales.

VO-DÉ rêvait, bercé par la marche de ses porteurs, et ses lèvres murmuraient des vers mélodieux empruntés aux poèmes héroïques de l'AN-NAM, lorsque son attention fut attirée par les cris que poussait un petit enfant.

Ce NHO, tapageur et insolent, se querellait avec sa

mère au sujet d'un panier de mangues que la pauvre femme allait vendre au marché et dont l'enfant indocile voulait s'emparer pour satisfaire sa gourmandise.

— « NAŸ, NAŸ, lui disait sa mère, le manguier que « voici nous donnera d'autres fruits demain, et je te les « réserverai. L'arbre a bonne tête : il aime les hommes « et retire des coffres de la terre, pour les suspendre « au bout de ses mains fleuries, les trésors enfouis par « les Esprits malins. »

— « Je me moque des Esprits, repartit l'enfant en « colère. »

— « Mais si les MA-QUI t'emportent ? »

— « Hé, je me ferai THÂŸ-PHAP ! Les sorciers ont-ils peur des démons ? »

Lasse de cette résistance, la mère se baissa pour prendre son panier et voulut l'enlever du sol, s'apprêtant à partir pour le marché voisin, sans plus écouter l'enfant.

Mais lui, dans un moment de violente colère, saisissant une énorme mangue dorée, l'éleva au-dessus de sa tête, et de toutes ses forces la lança au visage de sa mère qui s'affaissa en pleurant.

L'Empereur avait suivi cette scène rapide : il fut tellement indigné de l'insolence du marmot qu'en étendant le bras pour ordonner son arrestation, il heurta sa main aux parois du palanquin et brisa l'ongle très long et très fin de son petit doigt.

Le coupable fut amené et jeté à terre par les LINHS, dans l'attitude que prescrivent les rites.

— « Le serpent siffle et mord, s'écria le sage VO-DÉ, « il a le foie mauvais et le ventre lâche ! »

L'enfant se mit à pleurer.

— « La rosée purifie l'air du matin, souillée par les « émanations des Esprits nocturnes, et les plantes « vénéneuses s'imprègnent alors du parfum subtil des « fleurs odoriférantes. Mais l'agriculteur qui veille n'est « point trompé. Qu'on sépare la fleur mauvaise de sa « tige empoisonnée ! »

La mère, la pauvre mère, qui avait suivi son fils en tremblant, comprit que l'Empereur venait de le condamner à la décapitation.

« Par grâce, Sire, sauvez mon enfant ! Ne le livrez « pas à vos LINHS ! Il est si jeune qu'il porte encore « la mèche de cheveux épars sur le crâne rasé et le « petit vêtement sans jambes des nouveau-nés. Il est si « tendre que ses paroles ne sauraient avoir de dureté. « Frappe-t-on le chevreau qui mord le sein de sa mère, « ou qui, en gambadant, lui donne un coup de sabot ? »

L'Empereur fixa quelques instants la mère de son œil profond ; puis, ému par cette douleur, il s'écria :

« Qu'on m'apporte une tasse de riz et une paire de « bâtonnets ! »

Cet ordre exécuté, VO-DÉ appela l'enfant d'un air gracieux, lui tendit le bol plein de riz cuit et lui présenta

les bâtonnets d'ivoire, en ayant soin de les disposer de façon à ce que l'enfant ne puisse les utiliser qu'en les retournant.

« — AN COM, NHO ! Mange, mange, petit, insis-
« tait la mère, craignant de voir son fils, par un caprice
« de bébé, déplaire à l'Empereur. »

L'enfant prit le bol, et, saisissant les bâtonnets d'un geste vif, les retourna pour les tenir dans ses petits doigts, de la façon commune aux Annamites.

A ce mouvement qui indiquait chez l'enfant une grande habilité, le regard de VO-DÉ s'enflamma :

« Cet enfant est responsable de ses actes. Il a frappé
« sa mère. Qu'on l'exécute ! »

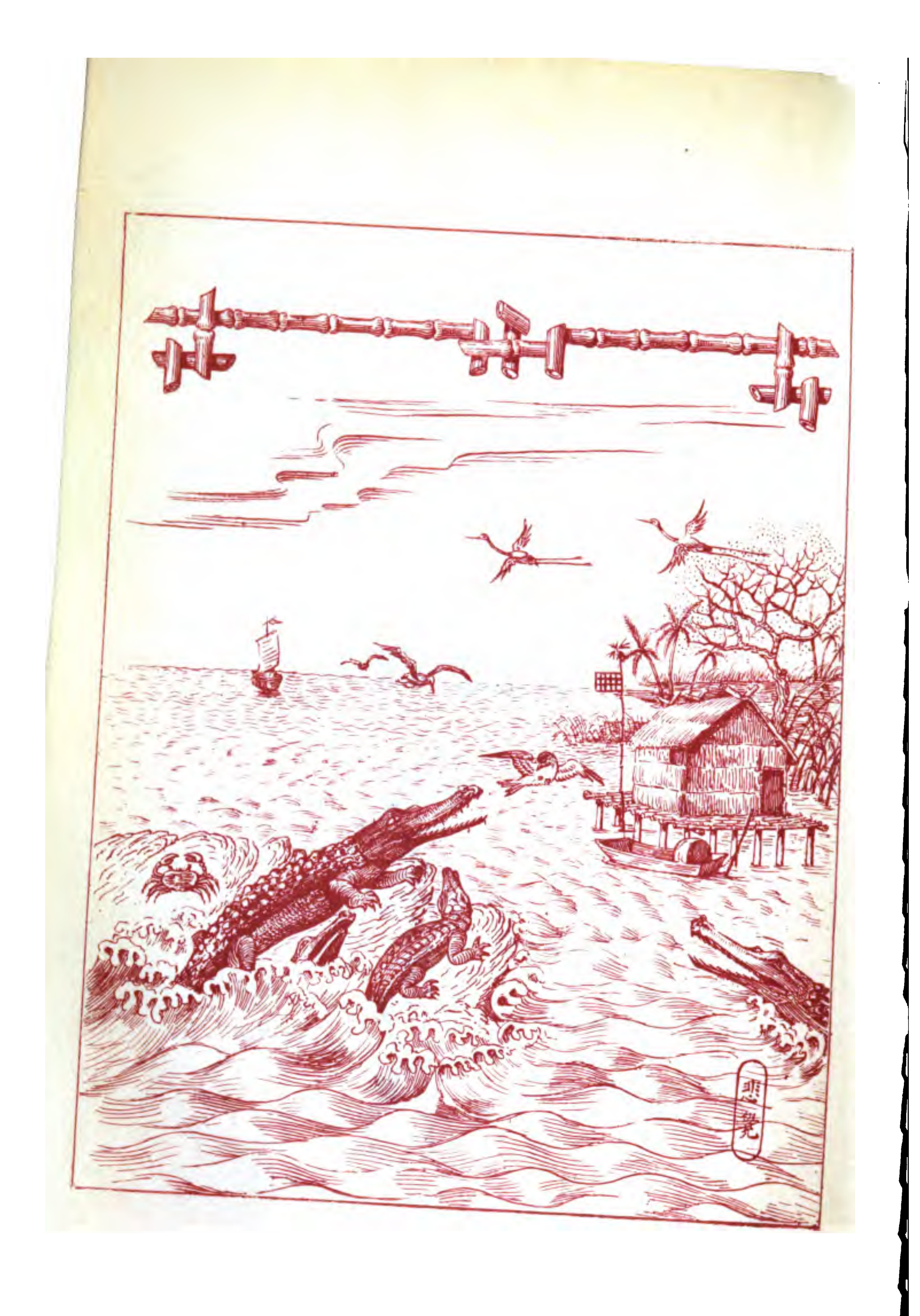
Et rien ne put fléchir l'auguste souverain.

Le manguier, qui de son ombre recouvrait le lieu de cette exécution, devint jaune : ses feuilles tombèrent, ses fruits ne mûrirent plus.

Il prit une maladie de langueur qui l'étiola, et devint d'une humeur si aigre qu'il donna naissance à cette espèce de manguiers rabougris dont les fruits sont petits, verts et acides — que les enfants, en maraudant, aiment à croquer avec du sel.

L'OISEAU BIM-BIP

貶牒鳥傳


悲覺

L'OISEAU BIM-BIP

Il y avait autrefois à CAI-HUU, dans la presqu'île de CAMAU, un pauvre pêcheur de crevettes que les notables avaient, par pitié, inscrit sur le BO dans la catégorie des gens dispensés de tout impôt.

La misère de ce NHA-QUE était des plus atroces. Ne gagnant pas vingt sapèques d'étain par journée, il logeait dans une case qu'il avait élevée avec l'aide de la nature, sur les bords d'un Rach qui mène à la mer. Quatre CAY-KE, coupés dans la forêt voisine et enfoncés en pleine vase, formaient la structure de cette CAI-NHA, radeau surmonté d'une maison dont les murs étaient faits de roseaux, le plancher de bambous, et le toit de palmes sèches.

Sa femme — car ce malheureux avait trouvé une pauvresse à s'adjoindre — entrait chaque matin dans un tronc d'arbre creusé, qui lui servait de barque et se

dirigeait à coups de pagaie vers les marais insalubres où croissent les joncs. Chaque soir, elle tressait des nattes pendant que son mari faisait sécher ses filets.

Les crevettes de TEP et les joncs de THI-LAC suffisaient à peine pour donner aux deux époux de quoi faire cuire sur un feu de lianes quelques tasses de riz.

A force d'économies, cependant, le ménage avait réussi à mettre une ligature de sapèques en réserve. « Si tu m'en crois, disait TEP, en comptant son trésor, « cette année nous jouerons au BA-QUAN lorsque les « fêtes du TET seront venues. La chance me sera peut-« être favorable; si elle se présentait bien, nous devien-« drions plus riches en un coup de dé qu'en dix années « de pêche. »

— « BAY-NAO! Bêtises, répondait THI-LAC, mieux « vaut ne rien risquer sur les quatre numéros, et, avec « cette ligature, boire un bon verre de CHOUM-« CHOUM en mangeant une belle tranche de lard « trempé dans la sauce de NUOC-MAM. »

L'idée du festin qu'on pourrait faire avec les quatorze sous épargnés réjouissait TEP, et sur ses lèvres errait un sourire de bonheur : il était comme un chat qui aperçoit de la graisse.

Mais un tronc d'arbre jeté à l'eau ne reverdit jamais, dit un proverbe du pays; et le malheureux qui est emporté par le courant de l'infortune ne réussit point à s'accrocher aux branches fleuries du rivage.

Un jour THI-LAC comprit qu'elle allait être mère.

Lorsqu'on est appuyé sur l'arc de la misère, il est bien dur d'en tendre la corde ! Les pauvres gens connurent l'angoisse du désespoir. Comment pourraient-ils donner des langes à l'enfant qui allait naître ?

Quand les habits des parents sont longs, on ne se met point en peine des brassières de l'enfant. Mais leurs costumes étaient dans un état lamentable : l'homme n'avait jamais eu d'autre vêtement qu'un pantalon fait de toile grossière, soigneusement teinte avec du limon de rizière, pour qu'elle fût plus raide et qu'elle fît plus d'usage. Ce CAI-QUAN, à mesure qu'il s'était usé, avait été coupé et recousu tant de fois qu'il avait pris la forme d'un caleçon à peine décent.

La femme, il est vrai, avait eu la coquetterie de se faire percer les oreilles pour y passer, en guise de boucles, un clou de girofle dont la tête tenait lieu de perle. Elle portait aussi — la précieuse — un bracelet fait d'une lamelle de rotin, où pendaient quelques coraux : cadeau de son mari au retour d'une pêche fructueuse.

La mouche sur le fléau allait-elle faire pencher la balance et rompre l'équilibre si péniblement obtenu ? Donner un enfant à des misérables, c'est confier un œuf aux corbeaux, dit-on communément.

L'être attendu avec tant d'anxiété naquit enfin ! C'était un fils. Par une amère dérision du sort, il vint au monde en souriant.

La mère l'approcha de son sein, mais elle n'eut pas de lait pour le nourrir, et le travail du père ne suffit pas à alimenter le ménage.

Hélas ! le maillet frappe le ciseau, et le ciseau fend le bois. THI-LAC, pour garder l'enfant, ne pouvait plus aller couper des joncs dans les marais ; TEP, qui essaya de tresser des nattes, tout en continuant son métier de pêcheur, fut saisi par les fièvres paludéennes et s'alita. Ainsi, les maladies se joignent aux malheurs pour s'abattre en même temps sur les pauvres gens.

La faim s'assit au foyer de la misère. Elle fut bien vite la maîtresse du logis.

Un soir, enfin, l'enfant s'endormit très pâle, et, pendant la nuit, sans une souffrance apparente, dans un long soupir, exhala sa petite âme, qui s'échappa sous la forme d'un oiselet.

« BIM-BIP, BIM-BIP, » chantait l'oiseau en s'enfuyant à tire-d'aile sous les palmiers du rivage.

Affolés par la douleur, les malheureux parents se précipitèrent dans le RACH, résolus à mourir. Ils se seraient inévitablement noyés, si un Génie ne leur avait accordé la grâce d'être métamorphosés en caïmans.

L'oiseau BIM-BIP n'oublia pas sa famille devenue aquatique. Chaque jour, quand ces amphibies, las de fouiller la vase pour y chercher leur nourriture, regagnaient le rivage, l'oiseau s'approchait gracieusement

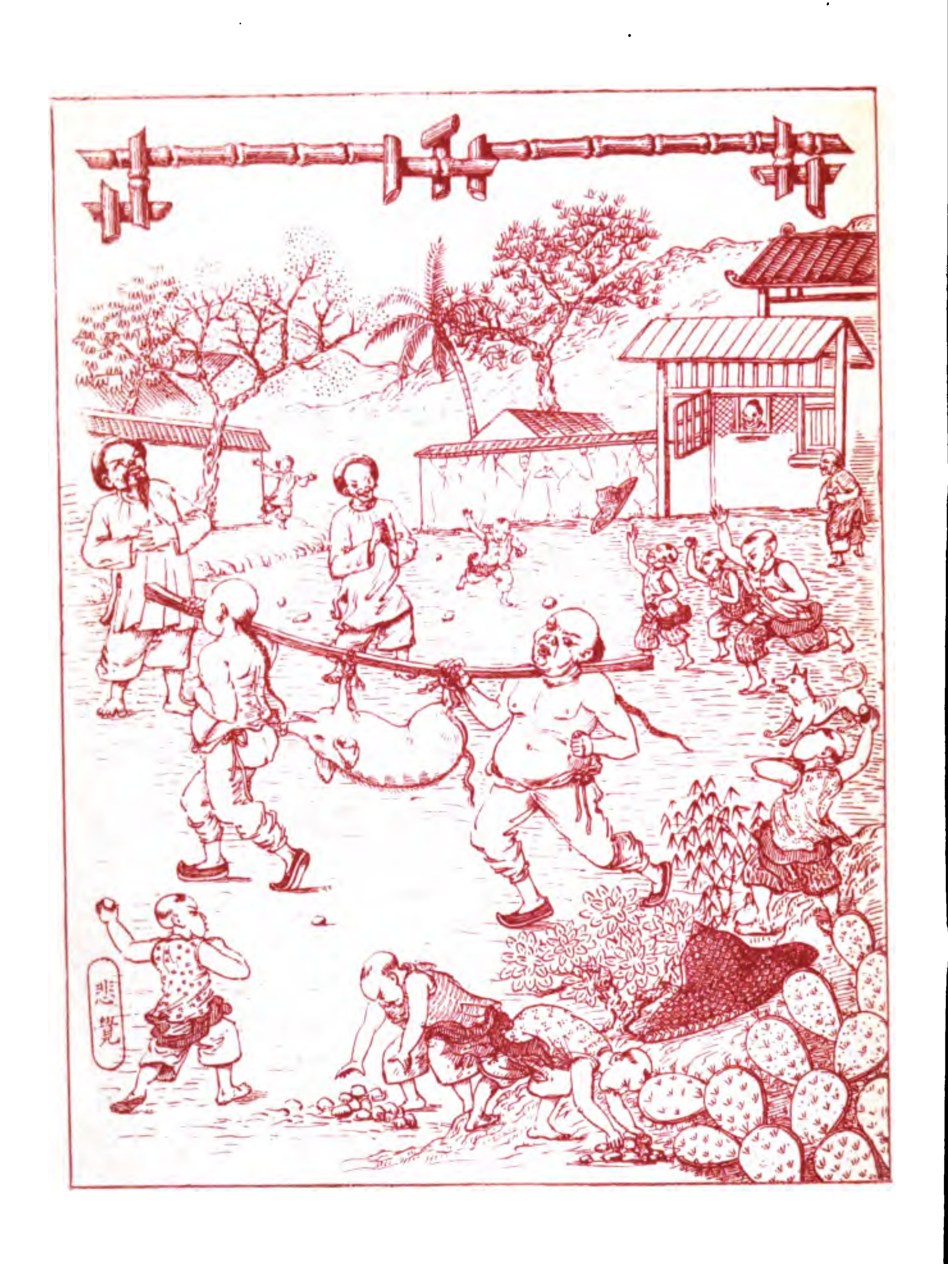
de leurs énormes mâchoires, et enlevait légèrement de leurs gencives les sangsues qui les torturaient.......

Sur les grands fleuves de Cochinchine, quand votre sampan glissera près des rives bordées de palmiers d'eau, demandez à vos rameurs qu'ils vous montrent, au milieu des roseaux, le gracieux et léger oiselet qui volète autour des caïmans paresseusement étendus et pénètre dans leurs gueules béantes.

Vous aurez ainsi une image touchante de la piété filiale, élevée à la hauteur d'un culte, suivant les prescriptions du sage **KONG-PHU-CHEU**.

LA BÊTE A TROIS QUEUES

獸有三頭


悲覺

LA BÊTE A TROIS QUEUES

« — Trois têtes et trois queues — »
« — Quatre pattes en l'air. — »
« — Quatre pattes à terre. — »

Chantent les enfants annamites, poursuivant à coups de pierres un groupe qui s'enfuit, en grognant.

« — Les têtes dodelinent. — »
« — Les jambes s'agitent. — »
« — Les queues tressautent. — »

Continuent les CON-NIT impitoyables, sur un ton de litanie plaintive.

Tous les passants éclatent de rire.

Quel est ce groupe ?

Ce sont deux Chinois, à la longue tresse de cheveux,

qui portent sur leurs épaules nues, pendu par les pattes à un bâton, un porc vivant.

« — Ils sont trois. — »
« — Et ne font qu'un. — »

Concluent les malicieux fils d'AN-NAM, toujours heureux de conspuer les Chinois abhorrés, en répétant sur leur passage les traditionnels refrains :

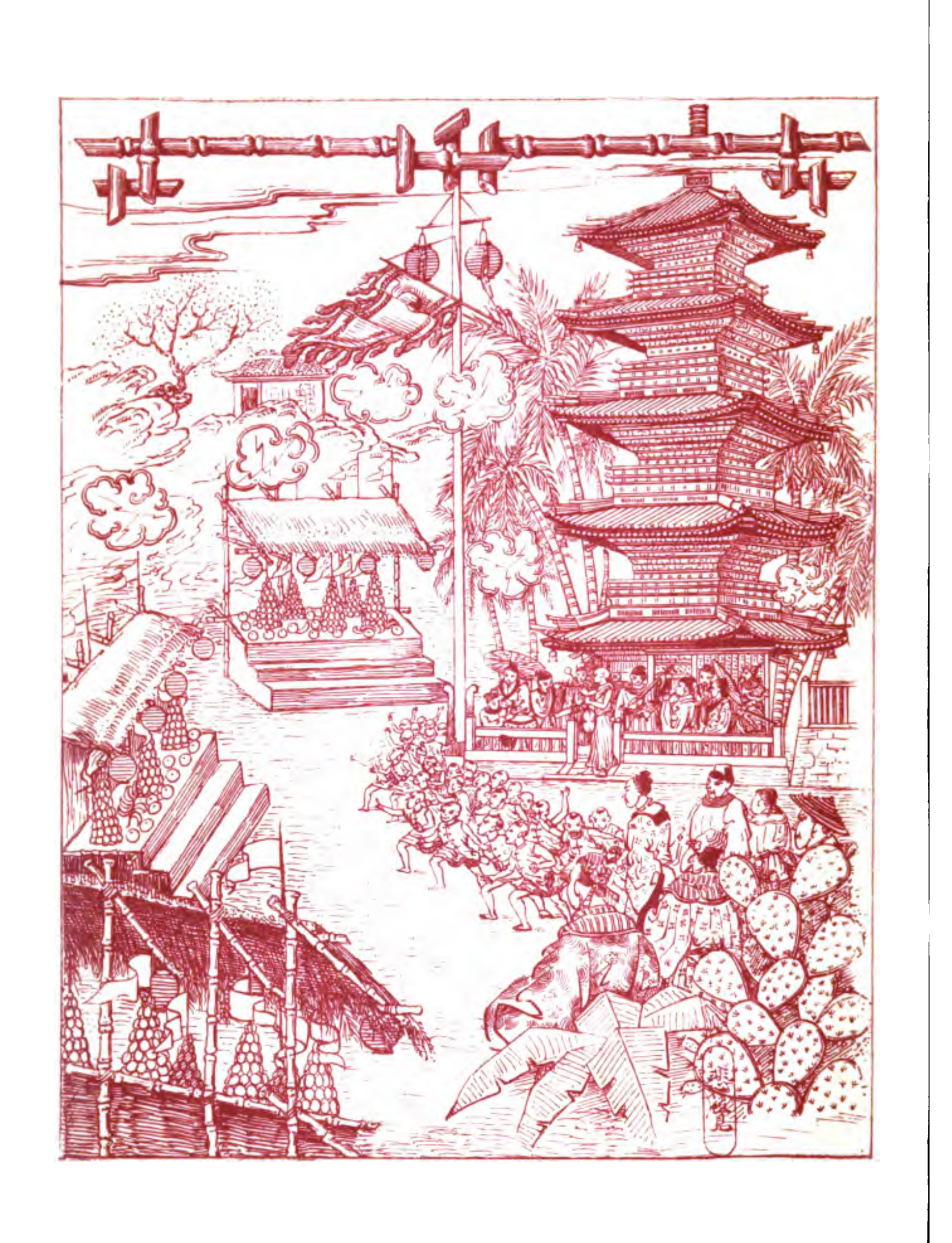
« Trois têtes et trois queues,
« Quatre pattes en l'air,
« Quatre pattes à terre.

« Les têtes dodelinent,
« Les jambes s'agitent,
« Les queues tressautent,

« Ils sont trois,
« Et ne font qu'un ! »

LE PILLAGE

齋坛奇觀



LE PILLAGE

En face de la Pagode, sur la place tapissée de verdure, où s'élève le grand mât qui supporte la hampe inclinée du pavillon triangulaire d'AN-NAM, des ouvriers dressent à la hâte trois amphithéâtres.

Des bambous verts, reliés entre eux par de fines lamelles de rotin, soutiennent ces constructions légères, dont les gradins sont faits en tronc de bananiers et les toitures en feuilles de palmiers.

Sur les estrades qui dominent ces édifices, sont disposés des cônes en rotin tressé, semblables à d'immenses entonnoirs renversés, sur lesquels sont collées des feuilles de papier peint.

Hâtivement, les Bonzes appliquent, sur ces mannequins d'un genre spécial, des gâteaux mous, colorés en rose, en vert et en jaune, dont la forme rappelle les macarons de nos pâtisseries.

Quand les entonnoirs de rotin sont entièrement recouverts de leurs boutons de pâtes multicolores, on les surmonte d'un petit pavillon en papier rouge, frangé d'or et au son du gông, au bruit du tam-tam, au crépitement des pétards annamites, la fête commence.

De tous côtés, arrivent les gens du voisinage. La Pagode n'est pas assez vaste pour contenir la foule. Sous le regard bienveillant du Dieu de la Gaîté, compagnon de Bouddha, s'ébattent joyeusement les fils d'AN-NAM.

Le temple n'est plus, en cette circonstance, un sanctuaire enveloppé d'ombres et de mystère. Les portes sont ouvertes au jour profane. Le soleil des tropiques éclaire, de ses étincelants rayons, les divinités accroupies, et sur son trône, couvert de fleurs, le Dieu de la Gaieté écarte ses grosses lèvres lippues pour rire à gorge déployée.

Son turban rouge, placé négligemment sur le côté, sa face replète, sa moustache en accent circonflexe, ses joues rougeaudes, ses lourdes oreilles, son triple menton retombant sur son ventre proéminent, qui abrite ses grosses jambes, et sur lequel ses larges mains se crispent comme pour en contenir les sursauts, tout indique en ce Dieu la Béatitude, la Franchise et la Bonté.

C'est en son honneur que la Pagode est devenue un restaurant populaire.

Autour des autels, le long des colonnes sacrées, sous les pieds de Bouddha, sont installées de grandes tables, chargées de victuailles et de boissons.

La foule, tapageuse, s'empresse auprès des Bonzes et se livre, avec enthousiasme, à ces agapes gratuites.

Mais le tam-tam a retenti : c'est le signal du pillage.

Un grand cri s'élève de la foule, aussi bruyant que celui de nos soldats français, quand les tambours battent la charge, au commandement : à l'assaut!

A l'assaut, en effet, se précipitent tumultueusement une nuée de marmots, qui escalade en désordre les constructions de bambous, gravit les marches de bananiers, en se bousculant, brise, enlève et saccage, en un clin d'œil, les mannequins de rotins.

La curée devient laborieuse. Une mêlée générale se produit entre les enfants, et c'est un grouillement indéfinissable. Ébranlé par cette tapageuse nichée, l'édifice de bambou se balance, s'incline et s'abat enfin, entraînant avec lui, pêle-mêle, gâteaux, bananiers et marmots.

La foule trépigne de joie, tandis que les parents vont relever les pauvres CON-NIT, tout barbouillés de vert, de jaune et de rose, essoufflés, couverts de sueur et de poussière, tenant toujours fièrement les gâteaux qu'ils ont enlevés à la force du poignet.

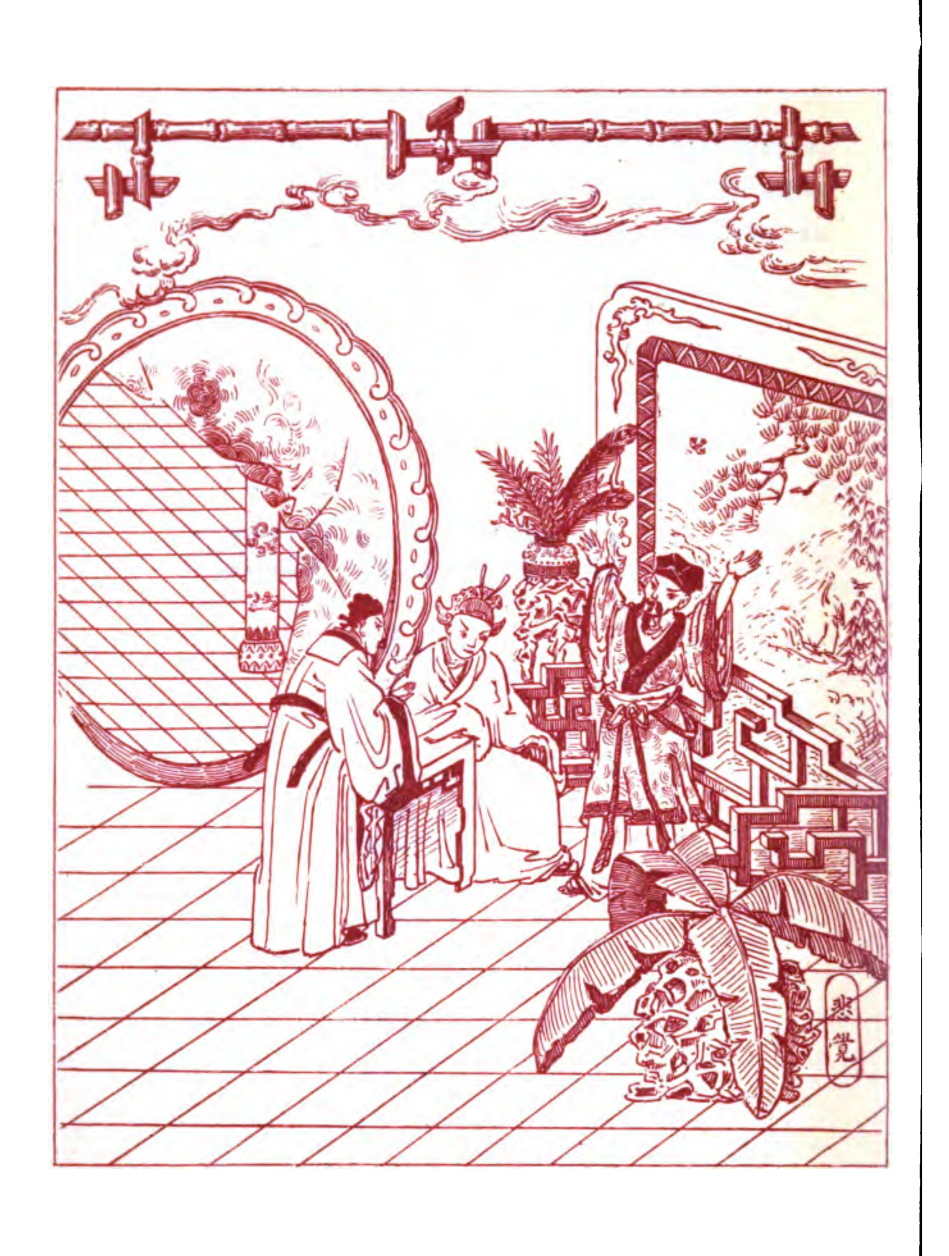
Les vainqueurs sont félicités, les vaincus pleurent.

Mais, gracieusement, sans que leurs aînés les y

invitent, les heureux sèchent les larmes des désespérés, en cédant à leurs rivaux malheureux une partie du butin conquis, et tout le monde s'en revient à la maison, en chantant, sous les ombreuses allées de palmiers.

LA TEMPÊTE DU MALHEUR

家運風波


悲覚

LA TEMPÊTE DU MALHEUR

HUYNH-VAN-RUI avait trois fils jumeaux : LON, MAP, NHO.

Il les maria tous les trois, dès qu'ils eurent atteint leur dix-huitième année.

Les trois noces eurent lieu le même jour.

— I —

LON désirait avoir beaucoup d'enfants.

Filles et garçons, filles ou garçons, peu lui importait, pourvu qu'il eût une postérité.

Il n'en eut pas.

— II —

MAP aurait bien voulu des filles.

Il lui naquit trois garçons.

Le premier fut un lettré distingué, qui se fit Bonze par amour des caractères chinois, puis étudia le sanscrit, et, désirant connaître la patrie du Bouddha, s'embarqua un jour à destination de Ceylan.

Le navire qui le portait fit naufrage dans le golfe du Bengale : tout fut perdu, corps et biens. Pas une épave ne revint à la côte.

Le second fils aimait le commerce : il s'établit marchand de soieries à Saïgon. Comme il était obligé de vendre beaucoup à crédit, il dut contracter des emprunts pour faire face à ses échéances. Les Chettys hindous le prirent ainsi dans l'engrenage compliqué de leurs combinaisons usuraires, accaparèrent ses marchandises et, après avoir tout emporté, clamèrent partout qu'ils avaient perdu, par la mauvaise foi de leur débiteur, un capital considérable.

Ruiné, le malheureux commerçant se loua comme rameur, à bord d'une jonque cambodgienne qui transportait du sel ; mais, une nuit, sur le VAM-CO, près de THAI-NGUYÊN, l'embarcation fut attaquée par des pirates qui égorgèrent tout l'équipage.

Le troisième enfant s'adonna à l'agriculture. Les notables de l'endroit, voyant qu'il réussissait, le firent entrer, malgré lui, au conseil municipal et l'élurent maire.

Dès ce moment, il n'eut plus ni trêve ni repos. Le Procureur de la République, comme agent judiciaire, le

sous-préfet, comme administrateur du village, convoquèrent journellement à leurs bureaux le malheureux paysan. Il en perdit la santé. Faute de surveillance, ses rizières se desséchèrent, et sa récolte coula.

Pendant ce temps, les notables dilapidaient les finances du village, et, comme le maire était responsable, au même titre que ses collègues, de la gestion des fonds communaux, il fut traduit avec eux en cour d'assises et déporté à la Guyane.

— III —

NHO aurait adoré des garçons.

Il eut trois filles.

Il crut bien faire en mariant la première à un annamite de TAN-AN. Hélas! c'était un joueur et un fumeur d'opium. La discorde s'installa bientôt au foyer conjugal; puis, l'ivrognerie se joignit à la discorde, et la misère enfin montra sur le seuil de la CAI-NHA maudite sa hideuse face de spectre.

Autant désespoir que contagion, la femme se laissa gagner par les vices de son mari, les adopta même, et, quand elle les eut adoptés, les exagéra.

Le dénouement ne se fit pas attendre. Les deux époux finirent, un soir, dans une fumerie, s'étant empoisonnés après avoir dépensé leur dernier sou, en délayant de l'opium avec du vinaigre.

La seconde fille épousa un riche Chinois de CHOLON, gros gaillard au large rire, ayant bon caractère, et, par conséquent, un abdomen fortement développé : la mappemonde de la Bonté, comme disent les Chinois.

Il faisait le commerce d'exportation des riz; mais, sous le couvert de cet honnête trafic, se livrait secrètement au lucratif exercice de la contrebande.

La douane eut vent de cette affaire, et, comme le Chinois allait être arrêté, l'agent indigène, qui était chargé d'espionner le contrebandier, le prévint gracieusement de ce qui l'attendait.

Le gros Chinois sourit béatement, glissa cinquante dollars dans la main de l'agent complaisant, changea prestement l'enseigne de sa maison, passa la main à un de ses employés et, tout réjoui du bon tour qu'il jouait aux faces blanches, partit dans la nuit pour HONG-KONG.

Il emmena sa compagne avec lui, sans prévenir personne — bien entendu — et ne reparut jamais.

NHO n'en eut plus de nouvelles.

La troisième fille devint la femme d'un Français. Elle ne fut pas heureuse, presque servante, esclave même. L'Européen souffrait d'une maladie de foie : il menait la vie dure à la petite CONGAI. Elle lui donna, cependant, un enfant, et le Français daigna — pour une fois — ne pas le jeter à la rue.

Cela fit grand scandale. L'employé fut licencié et mourut d'un accès de bile, en léguant à la CONGAI son enfant — et ses dettes.

La mère travailla, paya les créanciers, éleva le fils. Vaniteux comme un métis, l'enfant méprisa sa mère parce qu'elle était annamite, et, quand il fut, grâce au travail de la malheureuse veuve, pourvu d'une solide instruction, la renia publiquement.

La femme en mourut de chagrin.

— IV —

« — Ah! si j'avais eu des garçons, disait l'infortuné
« NHO. »

« — Si Dieu m'avait donné des filles, s'écriait MAP
« désespéré. »

Et LON lui répliquait, en levant les bras au ciel :

« — Vous vous plaignez de ce que la tempête du
« malheur a saccagé les fruits dont votre vieillesse
« espérait se nourrir, ô insensés, qui avez eu le bonheur
« ineffable de jouir de l'éclosion des fleurs ! »

AN-TRAU

LÉGENDE DU BÉTEL

喫芙異説


悲覚

AN-TRÂU

Légende du Bétel

Un empereur de la dynastie des TRIÊU, le sage MINH-VUONG, qui régna douze ans, avait épousé la princesse THI-SÊN, dont le nom signifie : Fleur de Lotus.

Huit ans après son mariage, auquel avaient assisté tous les Génies protecteurs de l'An-Nam, THI-SÊN s'endormit de ce sommeil qui n'a pas de réveil. Son apparition sur la terre avait été aussi courte que la fleur sacrée dont elle portait le nom gracieux.

MINH-VUONG, inconsolable, lui décréta des funérailles pompeuses : c'était son cœur qu'il enterrait.

Il édifia, en l'honneur de l'auguste morte, un monument funèbre qu'on voit encore tout près de VINH.

L'enceinte formait un rectangle de soixante dix mètres de côté : elle occupait environ un MAU de terrain. Les murs étaient hauts de trois THUOC, et chaque angle était surmonté d'un bouton de lotus en marbre rose.

Une porte massive, faite de deux panneaux en TRAC sculpté, s'ouvrait sur une façade monumentale qui conduisait à un petit temple tout en jaspe, incrusté de porcelaines.

Enfin, au milieu d'un jardin planté de jeunes aréquiers, dont les tiges élégantes, surmontées de leurs ombrelles de palmes, étaient enlacées par d'innombrables lianes de bétel, capricieuses et légères, semblables à des guirlandes d'amour, se dressait le MA — tombeau de forme basse, représentant un Dragon accroupi, image de la Vie Immortelle et Génie gardien du corps précieux de THI-SÊN.

Chaque soir, à l'heure où les Bonzes, dans leurs Pagodes, frappent avec les maillets de bois, sur les Gôngs des autels, en modulant tristement leurs monotones prières, MINH-VUONG, vêtu de deuil, pénétrait dans le monument funèbre, traversait le temple après avoir fait, en se prosternant jusqu'à terre, trois LAŸ profondément respectueux et, s'avançant au milieu du jardin d'aréquiers, se jetait, brisé par la douleur, les bras étendus dans l'attitude de la supplication, sur le corps du dragon de pierre.

Or, il advint que les aréquiers grandirent peu à peu et que les lianes, envahissant progressivement cet Eden mystérieux, vinrent, à leur tour, serrer amoureusement le tombeau aux formes de sphinx accroupi.

Un soir, MINH-VUONG aperçut, sur le MA, quelques

noix d'arec, fruits trop mûrs qui étaient tombés de l'arbre aux caresses de la brise de marée et s'étaient fendus en heurtant la pierre.

Distraitement, sa main détacha une feuille de la liane de bétel, puis, tout entier à sa douleur, par un de ces mouvements inconscients que les grandes peines de cœur donnent aux êtres anéantis par la souffrance, MINH-VUONG enveloppa dans cette feuille froissée un morceau de noix d'arec et, machinalement, le frotta sur la chaux qui recouvrait certaines sculptures du dragon :

« Esprit des ténèbres, disait-il, en scandant ses mots
« et en foulant rageusement la noix d'arec, toi qui pos-
« sèdes maintenant le trésor de ma vie, me permettras-
« tu bientôt d'aller rejoindre mon épouse dans les
« régions où tu l'as emportée? Ah! que m'importe
« d'être Empereur, si le destin me brise le cœur, comme
« mes dents écrasent cette noix! »

Et, dans son exaltation, joignant le geste à la parole, MINH-VUONG mâcha la noix d'arec, imprégnée de chaux, qu'il tenait pressée dans une feuille de bétel.

Ce fut la première chique de bétel.

Surpris de la saveur fraîche et agréable que cette combinaison de plantes avec la chaux laissait dans la bouche, MINH-VUONG eut l'idée — consolatrice — que cette inspiration venait de l'Aimée et, en signe de reconnaissance, il décréta que tous ses sujets mâche-

raient la noix d'arec, enveloppée de la feuille de bétel garnie de chaux.

Voilà pourquoi, dès leur plus tendre enfance, les Annamites doivent chiquer le bétel, malgré leur répugnance des premiers jours à contracter l'habitude traditionnelle et nationale.

AN TRÂU, NHO.

Chiquez le bétel, enfants d'**AN-NAM**.

LE SACRILEGE

de

LA PAGODE AUX CENT BOUDD'HAS

百

佛

寺

傳



LE SACRILÈGE

de la

PAGODE AUX CENT BOUDDHAS

Connaissez-vous la pagode de CULAO-PHO, sur les rives du Dông-Naï?

Cet édifice religieux, célèbre aujourd'hui par ses cent statues de Bouddha, fut, sous le règne de MINH-MANG, profané d'une étrange façon.

C'était pendant la saison sèche de l'année BINH-NGO, dont le nom formé des cycles du Feu Latent et du Cheval est considéré comme un heureux présage. Les coqs de pagode, aux longs cous d'ibis, faisaient retentir les airs de leurs hoquets sinistres. Le globe du soleil était lentement absorbé par les vapeurs terrestres, et les dragons infernaux le dévoraient dans l'obscurité profonde :

La nuit s'appesantissait sur la terre.

Après avoir psalmodié leurs cantiques du soir, les



LE SACRILÈGE

de la

PAGODE AUX CENT BOUDDHAS

Connaissez-vous la pagode de CULAO-PHO, sur les rives du Dông-Naï?

Cet édifice religieux, célèbre aujourd'hui par ses cent statues de Bouddha, fut, sous le règne de MINH-MANG, profané d'une étrange façon.

C'était pendant la saison sèche de l'année BINH-NGO, dont le nom formé des cycles du Feu Latent et du Cheval est considéré comme un heureux présage. Les coqs de pagode, aux longs cous d'ibis, faisaient retentir les airs de leurs hoquets sinistres. Le globe du soleil était lentement absorbé par les vapeurs terrestres, et les dragons infernaux le dévoraient dans l'obscurité profonde :

La nuit s'appesantissait sur la terre.

Après avoir psalmodié leurs cantiques du soir, les

Bonzes retournèrent dans leurs cellules, et les Gôngs d'argent frémirent longtemps du dernier coup que leur porta le maillet sacré.

Devant les autels des Bouddhas accroupis, crépitaient de petites chandelles de résine. Les vacillations de ces lumières expirantes mettaient aux yeux des dieux de cuivre, comme un regard sanglant et terrible.

Dès lors, le sanctuaire était livré aux Génies Nocturnes.

Ce sont ces esprits malins qui font craquer les bois secs dans le silence de la nuit; qui animent les objets inertes et les précipitent à terre avec fracas.

Ce sont eux qui se glissent sous les voûtes basses de la Pagode et frôlent les grandes cloches de bronze; eux encore qui, sous les toits pointus de l'édifice religieux poussent des cris perçants pour effrayer les passants attardés.

Tous ces demi-dieux hantent les asiles minuscules qui s'élèvent dans les jardins sacrés, semblables à des niches de dogues.

Une grosse pierre ou un pieu encapuchonné de toile rouge, quelques baguettes d'encens, deux ou trois petits vases en terre cuite remplis de feuilles dorées et argentées, constituent tous les ornements de ces temples faits de planches mal jointes et surmontés de petits toits chargés de tuiles : étroits abris que les Esprits quittent à l'approche des ténèbres.

Mais voici que la lune apparaît dans le ciel.

C'est un croissant aux pointes fines et élégantes, un U délié qui semble inscrire sur la voûte céleste le mot « Ténèbres » dont cette lettre est la signification en langue annamite.

Dans les jardins que gardent des Chimères grimaçantes en porcelaine bleue et des animaux fantastiques en bronze ciselé, deux amoureux s'étaient furtivement glissés.

La lune les a brusquement découverts et, confus, ils regardent son croissant qui leur semble être une bouche rieuse aux coins arqués et moqueurs.

Le turban en crépon rouge du jeune homme apparaît vivement sous cette clarté inattendue et le désigne aux regards indiscrets. Tremblant de crainte, Phuoc fait un brusque mouvement en arrière pour entraîner son amie, **THI-HOA**, sous un des grands arbres du parvis.

La brise du soir s'élève aussitôt et fait douloureusement gémir les branches.

Frissonnante, **THI-HOA** regarde les rochers aux formes horribles qui peuplent le bois sacré de figures démoniaques. Dans l'ombre des massifs, les lucioles s'agitent, et leurs phosphorescences intermittentes paraissent aux égarés, comme des yeux de tigre, qu'un lent battement de paupières fait luire par intervalles.

Pris de terreur, **PHUOC** et **THI-HOA** s'avancent à la hâte, espérant trouver un refuge dans la Pagode.

Brusquement la jeune fille s'arrête et met un doigt sur ses lèvres.

Quel bruit perçoit-elle ?

C'est le vent qui, se glissant sous la longue tunique en soie noire de THI-HOA, a soulevé son vêtement et doucement fait bruire le satin de son large pantalon.

Aux caresses de cette brise, les formes gracieuses de la jeune fille se moulent exactement sous l'étoffe soyeuse. Cambrée, le buste légèrement incliné, ses longs cheveux épars flottant sur ses épaules et tombant jusqu'aux chevilles, THI-HOA, dans l'attitude à la fois craintive et amoureuse qu'elle a prise, fait se dresser sous la soie les pointes audacieuses de ses seins et tord nerveusement ses petits pieds dans ses babouches de velours.

Enivré par ce spectacle, emporté par la passion, PHUOC saisit sa maîtresse, l'enlève sur ses bras, et ses tempes battant la fièvre, court vers la porte de la Pagode.

Chargé de son précieux fardeau, il oublie l'Univers, dieux et hommes — et donne à sa bien-aimée ce long baiser des Orientaux qui est une aspiration violente des parfums de la chair.

Tout émue, presque évanouie, ses cils soyeux couvrant ses beaux yeux bridés, THI-HOA se laisse aller au plus charmant des abandons.

La volupté s'est glissée dans le sanctuaire : les dieux,

du haut de leurs trônes d'or, peuvent contempler un bonheur parfait qui ne provient pas du renoncement bouddhiste.

Mais, tout à coup, le gông retentit comme un coup de tonnerre.

Dans l'embrasure d'une porte, le bras tendu, l'index levé, un Bonze est apparu. Sa tête entièrement rasée, son crâne de cadavre, ses yeux caves, sa face émaciée lui donnent l'aspect d'un spectre.

Enveloppé dans un long manteau de soie jaune, le vieillard s'écrie d'une voix que la colère rend frémissante :

« Malédiction! Trois fois malédiction! Le saint
« temple du Génie des Génies, l'autel de Bouddha
« vient d'être profané. Qu'on saisisse ces misérables
« chiens! La peine capitale peut seule apaiser la
« colère divine. Demain, au lever du jour, leurs corps
« pantelants seront offerts en holocauste, et le sang des
« criminels lavera la tache profanatrice! »

Il dit.

A sa voix, sont accourus de tous côtés des Bonzes indignés, des néophytes scandalisés, qui s'emparent brutalement des pauvres amoureux glacés de terreur, les couvrent de chaînes et les entraînent vers une cellule où, comme des objets abjects, ils sont relégués dans u coin malpropre, encombré de détritus.

C'est dans cette ignoble prison que, poursuivis d'ou-

trageuses paroles, accablés de grossières injures, PHUOC et THI-HOA attendent le retour de l'aurore, l'apparition du premier rayon de soleil qui sera le dernier rayon de leur amour et de leur vie.

Cependant, la nouvelle du sacrilège s'est répandue dans le village voisin. Le scandale dévoilé a soulevé de violentes colères parmi les habitants pieux qui prononcent, avec des imprécations, les noms des profanateurs.

La jeune fille est une abandonnée, pauvre orpheline qui se loue pour ramer sur les sampans.

PHUOC l'aimait depuis sa plus tendre enfance, mais il n'a pu vaincre la résistance de sa famille, et THI-HOA, prosternée, suppliante, a vainement demandé à la mère de celui qu'elle adore, de consentir à leur union.

Quand elle apprit l'horrible nouvelle, cette mère inflexible perdit la raison; ses paroles devinrent incohérentes. Elle sortit précipitamment de sa CAI-NHA et parcourut les rues du village en déchirant ses vêtements.

Puis, elle se dirigea vers la route qui mène à la Pagode et, poussant des cris inarticulés, elle arriva au sanctuaire.

Au seuil de la porte, son pied lui manqua. Elle tomba comme une masse, et vint s'abattre inerte sur les marches de l'autel.

Anéantie par la douleur, la pauvre femme pleura silencieusement.

Par la grâce de Bouddha, son corps se changea en une fontaine de jaspe qui affectait une forme humaine. Ses larmes creusèrent le lit d'un petit ruisseau qui, tout murmurant, courut à travers les jardins de la Pagode et se perdit au pied d'une touffe de bananiers dans un petit bassin naturel où fleurirent aussitôt des lotus à pétales rosés.

Enfin, le soleil se dégagea des étreintes de la nuit et, tout rougissant du contact impur qu'il avait subi, s'élança hors des ténèbres dans l'éclatant océan d'azur.

Les Bonzes s'assemblèrent ; puis, en procession lente, religieusement, s'avancèrent vers l'autel de Bouddha.

Les deux coupables les suivaient, pieds nus, corde au cou, mains jointes.

Le vieillard qui, la veille, avait surpris les sacrilèges, levait déjà ses bras au ciel pour prononcer les imprécations et ordonner l'exécution capitale, lorsqu'il s'aperçut de la transformation qui s'était opérée pendant la nuit.

Se tournant alors vers **PHUOC** et **THI-HOA**, humblement prosternés, il s'écria d'un ton solennel :

« Soyez bénis, enfants, et que les liens du mariage « vous unissent ! Les larmes de votre mère ont lavé

« votre souillure. Bouddha ne veut pas que le sang soit « répandu. »

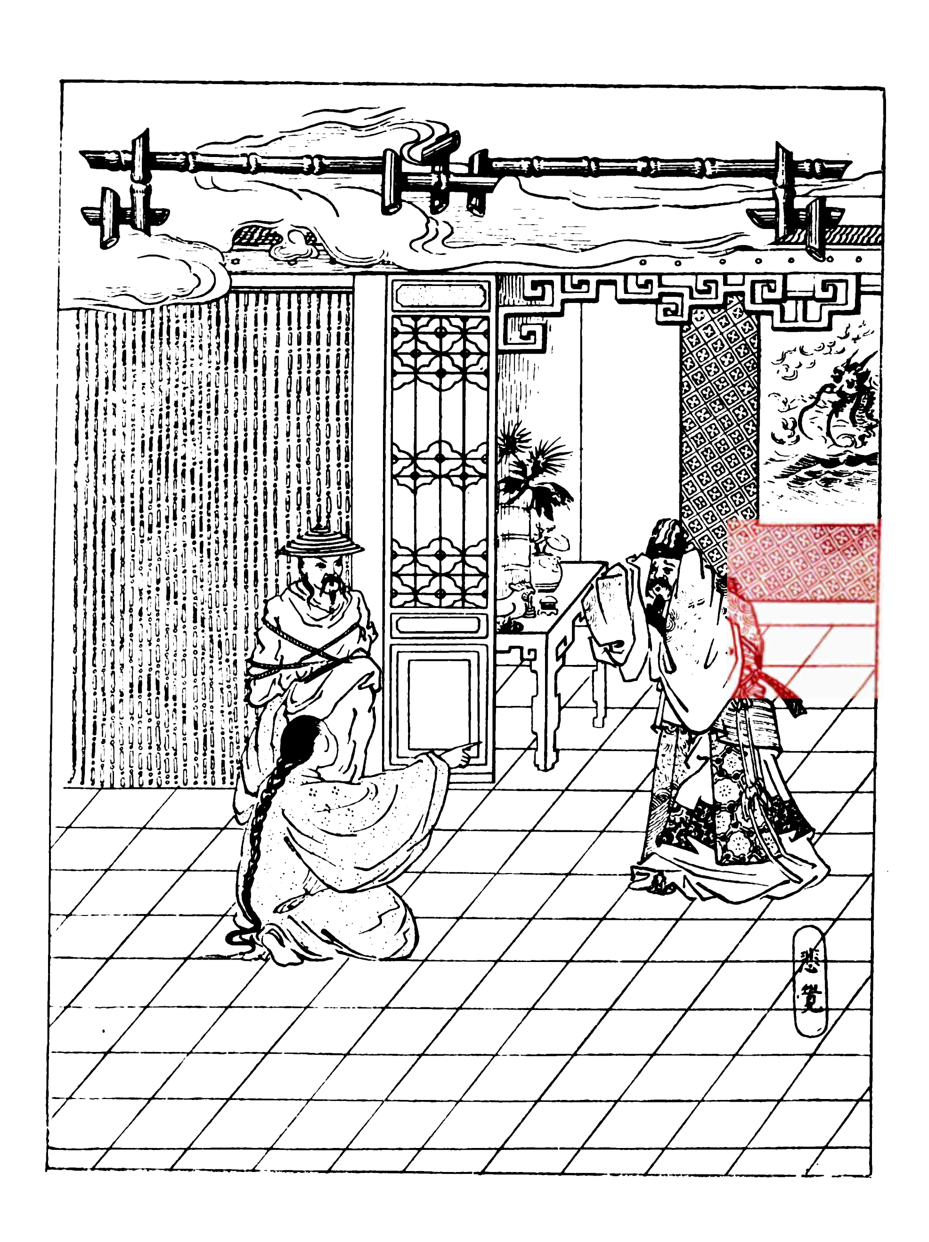
« Gloire au Sage, Gloire au Génie bienfaiteur de « l'humanité! »

LE MIROIR

ou

LA VERTU DE LA PRINCESSE LAC-XUONG

樂昌公主


悲覺

LE MIROIR

ou

LA VERTU DE LA PRINCESSE LAC-XUONG

I

C'était en l'année MO-TI : conjonction des cycles du Rat et de la Terre Inculte.

L'empereur d'AN-NAM, TRUONG-QUAN-DÊ soutenait contre la dynastie chinoise des MINH une lutte suprême. Ses mandarins militaires, les Maréchaux NGUYÊN-CANH-DI et DANG-DUNG — deux colonnes de l'empire — avaient solidement établi sur la route qui mène à la capitale une formidable digue de poitrines humaines et bravaient, en agitant insolemment leurs pavillons, les troupes chinoises commandées par le général TRUONG-PHU.

Une collision était imminente : De l'issue de cette héroïque mêlée dépendait le sort de la dynastie des TRÂN et l'indépendance même de l'AN-NAM.

A la cour du Sud Pacifique, le parti de la guerre exultait. Maîtresse de la direction des affaires, cette faction dangereuse faisait répandre dans le peuple crédule ce bruit rassurant que pas un des CHETS maudits ne rallierait vivant les énormes jonques de guerre amarrées dans la rade de THAÏ-GIA.

« Faire l'aumône à sept heures et mendier à neuf, » disaient les vieilles gens en hochant la tête.

Seul, parmi les seigneurs de la cour, le prince héritier DUC-NGON osait déclarer hautement qu'il désespérait des armes annamites. A son avis, les troupes n'étaient pas suffisamment aguerries, et les recrues, composées de paisibles cultivateurs plus habitués à semer le riz ou à pêcher un CA-RO qu'à porter une lance, ne résisteraient pas au choc terrible des armées chinoises: « Autant brasser de l'eau claire pour en faire du mor- « tier! ajoutait-il tristement. »

Les opinions du Prince causaient un tel scandale et rencontraient de si vives oppositions parmi les conseillers favoris de l'empereur que TRUONG-QUAN-DÊ, pour faire exemple, disgracia DUC-NGON.

On l'envoya présider les séances des lettrés astrologues. « Tigres et cerfs ne vivent pas ensemble, » dit un proverbe annamite.

Hélas! Plus que tout autre, DUC-NGON redoutait l'issue fatale de cette guerre insensée. Époux de la gracieuse princesse LAC-XUONG — un rayon de lune

encadré de jais — il tremblait à l'idée de perdre à la fois sa couronne et sa femme qu'un caprice du vainqueur pouvait rendre esclave, fille enivrée d'opium sur un bateau de fleurs.

Un soir, à l'heure où les gardes du palais, rassemblés dans la cour intérieure, battaient la retraite en entrechoquant leurs cliquettes de bois au son du tam-tam, **DUC-NGON**, assis au pied d'un palmier, regardait, tout rêveur, la princesse héritière qui, dans son hamac fait de lianes et de perles, se balançait mollement en appuyant sur le sable sa babouche brodée; lorsqu'une vision subite contracta ses traits et le fit sursauter d'horreur :

« **EM**, Ma sœur cadette, dit-il, voyez-vous au milieu
« de cette touffe épaisse de jaunes orchidées ce hideux
« lézard qui se pavane insolemment ? Hélas ! n'est-ce
« point là comme un présage de notre sort prochain,
« ô vous, incomparable fleur que profanera peut-être
« demain la main brutale d'un **CHET**. »

— « **CAC-KÉ, CAC-KÉ** ! fit au même instant le reptile.

— « Sinistre augure, s'écria **DUC-NGON**. Avez-
« vous entendu, princesse, les deux hoquets rauques
« de l'horrible bête ? Cette année, je le pressens, sera
« funeste aux rizières de l'**AN-NAM** : Le rat rendra la
« terre inculte : **MO-TI** ! **MO-TI** !.....

Et comme **LAC-XUONG**, saisie de crainte, s'élançait

vivement hors de son hamac, DUC-NGON la reçut dans ses bras, tout en murmurant avec angoisse :

« Ainsi les turbans du Sud s'inclineront devant les crinières du Nord ! »

— « CAC-KÉ, clama de nouveau l'animal.

— « Infâme reptile, reprit le prince exaspéré, si
« les MINH asservissent les TRAN, c'est que les
« démons infernaux triompheront des Génies Immor-
« tels, Meurs donc, maudite bête au ventre de COBRA.
« et périssent avec toi tous les CHETS de TRUONG-
« PHU.

— « CAC-KÉ, grogna dans un râle étouffé, le reptile expirant que DUC-NGON écrasait sous sa botte de feutre, CAC.....KÉ.....

Le prince héritier d'AN-NAM devint blême. LAC-XUONG repartit vivement :

« Le bambou se brise au souffle ardent de la tempête,
« et les vieilles branches, en s'affaissant, versent des
« larmes sur les jeunes pousses. Ainsi gémiront les
« vieillards entêtés qui sacrifient l'AN-NAM à leurs
« ambitions personnelles. Mais c'est grâce au cours
« du RACH que l'eau des rizières élève son niveau ; et
« les grenouilles au fond des marais ne sauraient voir
« les étoiles. Peut-être la Sagesse unie à la Constance
« triomphera-t-elle un jour de la Force ? Le ciel reste
« bleu derrière les nuages ; et, si le lotus se clôt pour
« éviter le contact de la nuit, en est-il moins pur au

« lever de l'aurore ? L'homme est quelquefois orphelin,
« mais la raison ne l'est jamais. »

— « Peut-être la Sagesse et la Constance triomphèrent-elles..... répéta lentement DUC-NGON pénétré d'une douloureuse pensée. »

Tout à coup, il se redressa nerveusement et, se penchant à l'oreille de la Princesse, comme par une crainte superstitieuse du CAC-KÉ sinistre, il prononça tout bas ces mots désespérés :

« Ecoutez, LAC-XUONG, perle de ma couronne,
« écoutez et gravez dans votre cœur mes paroles,
« comme les Bonzes du Ciampa, avec leurs stylets
« de cuivre, inscrivent leurs sentences sur les feuilles
« de l'aréquier !

« Bientôt, demain peut-être, quand nos armées,
« hélas ! seront anéanties ; quand l'AN-NAM sera devenu
« terre de conquête, si les CHETS vous capturent,
« votre incomparable beauté trouvera certainement
« grâce devant leurs mandarins, et vous deviendrez sans
« doute l'épouse d'un personnage riche, valeureux et
« noble parmi les guerriers de TRUONG-PHU.

« Je sais que cette terrible infortune ne parviendra
« pas à plonger un seul instant votre âme dans les
« turpitudes de la trahison ; l'aigle PHUNG aime mieux
« mourir de faim que prendre sa nourriture sur la vase.

« A votre naissance, ma sœur, et en choisissant votre
« nom gracieux entre tous, les Génies, dont vous étiez

« la pupille, ne vous ont-ils pas donné les vertus du
« jonc qui, souple et rebelle à la fois, ne se plie aux
« exigences de la Force que pour reprendre insensi-
« blement sa direction première? Je n'en doute point,
« le cœur de LAC-XUONG restera inflexible dans la
« tige frêle de son corps souple. »

Émue par ces paroles, la Princesse soupira tristement, et ses longs cils se croisèrent sur ses yeux bridés pour arrêter une larme brûlante qui scintilla comme une goutte de rosée sur la corolle d'une fleur.

« Conservez ces perles pour voiler votre beauté au
« jour du suprême sacrifice, reprit DUC-NGON. Le
« sage KONG-PHU-CHÊU n'a-t-il pas dit que les yeux
« étaient le miroir de l'âme ? »

— « Quand mon bien-aimé s'y reflète, repartit LAC-
« XUONG.

— « Image de mon être, continua le Prince, vous
« me rappelez l'esprit LU-DONG-TU, envoyé auprès de
« l'empereur TRIÊU-VIÊT-VUONG. Comme lui, vous
« êtes un messager du ciel, et vos paroles sont des
« révélations. Voici mon miroir! Il sera, si vous le
« voulez, notre confident et le signe de notre fidélité
« mutuelle. »

Pressant entre ses doigts le miroir cerclé d'ivoire qu'il avait retiré d'un étui d'argent ciselé, DUC-NGON le rompit en deux parties et remit l'une d'elles à la Princesse en lui disant :

« Gardez précieusement cette glace brisée, emblème « de notre vie. Et promettez-moi que, chaque année, « au marché tenu dans la capitale à l'occasion des « fêtes religieuses du TÊT, vous enverrez votre plus « fidèle serviteur à la recherche de la seconde moitié « de ce miroir. »

— « Que notre sang scelle notre serment, « répondit LAC-XUONG d'un ton farouche, en enfonçant bravement le tranchant du verre dans la chair de son pouce.

DUC-NGON, sans répondre, fit une semblable incision à son doigt, et les deux époux, après avoir appliqué l'une sur l'autre les lèvres de leurs blessures béantes, échangèrent à la fois leur sang et leur serment de fidélité.

II

Les événements qu'avait prévus le sage DUC-NGON ne tardèrent pas à se produire. La bataille de THAÏ-GIA fut une déroute où six mille Annamites trouvèrent la mort. Les mandarins NGUYÊN-CANH-DI et DANG-DUNG tombèrent aux mains de l'ennemi ; cet échec honteux porta un coup si violent à l'orgueil des maréchaux, que DANG-DUNG s'empoisonna et que NGUYEN-

CANH-DI, mis aux fers, poussa l'insolence jusqu'à provoquer en combat singulier le général des MINH.

TRUONG-PHU, exaspéré par ces outrages, fit mettre à mort l'officier annamite, et dans un accès d'ivresse dévora son foie.

Cependant, la lutte d'escarmouches continua pendant quelque temps : C'était comme les derniers coups de fusil d'une grande bataille.

L'Empereur TRUONG-QUAN-DÊ, privé de ressources, séparé de ses conseillers favoris, se réfugia au LAOS. Mais l'implacable TRUONG-PHU le poursuivit jusqu'au village de LAO-THAC, et le monarque fugitif fut livré par ses hôtes.

Ramené à THUÂN-HOA-CHÂU, le dernier des TRÂN fut interné dans une citadelle avec sa famille et ses plus fidèles serviteurs. Seul le prince DUC-NGON réussit à éviter la honte de la captivité, en s'enfonçant comme un pauvre bûcheron dans les forêts inextricables que fréquentent les MOIS, tribus sauvages des montagnes.

Un décret, daté de BAC-KINH, capitale de l'Empire du Nord, fut apporté en grande pompe au victorieux TRUONG-PHU. Cinq ambassadeurs délégués de la Ville Impériale remirent, au nom de l'Empereur de Chine, à son illustre général, les insignes de Vice-Roi du Sud-Pacifique avec le bouton de cristal des mandarins de septième classe.

Le nouveau Vice-Roi fixa sa résidence à HA-NOI et changea le nom de cette ville en celui de DONG-KINH qui signifie Capitale de l'Ouest.

La splendeur des fêtes données par le Gouvernement chinois fit l'admiration du peuple. La nouvelle province devint célèbre sous le nom glorieux de sa capitale : DONG-KINH (TON-KIN).

Au TON-KIN, TRUONG-PHU installa une cour somptueuse qui rivalisa d'élégance avec la cour du Nord. Les danseuses de ses ballets étaient renommées au Ciampa, au Siam et jusqu'en Birmanie.

Au milieu du cortège formé par les esclaves musiciennes, LAC-XUONG attirait les regards des mandarins par l'attrait de sa beauté, la délicatesse de son jeu et la mélancolie de sa voix : lorsque ses doigts fuselés taquinaient les cordes de la cithare annamite, le CAI-DON-TRAN gémissait douloureusement sous ses ongles recourbés. Ses lèvres étouffaient des exclamations plaintives qui se mêlaient aux sons harmonieux de l'instrument et entrecoupaient confusément le solfège dont elle accompagnait son jeu, suivant le mode traditionnel.

CAM SÉ, CAM SÉ SU HO ! SAN SÉ HO, SÉ SU SAN KO !..... LIOU, LIOU, LIOU ! HO !!.....

Tant et si bien charmait-elle, qu'un préfet de la province de DUONG, le PHU-VIT s'énamoura de la malheureuse Princesse et osa demander sa main au Vice-Roi.

TRUONG-PHU, en recevant cette requête, fit, de dépit, donner sur-le-champ quarante coups de rotin au messager qui avait apporté le pli.

« Épouser une femme annamite, une vaincue, une « esclave ! Quelle mésalliance ! » s'écria le Vice-Roi.

Puis, il se ravisa, par crainte de s'aliéner le PHU dont le père était régent à la cour des MINH.

« — Qu'ils se marient, je n'y mets point obstacle », dit-il, et, par cette habitude des lettrés maniant les caractères idéographiques comme les pions d'un échiquier, il ajouta ce cruel jeu de mots sur le nom de VIT qui signifie Canard : « La poule épouse le canard, que « sera la progéniture ? »

Le mot fit fortune et, depuis cette époque, les enfants issus d'un mariage conclu entre Annamite et Chinois, sont appelés en dérision : Tête de poulet, corps de canard.

LAC-XUONG, avisée du sort qui l'attendait par un planton du palais et sans avoir été consultée, devint officiellement l'épouse du PHU, quinze jours avant les fêtes du TÊT.

L'année nouvelle s'annonçait sous d'heureux présages : c'était la conjonction des cycles du Bœuf et de la Terre labourée : KY-SUU. Hélas ! le joug du conquérant n'était pas moins lourd à porter, en labourant le sol asservi !

La fête religieuse du TÊT, qui rappelle aux Annamites

leurs devoirs sacrés envers les ancêtres, fut célébrée avec une piété plus accentuée que les années précédentes : c'était comme un suprême hommage rendu à l'Ame de la Patrie sous le symbole de l'Idée Familiale.

Dans la ville, de nombreux marchands s'étaient installés, abrités sous des auvents faits en feuilles de palmier que reliaient de fines lamelles de rotin. Les boutiques étaient brillamment illuminées. La soie, le crépon, les bijoux d'or, d'argent et de jais, les ceintures de satin, les babouches de velours perlé faisaient l'objet de transactions animées.

« Année nouvelle, vêtements neufs, » dit un proverbe dont le plus pauvre Annamite suit, à la lettre, les prescriptions.

Dans la foule qui se presse, le Prince DUC-NGON, vêtu comme un misérable portefaix, une longue cigarette, toute rouge de bétel, collée à ses lèvres, se promenait en désœuvré, affectant l'allure indolente et le dandinement nonchalant des gens du peuple aux grands jours de fête.

Sous cet aspect vulgaire, DUC-NGON voilait l'acuité de son regard. Sa peau brunie par le contact du soleil et ses traits altérés par la souffrance donnaient à son visage amaigri une mâle énergie : la Pagode était devenue masure, le Bouddha était resté d'or.

Tout à coup les yeux du Prince s'illuminèrent.

Près de lui se trouvait un vieillard dont les traits

accusaient soixante ans, mais qui portait cependant une chevelure aussi noire que du MUN.

Cet homme tenait ostensiblement à la main un miroir brisé.

Saisissant, en tremblant, le vieillard par le bras, DUC-NGON le regarda bien en face ; puis, sans prononcer une parole, posa mystérieusement un doigt sur ses lèvres et remit au messager secret de LAC-XUONG, la seconde moitié du miroir sur laquelle il inscrivit à la hâte ces quatre vers émus :

J'ai gardé le miroir, mais dans mon infortune
J'ai vainement cherché l'image que j'y vis :
En un cadre de jais, pâle rayon de lune.....
Où donc est la beauté qui s'y mirait jadis ?

Et DUC-NGON disparut dans la foule, en chantant, comme un bateleur ivre, ce refrain d'un vieux poème :

Le soir, je vais coucher à la maison commune.
J'ai le ciel pour tenture, et pour lampe, la lune.
Le sol me donne un lit ; la brise, un éventail ;
La verdure, une natte, et le rêve, un sérail !

III

En lisant les quatre vers qu'avait tracés pour elle l'infortuné **DUC-NGON**, **LAC-XUONG** fut prise d'un violent désespoir : Quand le tambour résonne, la cloche vibre ; quand le ciel répand la pluie, la terre pleure.

LAC-XUONG pleura.

Sa douleur fut si vive que son époux **VIT** en prit ombrage. Depuis le jour où elle était devenue sa femme, le **PHU** de **DUONG** avait vainement tenté de gagner son affection. Rien n'avait pu fléchir encore la Princesse, et, cependant, **VIT** ne désespérait pas de toucher son cœur.

« La conquête vous a donné l'**AN-NAM**, disait **LAC-**
« **XUONG**, et votre Vice-Roi ma main. Mais qui peut
« se vanter de pouvoir asservir l'éclair de la pensée ?
« On sonde la profondeur de la mer et des fleuves, mais
« non le cœur d'une femme. »

VIT patientait. La distinction de ce mandarin, élevé dans les traditions d'une Cour qui s'honorait d'avoir la vertu pour apanage, l'écartait de ces brutales prérogatives dont s'enorgueillissent lâchement les guerriers aux mœurs barbares.

Mais la douleur de la Princesse, lorsqu'elle reçut le miroir de **DUC-NGON**, ses larmes et son désespoir exaspérèrent le **PHU** à un tel point qu'il en perdit toute

dignité : saisissant LAC-XUONG par sa longue tresse de cheveux, il la jeta sur les genoux, en s'écriant d'un ton menaçant :

« — Par les mânes de vos ancêtres que je profane-
« rai, si vous ne me livrez sans délai le secret de votre
« peine, ce soir votre tête couronnera la hampe de mon
« pavillon, à l'entrée du palais !

« — Vous êtes le maître de ma destinée, Seigneur,
« repartit LAC-XUONG ; mais souvenez-vous que, si
« dans la ligature une sapèque en soutient toujours
« une autre, dans le monde, au contraire, rarement deux
« méfaits sont accomplis sans danger : quand on coupe
« le rotin, la forêt murmure, et qui prend le couteau peut
« se couper la main. »

« — L'épouse qui trahit son maître est indigne de
« voir la face du soleil, repartit VIT. »

« — Si c'est là votre avis, répondit LAC-XUONG,
« c'est l'opinion d'un sage ; et, fille des TRÂN, je vous
« déclare que je préfèrerais la mort à la honte d'une
« aussi lâche trahison ! »

« — Impudence et mensonge ! s'écria VIT, blême de
« colère ; mordez donc votre langue, épouse déshonorée,
« et, comme les gens de votre race maudite, mourez en
« buvant votre sang. »

« — Le coupable se soustrait ainsi au supplice,
« répliqua LAC-XUONG ; l'innocent n'a pas ces lâche-
« tés. »

« — Ton audace ne m'en impose point, continua le « PHU ; la griffe fait connaître l'âge du tigre, et le filet « la profondeur du marais. Sais-tu bien, misérable fille, « qu'hier soir j'ai fait mettre à la cangue ton messager « secret, l'infâme vieillard à la perruque noire ? Sais-tu « bien que ton vil amant, un THANG-DIÊM de bas « étage, ligoté par mon ordre à la maison commune, est « maintenant enfermé dans le TRAÏ ? Nieras-tu en sa « présence ? Fille des TRÂN, regarde ! Ton amant, le « voici ! »

Et, secouant une portière légère, faite de coraux et de perles enlacées, VIT démasqua le prisonnier.

« — Par ton père, par toute ta génération, toi, PHU de « DUONG, mandarin du troisième degré, tu as menti ! « Cet homme n'est pas mon amant, cet homme n'est pas « un vagabond. C'est DUC-NGON, le prince d'AN-NAM ; « c'est DUC-NGON, mon époux ! »

VIT chancela.

« — Et maintenant, continua LAC-XUONG, en s'agenouillant auprès de DUC-NGON qu'elle enlaça ten-« drement, maintenant, suppôt des MINH, tranche nos « têtes ! Nos sangs se mêleront une seconde fois, et la « mort scellera notre dernier serment d'amour. »

Stupéfait, anéanti, confondu, le PHU prit sa tête à deux mains, comme pour retenir sa raison. Son cœur défaillait, ses yeux demeuraient fixes, et les larmes coulaient lentement sur ses joues.

Cette crise apaisa son ressentiment, comme les pluies fécondent le limon des rizières.

Bénissant alors les deux époux, il compara leur fidélité au diamant que rien ne peut altérer et facilita leur fuite pour le Ciampa.

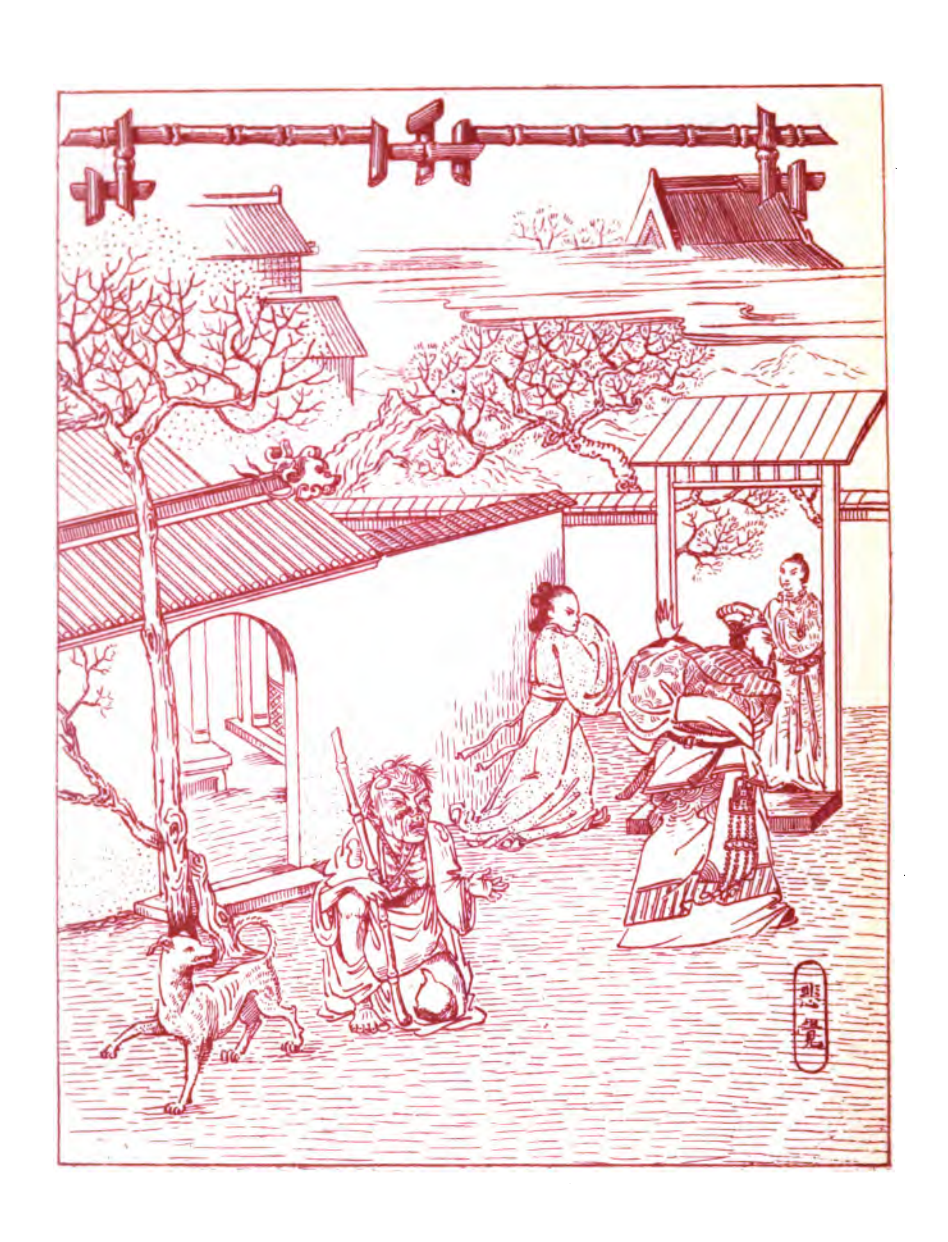
Le ciel était resté bleu derrière les nuages. Le lotus, qui s'était clos pour éviter le contact de la nuit, resplendissait au lever de l'aurore, et DUC-NGON célébra son bonheur en chantant :

J'ai repris le miroir qu'emporta l'infortune.
Mes yeux ont retrouvé l'image de jadis :
Dans un cadre de jais, un blanc rayon de lune
Que le ciel a fait luire à mes yeux éblouis.

Qu'importe le malheur, si la vie est commune!
La nuit est notre abri ; notre lampe, la lune.
Le sol nous donne un lit ; les oiseaux, une cour ;
La nature, un palais ; et nos baisers....... l'Amour.

LE LÉPREUX

瘡癩病人


悲覚

LE LÉPREUX

Sous ses sourcils, la chair se tuméfie. Un gonflement se produit au milieu de son front, et la peau semble, par endroits, comme enduite d'un vernis jaunâtre. De larges plaques blanches marbrent son corps, ses membres s'engourdissent, ses mains et ses pieds se couvrent de plaies purulentes ; les ongles tombent et les doigts suivent, phalange par phalange.

Un cancer horrible ronge sa face amaigrie. Hideux, le lépreux connaît sa hideur. Repoussant, il comprend que personne ne peut l'approcher.

C'est un maudit.

Sur son passage les rires cessent, les physionomies se glacent, le vide se fait. Il est toujours seul, aucun être humain ne le caresse, aucun animal ne le touche. Les objets qu'il saisit ou ceux qu'il frôle sont souillés de son contact ; et les gens qui daignent, par pitié, lui parler encore, n'osent pas s'avancer près de lui comme si son haleine pouvait les empoisonner.

Tous les matins, si la police ne le chasse pas, il se rend au marché avec une besace. Il ne mendie point : on lui donne. Et les petites marchandes, qui lui sourient comme à un habitué portant bonheur, comblent de joie son cœur ulcéré, si leur volonté réussit à effacer le dégoût dont il voit, à son approche, la marque sur tous les visages.

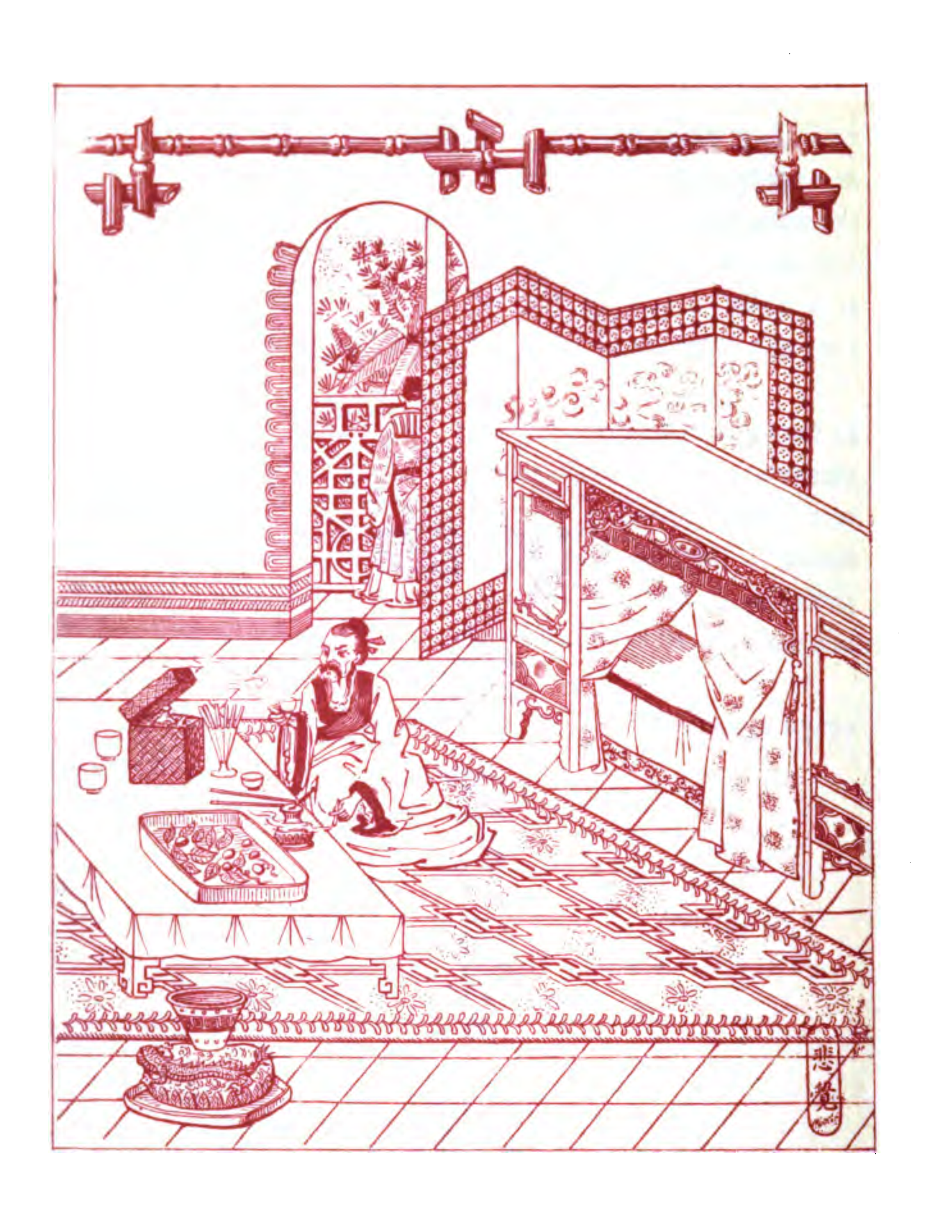
Voué au plus atroce de tous les supplices, sentant sa chair mourir cellule par cellule, ses os s'émietter atome par atome, le lépreux se cramponne en désespéré à cette misérable vie qui s'échappe goutte à goutte. Il meurt souvent très vieux, et c'est un amas de chairs informes qu'on ensevelit, sans appareil, à coups de pelle, dans une fosse secrète.

Lépreux pendant sa vie, il est demeuré lépreux après sa mort.

Sa tombe est maudite.

L'HOSPITALITÉ

接
賓
厚
情


悲

L'HOSPITALITÉ

Un voyageur passe.

Il pénètre sans façon dans la maison, et s'assied sur une natte.

« — J'entre, » dit-il simplement.

« — Entre, » lui répond-on.

Et personne ne s'inquiète de lui.

Les cigarettes qui sont plantées en éventail dans le support en bois de TRAC ; le thé qui se conserve bouillant dans le panier de rotin calfeutré de coton ; les pots en grès qui renferment la chaux rose et la chaux blanche ; les feuilles de bétel et les noix d'AREC qui sèchent dans le plateau de GO incrusté de nacre, sont à la disposition de l'inconnu sur le grand lit de camp de la salle d'honneur.

Il fume, boit du thé et chique du bétel à volonté sans qu'on lui demande d'où il est ni ce qu'il fait, d'où il vient ni ce qu'il poursuit.

A l'heure des repas, on le servira au même titre que les gens de la maison.

Le soir, on lui préparera un lit confortable: natte, oreiller et couverture de laine.

Enfin, quand il jugera bon de partir, il n'aura cure de remercier personne et s'en retournera comme il est venu :

« — Je m'en vais ! »

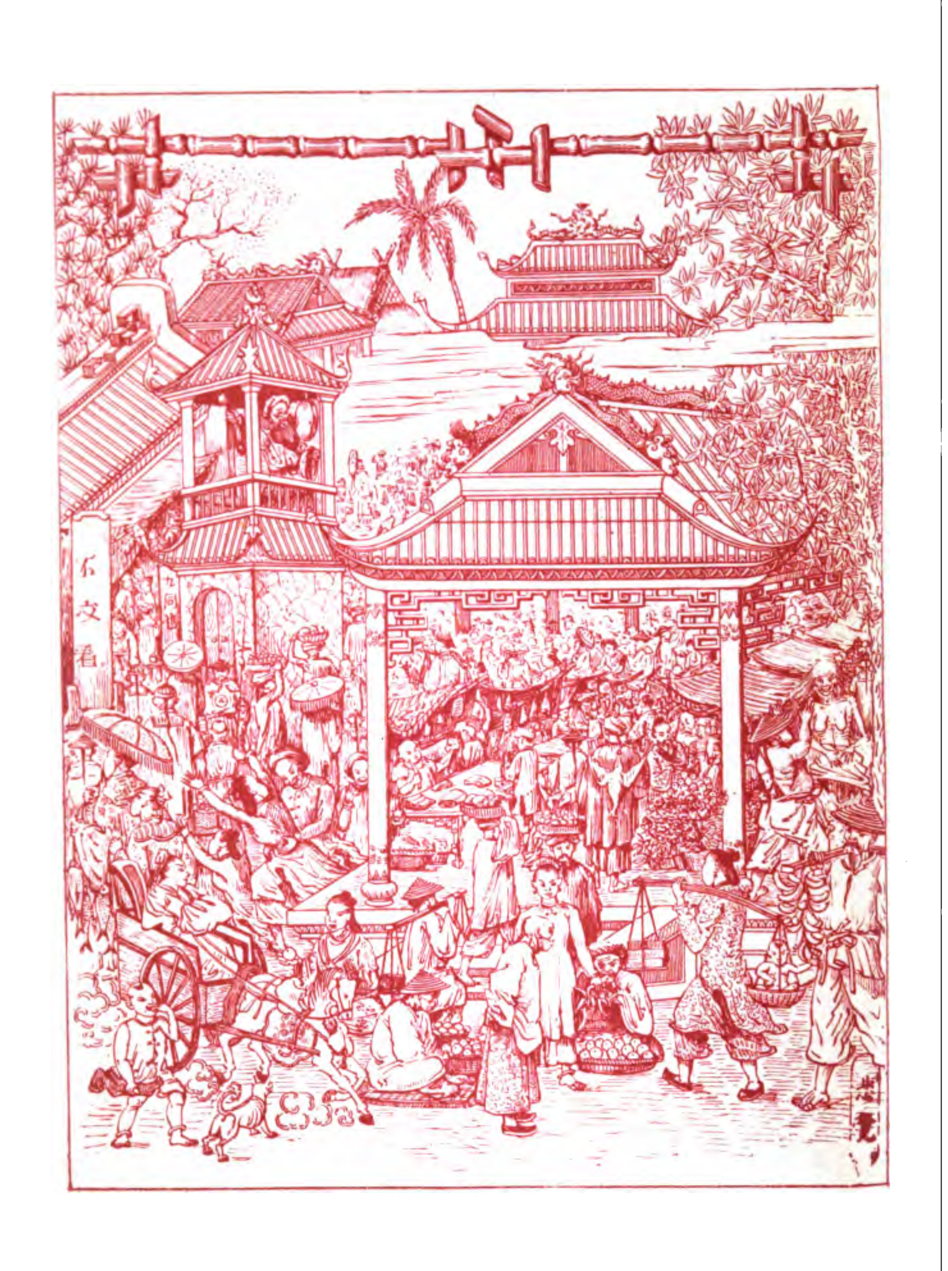
« — Va ! »



CAI-CHO

LE MARCHÉ

市廛誌畧



CAI-CHO

Le Marché

Sur la grande place du village, entourée, comme une enceinte fortifiée, par ses hautes maisons en briques, qui semblent se presser pour être mieux en vue et dont les rez-de-chaussée sont occupés par d'étroites boutiques chinoises, s'élève une vaste construction, entièrement isolée.

C'est le marché — **CAI-CHO**.

Avec son toit monumental surchargé de tuiles, et sous les colonnades de pierres qui le supportent, le marché annamite paraît être un immense parapluie rouge, monté sur plusieurs manches.

Mal tenu, bordé de flaques d'eau croupissante, couvert de détritus putrides qui, s'amoncelant sans cesse le long des piliers, répandent des odeurs aussi nauséabondes que pénétrantes, ce bâtiment sans clôture, ouvert à tout venant, sert d'asile, pendant la nuit, aux pires drôles du pays.

Oh ! les fructueuses rafles qu'y fait la police. Surveillé avec précaution, cet exutoire constitue le meilleur des vésicatoires judiciaires, car le marché — souricière toujours prête — sera l'éternel rendez-vous des vagabonds indigènes.

Mais l'aube luit, et les maraîchers arrivent.

Paresseusement les THANG-DIÊM s'étirent, quittent les tables sur lesquelles ils s'étaient couchés, longeant avec précaution les boutiques qui s'ouvrent, disparaissant, comme par enchantement, au premier rayon de soleil.

La place s'anime, les transactions commencent. Sous les auvents qui protègent leurs magasins, les Chinois étalent leurs marchandises. Voyez ce tableau peint, placé au milieu du trottoir, cette longue planche droite, couverte d'inscriptions idéographiques, que maintient dans le sens vertical un support en forme de trépied : c'est l'enseigne de la boutique et comme la bannière de la maison.

Jamais sur ces tableaux, les noms des commerçants ne se trouvent inscrits. Des devises symboliques et souvent poétiques, qui servent de raisons sociales, y sont seules portées : titres originaux qui constituent pour les Chinois de véritables fétiches.

Le long de ces trépieds, comme devant un autel, on brûlera, les jours du Têt, de petites baguettes d'encens, dans l'espoir d'une année fructueuse; et ces panneaux

laqués, avec leurs incrustations de nacre et leurs sculptures dorées, seront surmontées d'une tenture en soie rouge, artistement drapée, dont les extrémités, ornées d'énormes bouffettes, retomberont en longs rubans flottants.

Cependant la campagne s'éveille. De tous côtés, sur toutes les routes et sur tous les talus des rizières, marchent, en file indienne, les paysannes des environs. Leurs bras sont chargés de paniers en joncs, leurs têtes courbées sous les corbeilles de rotin.

Voici de jeunes CON-GAÏ, alertes et joyeuses, qui viennent en bande au marché. Leurs rires bruyants entr'ouvrent leurs bouches humides de bétel et dans l'encadrement des lèvres qui semblent fardées, leurs dents laquées apparaissent comme des perles de jais, dans un écrin de velours pourpre.

Délicatement, leurs pieds cambrés, dont les chevilles sont cerclées de gros anneaux d'argent, s'impreignent dans la terre glaise du chemin ; leurs corps élancés et aussi souples qu'une jeune pousse de bambou, ondulent gracieusement à chaque pas, tandis que leurs formes se dessinent sous leurs vêtements légers, que leurs poitrines soulevées gonflent leur CAI-AO et que, froissant l'étoffe soyeuse, se dressent crânement les fines pointes de leurs seins.

Voilà de prétentieuses BA-GIA, au teint plombé, à la peau sèche. Leurs démarches sont lentes et leurs che-

veux sont blancs. Hargneuses, méchantes jusqu'à la cruauté, se faisant du respect que les lois annamites octroient aux vieillards un privilège odieux, ces vieilles femmes des marchés sont de véritables mégères, hurlantes et redoutées.

Vêtues d'une façon sordide, elles affectent le plus vulgaire dédain pour la pudeur. Quand elles se querellent, elles exposent cyniquement, par bravade ordurière, aux regards éhontés du public, leur torse nu jusques aux cuisses. Leurs corps sont décharnés, et sur la peau rugueuse apparaît nettement leur squelette.

Oh ! la répugnante vision que celle de leur poitrine amaigrie, dont les seins aplatis, tombant en cascade jusqu'à leur ceinture, ballottent mollement sur leur ventre grimaçant ! Ces peaux ridées, flasques et pendantes, d'une couleur de vase séchée au soleil, semblent être les tétines épuisées de certains animaux immondes qui vivent dans nos basses-cours.....

Les voies fluviales sont aussi fréquentées que les routes terrestres : sur le canal qui avoisine le marché, une animation extraordinaire se produit, les bateliers font force de rames, le RACH est sillonné d'embarcations.

Fichant leurs longs pieux dans la vase, les SAMPANIERS amarrent leurs barques le long des quais ; puis, ils se glissent sur le dôme de lamelles tressées qui recouvre leurs SAMPANS et débarquent à la hâte

leurs marchandises, tandis que les femmes abandonnent le gouvernail, pour faire, à l'arrivée du bateau, sur les fourneaux de terre, la cuisine de la famille.

Près des lourdes et massives jonques chinoises, viennent accoster des flottilles minuscules, composées de GHÉ-DO, mûs à la pagaie, sur lesquels les paysans des environs transportent au marché les produits de leurs potagers.

Au milieu du va-et-vient des maraîchers, le débarquement des légumes et des fruits s'opère.

Des jeunes filles passent en bateau, offrant des cocos frais ou des morceaux de cannes à sucre : « AÏ MUA MIA ? — Qui veut des cannes ? » chantent-elles d'un ton plaintif, en ramant lentement, tandis que sur les quais, de vieux Chinois étiques, à demi-nus, coiffés de chapeaux de jonc, plats comme une galette, ronds comme une meule et larges comme une roue de voiture, transportent sur leurs épaules, à bout de fléaux, de petites caisses en bois : fourneaux économiques où, moyennant quelques sapèques, les débardeurs du marché peuvent manger un léger potage.

La clientèle est rare.

Parmi les paysans affairés, c'est à peine si quelques hommes se détachent des groupes, jeunes prodigues qui vont dépenser là un dixième de ligature.

Et le vieux Chinois fait toujours sonner ses cliquettes d'acier, d'un mouvement rhythmé pour appeler les clients.

Un bourdonnement confus s'élève sur la place.

On dirait d'une ruche d'abeilles, au moment de la floraison.

Avec ordre et sans hâte, les petites marchandes annamites suspendent à des pieux, des régimes de bananes, installent sur les dalles du marché leurs corbeilles de légumes, rangent méthodiquement les feuilles de bétel, les choux montés, les pousses de bambou, les oranges vertes, les pois germés, les MANGUES, les MANGOUSTANS, les LETCHIS et les noix d'AREC.

Un lépreux passe, hideux, défiguré, la face rongée par le mal, le corps plaqué de taches blanchâtres, les pieds gonflés, les mains privées de leurs doigts que la pourriture a détachés.

Gentiment, les petites marchandes, d'un geste vif et sans attendre que le malheureux mendie, jettent, dans sa besace ouverte, des légumes et des fruits. Quelque horreur qu'il leur inspire, elles sourient au lépreux et font la charité, comme sans y penser, accueillant le mendiant, ainsi qu'un ami, auquel en passant on fait hommage de quelques gâteries.

Assises sur leur tabouret microscopique, haut et large comme une boîte de cigares, elles taquinent malicieusement le client qui marchande, tout en écorçant, avec leur petit couteau sans manche, les longues tiges des cannes à sucre.

Près d'elles, de gros Chinois, à la voix forte, bouchers

émigrés du **KWANG-TOWN**, la tresse enroulée en chignon, à peine recouverts d'un étroit caleçon, entassent sur de larges tables, d'énormes quantités de viande.

Les chiens faméliques du quartier, couverts de gale et de poux, loups apprivoisés aux oreilles droites, ne connaissant aucune caresse et plus attachés aux maisons qu'ils protègent de leurs sinistres hurlements qu'à leurs maîtres annamites, rôdent autour des boutiques, cherchant leur nourriture quotidienne.

Jamais leurs maîtres ne les nourrissent, et c'est, chez les Annamites, un principe de ne point s'occuper des animaux domestiques, poules ou canards, chiens ou chats.

Les volailles vivent sur les routes, les chiens et les chats se nourrissent sur les tas d'ordures de la rue, ou, ce qui est moins rare, aux dépens des voisins négligents.

Les bouchers chinois du marché connaissent leur clientèle animale et la traitent en conséquence. Malheur au chien qui est surpris quand il commet un larcin: un coup de tranchet lui coupe une patte, ou un couteau d'étal l'éventre sur place.

Au milieu des quartiers de porc, s'étalent parfois des tranches de **CAÏMAN**; mais c'est là chair de luxe, qui se vend relativement fort cher et dont les indigènes sont friands, aux jours de fête.

Pour faire concurrence aux restaurateurs ambulants, les bars du marché s'ouvrent hâtivement.

Leur installation est sommaire: Deux fourneaux portatifs en terre cuite, sur lesquels tour à tour sont placées de grosses marmites en cuivre, constituent tout le mobilier des cuisines.

Quant à la salle de restaurant, elle est formée par le marché lui-même. Un grand comptoir graisseux et malpropre sert de table commune, et, sur les dalles, un banc étroit, semblable à ceux de nos écoles primaires, est escaladé par les consommateurs, qui s'y accroupissent à la mode simiesque.

Tandis que, d'une main, l'hôtelier tourne ses sauces, de l'autre il distribue à sa clientèle, dans de petites tasses ébréchées, couvertes de poussière et de graisse, les portions variées qui composent ses menus. Les potages au lard sont très demandés, mais on sert aussi, fort couramment, un vermicelle gluant, sorte de soupe de poisson, qu'on assaisonne, au goût du client, à l'aide d'une originale poivrière, faite d'un tube de bambou, percé d'étroites ouvertures.

Le restaurateur vend également des quartiers de porc braisé, piqués de pistaches et farcis d'oranges, des viandes salées, des poissons en saumure, des tranches de serpents en sauce, des filets de chiens, des ailerons de requins, des ragoûts de volailles et des canards fumés.

Les canards chinois, suspendus à l'étal du restaurateur, sont un régal pour les amateurs de viandes fortes.

Aplatis, séchés, transparents, minces comme des feuilles de papier, ces canards mutilés ont la forme de cerf-volant et serviraient, à la rigueur, d'éventails, si leur cou pouvait tenir lieu de manche.

Déformer la nature, c'est pour les peuples jaunes faire de l'esthétique, en vertu de ce principe chinois · l'extraordinaire est beau; le naturel est méprisable.

Les canards tapés et les pieds déformés des femmes chinoises confirment cette règle, qu'on peut appeler la loi du ridicule.

Perchés, côte à côte, sur l'unique banc qui meuble l'établissement, accroupis comme des singes, les clients dégustent les mets qui leur sont servis sur le bord du comptoir, et, lorsqu'ils quittent leur place, si leur tasse n'est pas complètement nette, le cuisinier, pour ne rien perdre, rejette, d'un revers de main, les restes dans la marmite.

Le bonhomme ne se cache pas, fait ses économies au grand jour, et personne n'y trouve à redire. Le Vatel asiatique serait bien étonné si un client lui reprochait de se moucher dans ses doigts, en retournant une grillade ou de cracher dans la tasse, pour faciliter le nettoyage au torchon.

Quand on est Asiatique et peu scrupuleux, en fait de propreté, on peut faire, dans ces restaurants du marché, de copieux repas, moyennant quelques sapèques.

Et, si la soif vous étreint la gorge, l'hôtelier, à votre

gré, vous donnera, pour un centime, un de ces verres opaques remplis de boissons rafraîchissantes : tisane d'herbes ou émulsion de plantes oléagineuses.

Il y en a de vertes, de jaunes, de rouges et de violettes, de toutes les nuances, enfin, dont se compose le spectre solaire.

Ces consommations vous répugnent-elles, à cause de leur goût fade et de leur couleur trouble ? Vous déplaît-il d'avaler des breuvages sirupeux ou granuleux? Approchez-vous de la buvette où s'alignent ces nombreuses bouteilles, ornées d'étiquettes rouges. Voici la liqueur nationale : l'alcool de riz, le **CHOUM-CHOUM**, le **RUOU AN-NAM**.

Sa composition, sa transparence et sa saveur sont analogues à celles de la liqueur russe qu'on nomme le **VOTKI**. L'une et l'autre, au surplus, sont rangées par le commerce dans la catégorie des eaux-de-vie de grains.

Pour huit ou dix **CENTS**, le débitant vous vendra une bouteille d'alcool annamite, et, si vous n'avez pas sur vous une quantité suffisante de monnaie de billon pour acquitter votre achat, je vous vois obligé d'aller faire changer votre dollar.

L'argent est rare sur le petit marché annamite. Les monnaies de plomb, dites sapèques, et les sous introduits par les Français dans le pays, constituent la monnaie courante.

Les dollars sont difficiles à changer. Aussi, l'Hindou

qui flaire toujours les bons endroits, où il peut fructueusement satisfaire ses appétits d'usurier, s'est-il embusqué au coin du marché, guettant la victime qu'il dépouillera, à l'aide de son petit système d'intérêt, de commission et de change.

Tous les MALABARS, comme on nomme les Hindous, ont du sang de CHETTYS, c'est-à-dire d'usurier, dans les veines.

Celui dont vous voyez la physionomie allongée, le corps osseux et les jambes grêles, est venu s'installer dans le village depuis deux années seulement. Il a d'abord sollicité, en saluant les notables jusqu'à terre, l'autorisation d'installer une boutique de cotonnades; puis, il a changé quelques dollars, retenant jusqu'à quatre ou cinq CENTS par pièce aux naïfs paysans qui sollicitaient ses services.

Quelques indigènes, dépouillés trop radicalement, ont fini par se plaindre. Les notables se sont mêlés de la chose et ont menacé l'intrus de le traîner devant les mandarins de la justice. Mais le cauteleux MALABAR, qui vient de Madras ou de Calcutta, a déclaré aux notables qu'ils se trompaient fort en le croyant sujet anglais.

Ne sait-on pas qu'il est un Français bon teint, originaire de Karikal ou de Chandernagor? Et les R roulent dans sa gorge comme un bruit de tonnerre.

Les notables hésitent. Le MALABAR entraîne leur

conviction en leur distribuant quelques dollars, et, pour se mettre à l'abri de nouvelles plaintes, arbore crânement sur sa boutique le drapeau français.

Cette fois, les indigènes se taisent : notre pavillon national couvre ses cotonnades anglaises, ses jouets allemands et ses rapineries d'usurier.

Voyez comme l'oiseau de proie rentre ses griffes au moment opportun. Vous êtes Européen, il se garderait bien de vous retenir un centime. Votre dollar est converti en monnaie de billon, sans qu'il vous en coûte rien. Par dessus le marché, n'avez-vous pas reçu le sourire de ses lèvres noires qui enserrent ses dents trop blanches au rictus de cannibale ? N'a-t-il pas porté sa main sur son front, pour vous saluer respectueusement ?

Vous avez obtenu tous les honneurs, et si l'Hindou n'a pas enlevé, en votre présence, la calotte de paille tressée en forme de moule à gâteau, qui surmonte sa tête, c'est que cette façon de saluer n'est pas en usage parmi les siens.

Voyez-vous sur les rayons de nombreuses pièces de toiles ? Celle-ci, marquée d'un cerf, est la plus estimée des indigènes. « Du CON-NAI. Du cerf, » disent les Annamites en entrant dans la boutique aux oripeaux tricolores, et le MALABAR profite de cette vogue pour vendre plus cher toutes les marchandises marquées de cette estampille, quelle que soit, d'ailleurs, leur qualité ou leur provenance.

C'est du fétichisme commercial habilement entendu.

Mais laissons là cet Hindou et venez avec moi auprès de cette vitrine qui renferme des sucreries chinoises. Avez-vous goûté ces cédrats confits? Ils sont grossièrement saupoudrés de sucre ; mais ces quartiers d'oranges sont plus fins et ces écorces de pamplemousses sont agréables au goût.

Arrêtez-vous un instant devant la pâtisserie annamite. Les gâteaux sont plus variés. Ces massepins colorés en rose, en bleu, en jaune ou en vert, ne sont pas à dédaigner; mais ils empâtent désagréablement la bouche et je leur préfère ces confitures de tamarin. Quant aux VU — des seins, comme on les nomme en langue annamite — je vous conseille de n'y point toucher: ils sont d'un gluant qui répugne. N'y goûtons point.

Avant de rentrer à la maison, faisons un tour à la poissonnerie, bien que l'odeur qui se dégage de ces paniers visqueux soit nauséabonde. Mais, quand on est un intelligent observateur, on sait endurer gaîment les désagréments qui surviennent au cours des plus originales études de mœurs. Le pavé est glissant: nous allons tomber, si vous ne vous retenez pas.

Au milieu de tous ces poissons de rizières qui sont bien reconnaissables à leur tête aplatie, je vous recommande le plus petit, le plus frétillant, le CA-RO. Si jamais vous avez la curiosité — bien naturelle — de vous faire servir un repas annamite, demandez un plat

de CA-RO grillés, trempés dans la sauce de NUOC-NAM et relevés de piments.

Ce mets vous plaira certainement. Il est très apprécié des indigènes, et les Européens le goûtent fort.

Ce gros poisson qui a l'aspect du brochet vient du BASSAC. C'est un CA-CHAÏ, le plus fin et le plus estimé des poissons de fleuve. A DAÏ-NGAÏ, sur le lieu de pêche, vous le paierez toujours cinquante CENTS au moins. A SAÏ-GON, quand il s'en trouve, on les enlève à deux dollars.

A part ces espèces, les poissons capturés en eau douce sont fort désagréables au goût; leur chair est molle et sent la vase. Aussi je leur préfère ces espèces de sardines qu'on appelle des CA-DOÏ, les raies aux longues queues dont on fait de gracieuses badines, les langoustes du cap Saint-Jacques et les palourdes du MY-THANH.

Ce sont nos meilleurs coquillages.

Ne parlons pas des huîtres. A HA-TIÊN, elles sont minuscules ; leurs coquilles ont à peine la grosseur d'un œuf de roitelet. Quant à celles qu'on trouve dans les palétuviers, elles sont très dangereuses et pèsent au moins trois kilogrammes : une huître à découper pour douze. Quelle horreur !

Mais voici Messieurs les boys des Européens. Remarquez la richesse de leurs costumes. Leurs pantalons sont en soie ou en crépon, leurs vestons en drap, en

peluche ou en velours. Ils ont les doigts chargés de bagues et les cheveux retenus par des épingles d'or.

Leur panier suspendu à une cordelle qu'ils passent en sautoir, ils marchent prétentieusement, en se dandinant, et affectant l'allure crapuleuse des souteneurs de barrière.

Ces Messieurs ne font pas leurs provisions avant neuf heures : l'heure du persil. Et, dès qu'ils arrivent, le marché change de physionomie. Prestement, les femmes honnêtes disparaissent, tandis que les boys s'installent au restaurant, donnent insolemment leurs ordres à l'hôtelier et le payent quand ils daignent y condescendre.

Ces valets sont en vérité de petits maîtres très autoritaires et très orgueilleux. On n'aime point à se quereller avec eux, tant ils sont grossiers. Et puis, on craint leur influence auprès des Européens qu'ils servent : l'amitié du domestique donne souvent la protection du mandarin.

Une hiérarchie s'établit entre ces boys, qui est la parodie de notre hiérarchie officielle. Le prestige dont est entouré le fonctionnaire sert à draper ses valets.

Aussi, la cuisine s'en ressent-elle, les fournisseurs étant plus aimables et les marchandises de meilleure qualité pour les domestiques des grands personnages que pour les valets des petits employés.

J'ai vu, à **BIÊN-HOA**, enlever un filet de bœuf à la force du raisonnement hiérarchique : « Mon maître est

« plus gradé que le tien, donne-moi ton filet : cette côte est bien bonne pour ta cuisine d'inférieur! »

Heureux peuple d'Orient! heureux boys de mandarins!

Qu'une femme jeune et gracieuse passe auprès de ces marauds, gaillardement ils s'en approchent, et, en conquérants habitués aux bonnes fortunes, lui saisissent la taille sans plus de façon. Si la belle regimbe, on la menace aussitôt de l'autorité du maître :

« On vous fera mettre en prison, la fille, et filez droit, » s'écrie le valet d'un ton qui n'admet pas de réplique, tandis que les autres gouaillent et que la pauvrette se faufile en tremblant, au milieu des marchands, se faisant toute petite, pour échapper plus vite aux entreprises de l'insolent séducteur.

Quand Messieurs les boys estiment qu'ils ont suffisamment déjeuné et lutiné les belles, ils daignent enfin songer à leur service, se séparent et font leurs achats.

Rarement ces drôles reviennent à leur cuisine, sans avoir bousculé une marchande, saccagé une boutique, ou taquiné grossièrement quelques femmes, fût-elle auprès de son mari : ce qui ne gêne le boy en aucune façon.

Ces escarpes, venus de SAÏ-GON dans les bagages de leurs maîtres, sont la terreur des marchés annamites. Le vide se fait à leur approche, et les commerçants leur

cèdent leurs marchandises à vil prix, pour s'en débarrasser au plus vite.

Quand cette bande tapageuse, insolente et malhonnête, quitte le marché, les transactions, un instant interrompues, reprennent leur cours. Les ventes continuent ainsi pendant toute la journée, et, lorsque la nuit tombe, quelques restaurateurs servent encore des soupes gluantes aux retardataires.

Enfin, les dernières lampes s'éteignent, les tables sont vides, les comptoirs déserts.

Les THANG-DIÊM peuvent venir, leurs lits de camp sont nets : le marché leur appartient.

Vagabonds, dormez en paix!

LE REPAS

飲食常談


覺

LE REPAS

DÔ-AN! — A table.

Sur un lit de camp poli comme une glace, ou sur une simple natte de jonc étendue à terre, les femmes disposent avec symétrie, autour d'un plateau de cuivre, les petits bols en faïence qui renferment les soupes aux concombres, les quartiers de porc aux pistaches, les poissons frits dans la sauce de NUOC-MAM, les fruits et les gâteaux.

Dans une marmite en cuivre, semblable à une bouilloire, où chacun puisera à sa faim, se gonfle, au contact de l'air, le riz cuit à l'étuvée : ce pain des races jaunes.

Les parents — et les invités, s'il y en a — s'installent en cercle autour de ces mets, puis s'accroupissent à la mode orientale, les pieds à hauteur de leurs tasses, qu'ils saisissent avec avidité et remplissent de riz fumant.

Les baguettes d'ivoire — ou de bois peint — maintenues par les convives entre l'index et le médius de leur main droite, avec le pouce pour levier, font merveille dans les petits bols où tout le monde fouille fraternellement, chacun portant à l'aide de ces pincettes originales dont la main constitue le compas, une menue bouchée de chair ou de fruit dans sa tasse pleine de riz.

Roulant sur ce riz chaud le morceau qu'ont saisi les pointes de leurs baguettes, les convives appliquent leur tasse tout contre leur menton et remplissent gloutonnement leur bouche, en y poussant la nourriture, comme on gorge une volaille.

Puis, ils plongent dans les bols, où se refroidissent les soupes de concombres, leur petite cuiller de porcelaine, et continuent leur repas, en remplissant de nouveau leur tasse.

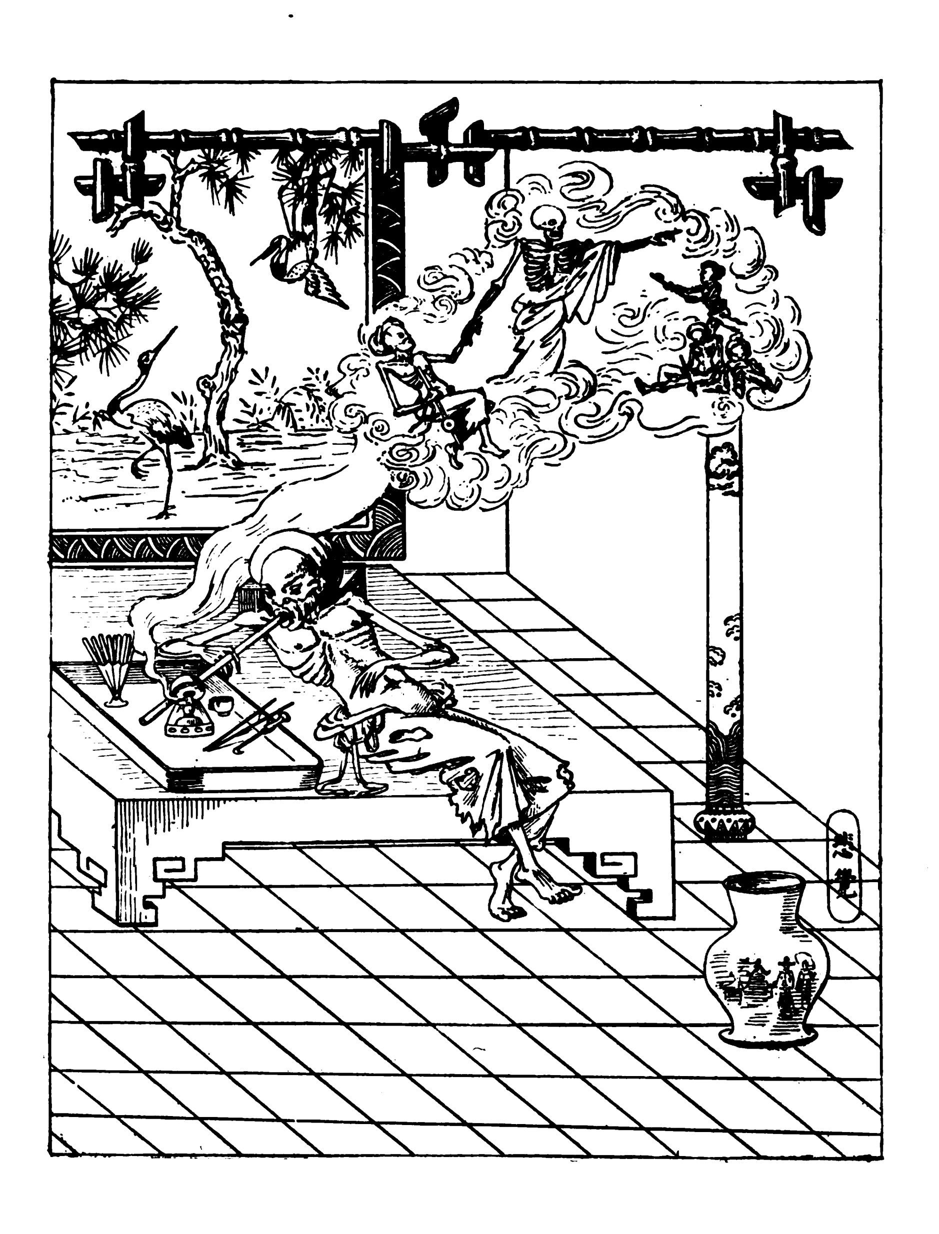
Après avoir absorbé de la sorte cinq ou six bols de riz, ils boivent d'un trait un verre à bordeaux d'alcool de riz et essuient enfin leurs lèvres.

Quand, ayant agité les baguettes, en signe de remerciment, l'invité les dépose pointe contre tête en travers de sa tasse, le repas est fini, et le maître peut donner l'ordre de desservir.

BANG-DI! — Enlevez le couvert!

LE FUMEUR D'OPIUM

牙仛丈夫



LE FUMEUR D'OPIUM

C'est un squelette.

Ses yeux sont caves, sa face émaciée, ses lèvres pendantes.

Il passe sa journée dans l'hébêtement le plus absolu, étendu comme un moribond, sans souffle, sans regard, sans pensée, indifférent aux êtres et aux choses de ce monde.

Misérablement vêtu, malpropre et repoussant, son corps est imprégné de cette odeur nauséabonde que dégage l'opium refroidi. Son buste découvert laisse voir une poitrine décharnée dont on compte les côtes. Hors de son pantalon négligemment retroussé, pendent deux longs tibias enfermés dans une gaine de cuir jaunâtre, étroitement tendue. Son cerveau est sans volonté, ses mains sans force. Le moindre bruit le martyrise, la plus naturelle objection le met hors de lui.

Laissez-le, cet égoïste intolérant, ne lui parlez pas! Ce n'est plus un être humain, c'est une brute.

Il passe, sans transition, de l'idiotisme le plus stupide à la folie la plus furieuse. Hélas! ce sont les derniers et terribles spasmes de ses nerfs. La chair a de ces soubresauts, à l'approche de la mort. Les lueurs que jette, par intermittences, la lampe qui va s'éteindre sont aussi brillantes qu'éphémères.

La consomption aura raison de ces révoltes.

L'estomac du fumeur ne fonctionne pas. Une tasse de riz suffit à calmer son appétit; deux tasses le feraient mourir.

Peu lui importe, d'ailleurs, la vie matérielle. Il ne vit pas avec nous et méprise nos joies. L'opium l'a pris tout entier, corps et âme.

Il attend, avec anxiété, le moment où il pourra fumer encore.

Quand approche l'heure, ses yeux s'animent, son être lâche tressaille jusque dans ses fibres les plus intimes. « Voici le dieu! s'écriait autrefois la PYTHIE, en se « tordant sur son trépied d'airain; voici l'opium! pense le « fou en reprenant sa pipe. »

Ce narcotique lui est devenu nécessaire, comme l'air à nos poumons. S'il manquait d'opium, il mourrait inévitablement dans la semaine. En continuant à fumer, il mourra d'une façon plus lente, mais aussi certaine, et le malheureux, qui a livré son âme au démon, se meut

dans une impasse, avec la mort fatale comme unique issue.

Que faites-vous chez lui, à cette heure, imprudent ami! Ne sentez-vous pas son impatience? Ne comprenez-vous pas les horribles souffrances qu'il endure en vous écoutant? Regardez ces yeux qui pleurent, ces lèvres qui se contractent dans un rictus horrible. Laissez la victime vivre ses dernières heures de félicité dans le taudis silencieux et enfumé, où la flamme mystérieuse de la petite lampe, garnie d'huile de coco, volatilisera les savantes boulettes d'opium.

N'anticipez pas sur l'agonie prochaine.

Voyez-vous le fumeur étendu sur son lit de camp, accoudé près d'un oreiller arlequin, recouvert de pièces de soie disparates, aussi carré et peu moelleux qu'une poutre? Il trempe, avec précaution, son aiguille d'acier dans la petite tasse en porcelaine où il vient de répandre la liqueur maudite, semblable à du caramel visqueux. Puis, il porte lentement l'aiguille sur le foyer de sa lampe et, tandis que l'opium, chauffé légèrement, se gonfle, se boursoufle, comme une bulle de savon, le fumeur tourne et retourne, avec précaution, son aiguille, pour éviter que la boulette ne se brûle.

Quand il a obtenu une consistance suffisante, il plonge à nouveau son aiguille dans la tasse d'opium, la reporte sur le feu, la pétrit en la roulant vivement sur le fourneau de sa pipe, et continue ce manège intéressant jusqu'à

ce que le globule ait atteint les proportions d'une pilule d'éther.

Enfin, il prend sa longue pipe à la main.

C'est un bambou, haut d'une coudée, percé dans sa longueur d'un canal dont un des orifices aboutit à l'embouchure et dont l'autre vient, à angle droit, s'ouvrir sur l'écorce du bambou, que surmonte à cet endroit, une pomme d'arrosoir en terre cuite, percée d'un unique et microscopique trou.

Le fumeur adapte, à l'aide de son aiguille, sur ce trou de fourneau, la boulette d'opium qu'il vient de confectionner et prend bien soin de retirer lentement la pointe de l'aiguille, par crainte de boucher l'orifice.

Posant alors sa tête, le plus confortablement possible, sur son oreiller de soie, il applique d'une façon gourmande sa bouche au tuyau de sa pipe, ses lèvres enveloppant le bambou, comme un enfant qui suce un bâton de sucre d'orge. Puis, il approche le fourneau de sa pipe de la flamme de sa lampe et, d'une seule inspiration, longue, lente, sifflante comme un râle de mourant, aspire avec ivresse toute la fumée que donne l'opium volatilisé.

Une odeur caractéristique de chocolat brûlé se répand dans la chambre : la première pipe est fumée.

Sous l'impression qui naît de cette intoxication, le fumeur laisse tomber ses bras en homme las, ferme les yeux et conserve longtemps la fumée dont il a infecté ses bronches.

Enfin, vaincu par l'asphyxie, le fumeur exhale l'opium et procède aussitôt à la confection d'une nouvelle pilule·

C'est ainsi que cet homme passera toute sa nuit' fumant d'innombrables cigarettes, pour espacer les cinquante à soixante boulettes d'opium dont la combustion lui est nécessaire actuellement, en attendant les exigences futures.

Lorsqu'au petit jour il s'endort, meurtri, de ce sommeil léger qui fait le seul charme de sa vie, son cerveau n'est hanté par aucun de ces songes érotiques dont la légende s'est plu à orner ironiquement les rêves calmes des fumeurs d'opium.

Aucune HOURI ne visitera ce cénobite. Il n'entrera point dans la Jérusalem céleste. Moins que tout autre, il s'approchera des autels de Vénus sur lesquels son narcotique favori le dispense de déposer même un timide tribut. L'opium est un terrible Seigneur qui ne tolère point de maîtresses à ses apôtres.

Dans la béatitude d'un sommeil dont la légèreté lui procure les délices d'un évanouissement conscient, le fumeur bannit volontairement tous les souvenirs pénibles, se plonge dans le néant et vit comme un esprit détaché des misères terrestres!

Le NIRVANA n'est qu'un rêve d'opium.

Quand, à son réveil, le malheureux illuminé quittera ses chimères dorées pour retomber dans notre vallée de larmes, il se meurtrira cruellement sur le roc de la réa-

lité, et, exaspéré par le monde extérieur, n'aspirera qu'au moment béni où, de nouveau, il pourra se plonger dans les fleuves de l'Idéal, jusqu'au jour prochain où la dysenterie fatale l'emportera pour l'éternité dans la mer de l'Oubli.

LA MORT, LE DEUIL ET L'ENTERREMENT

死喪禮說



LA MORT, LE DEUIL ET L'ENTERREMENT

Un soir, TRAN-VAN-DAÏ, voyant ses jambes enflées, pensa que le « mal d'eau » l'entraînerait bientôt dans la tombe.

Propriétaire de cinq cents CÔNGS de rizière, il avait passé sa vie dans la vase, toujours occupé à surveiller ses hommes de peine, plus épuisé que les coolies qui draguaient le canal du village, plus misérablement vêtu que les THANG-DIÊM vagabondant au marché voisin.

TRAN-VAN-DAÏ était bien vieux! Depuis longtemps, les jeunes gens le saluaient respectueusement du nom d'ONG GIA, Monsieur le Vieux. Mais, hélas! la moustache qu'il avait orgueilleusement laissée croître à quarante ans, suivant les usages du pays, pour avoir droit au titre de Monsieur, était devenue si blanche et les poils en étaient maintenant si clair-semés que déjà

quelques gens du village commençaient à l'appeler Monsieur mon Grand-Père.

Et c'est là, comme vous savez, le dernier degré du respect pour les hommes du peuple : le respect qui précède la mort.

Aussi, en voyant ses jambes affaiblies, que l'eau des rizières pénétrait et gonflait comme des éponges, TRAN-VAN-DAÏ songea qu'il allait bientôt mourir.

« — L'homme sage, a dit KONG-PHU-CHEU, doit « préparer son lit avant que la nuit soit venue « et acheter son cercueil avant que la mort ne « l'effleure. Qui donc espère faire un voyage agréable « si les malles ne sont pas faites, avant l'heure du « départ ? »

Respectueux de ces maximes, TRAN-VAN-DAÏ alla trouver le meilleur menuisier du village et lui donna ses instructions.

Expressément, le cercueil devait être fabriqué en vieux bois de GO, calfeutré de santal, poli, verni et soigneusement laqué.

« La laque sera-t-elle appliquée naturelle ou coloriée ? » demanda l'ouvrier.

DAÏ répondit que la teinte blanche de la laque lui déplaisait — d'abord parce qu'elle était naturelle et que l'apprêt est un luxe dont on fait montre ; — ensuite parce que le deuil se porte en blanc : ce serait trop lugubre !

Le vieillard se souciait peu de reposer éternellement dans une bière toute blanche : « Le deuil est pour « ceux qui survivent, disait-il, et il serait plaisant « qu'il portât le sien! »

Pour la même raison, la teinture de la laque en noir lui parut trop sombre; le vert lui sembla vulgaire et le bleu un peu jeune.

Mais le rouge lui plut davantage.

« Laquez en rouge, dit-il enfin, ce sera plus conve-« nable. Les mandarins aiment beaucoup le rouge : Ils « ont raison. Je veux faire comme eux; les morts n'ont « pas de privilèges. »

Sur ces mots, l'ouvrier se mit à l'œuvre.

Il retira du fleuve cinq pièces de bois qu'on y avait plongées depuis cinquante ans, les débita, en fit de larges planches, épaisses d'un demi THUOC et les scella avec des chevilles de TRAC, graissées de terre glaise.

Puis, il les polit au rabot et les frotta, six semaines durant, avec ses pieds nus.

Enfin, il prit dans un vase de Chine cacheté une précieuse gomme élastique dont les Chinois connaissent seuls le secret, versa cette laque blanche sur un plateau de faïence et l'étendit soigneusement.

Quand ce travail fut accompli, l'ouvrier saupoudra la pâte avec une poudre rougeâtre, achetée chez le pharmacien du village, et, à l'aide de pinces, travailla

la matière jusqu'à ce que la couleur naturelle de la laque disparût, pour faire place uniformément au ton rougeâtre de la poudre.

Saisissant alors un couteau flexible, semblable à celui dont se servent les vitriers pour appliquer le mastic, le menuisier étendit sur les faces du cercueil une première couche de laque rouge qu'il laissa sécher pendant huit jours.

Successivement, dix couches de laque furent ainsi superposées, et, comme ce chiffre était celui qui avait été convenu, l'ouvrier, après le séchage de la dixième application, se mit en devoir de donner un vernis à son œuvre, en frictionnant vivement, avec une énorme pierre-ponce, les surfaces enduites de laque.

Le travail matériel était achevé; l'art devait intervenir pour le reste.

Précieusement enveloppé, le cercueil fut transporté, avec mille soins, chez un peintre émérite. L'artiste en prit possession et, sans tarder, dessina, sur les faces latérales, des dragons ailés jouant avec la lune : bêtes apocalyptiques dont le corps verdâtre, capricieusement enroulé autour de nuages bleus, se tordait au milieu de flammes dorées.

Aux angles du cercueil, étaient dessinées des chouettes noires, dont les ailes étaient repliées en forme d'X : symbole du mystère de la mort.

Enfin, sur chacune des extrémités — tête et pied du cercueil, — un cercle d'or fut tracé, au centre duquel l'artiste contrefit les traits de l'écriture normale, pour leur imprimer ce cachet d'incompréhensible, tant recherché des Orientaux et inscrivit ainsi en caractères arrondis le signe hiéroglyphique qui donne l'idée d'Immortalité.

DAÏ dépensa trois cents barres d'argent pour cette œuvre pieuse. C'était une somme ronde; mais le vieillard parcimonieux ne lésina pas.

Et lui, qui n'avait jamais payé une commande sans en discuter le prix devant le conseil des notables, accorda, sans barguigner, toutes les avances d'argent qui lui furent faites par les ouvriers.

Enfin, DAÏ prit livraison du précieux meuble.

Aussitôt terminé, le cercueil fut apporté chez le vieillard, déposé dans sa chambre à coucher, en face de son lit de camp, tout à côté de son coffre-fort, en bois de CAM-LAŸ, et monté sur des roulettes, par crainte d'incendie ou de pillage.

Quand le cercueil fut installé, quand il eut été recouvert d'un long suaire de soie blanche, et qu'enfin les ouvriers eurent piqué dans ses plis un bouquet de fleurs d'aréquier, DAÏ eut un sourire de bonheur.

Ses deux mains amaigries, dont les longs ongles recourbés et jaunâtres semblaient être les squelettes de ses doigts, tâtèrent amoureusement l'étoffe soyeuse,

et ses yeux pétillants de joie contemplèrent longtemps les ornementations macabres de l'artiste.

Un gros rire bruyant et sonore secoua ses lèvres : rire de triomphe, rire de défi au destin.

Il était prêt maintenant. Il pouvait mourir.

Il mourut.

Une petite toux le mit au lit, une quinte l'emporta.

LY, son fils aîné, lui ferma pieusement les yeux, sans mot dire, le regard froid, l'attitude calme d'un prêtre au chevet d'un mort.

Et, tandis que le nouveau chef de famille accomplissait ces devoirs funèbres, dans un silence absolu, avec la gravité qu'exigent les rites, les femmes et les autres enfants du défunt étaient précipitamment sortis de la chambre mortuaire, comme affolés par le spectre de la mort, s'arrachant les cheveux, déchirant leurs vêtements, brisant leurs bijoux, et, à demi-nus, couraient dans le village, en poussant de grands cris rauques auxquels répondaient tous les chiens des CAI-NHA voisines.

Les clameurs des gens, les hurlements des bêtes, l'aspect de ce cadavre à peine refroidi, ne semblèrent point toucher le cœur de LY. Impassible, il appela à mi-voix, comme par crainte d'éveiller son père, les domestiques de la maison, releva le voile qui couvrait le cercueil laqué, enveloppa le mort dans ce long suaire et, avec l'aide de ses gens, déposa DAÏ dans sa bière.

Enfin, il jeta sur le corps une poignée de petites feuilles de papier doré et argenté, abattit le couvercle et scella le cercueil avec de la cire vierge.

Ces cérémonies funèbres accomplies, LY fit signe aux valets de le laisser seul.

Il revêtit promptement alors ses habits de deuil, endossa une robe de toile blanche, se coiffa d'un turban blanc noué sur la nuque de façon à encapuchonner entièrement la tête, brisa ses ongles et pieds nus, vint se prosterner avec respect au pied du cercueil. Puis, il se releva avec brusquerie, appela par trois fois son père, se mit à genoux, les bras étendus, les lèvres collées à la bière, versa des larmes silencieuses et s'abîma longtemps dans sa douleur...

Mais déjà les parents et les amis sont venus pour rendre leurs devoirs au mort. LY les entend causer à voix basse dans la pièce voisine. Il sait qu'il doit, en cette douloureuse circonstance, recevoir en personne tous les visiteurs et que sa dignité ne peut être trahie par son affliction.

Mécaniquement, comme un automate, il se relève, sèche ses larmes, fait taire ses souffrances, et lentement, après avoir imprimé à ses traits ce caractère de placidité presque choquante, que les rites traditionnels imposent au nouveau chef de famille, il salue, en souriant légèrement, les nouveaux-venus, les invite à se reposer, leur fait servir quelques gâteaux.

On accepte, on se complimente, tout en faisant l'éloge du mort.

Tous les parents sont vêtus de blanc.

C'est le deuil qui commence. Il durera trois ans, et, pendant ce laps de temps, les bijoux, les pierreries, les vêtements de luxe ne reparaîtront plus.

Pendant trois ans la vie sera comme suspendue dans la maison. Plus de fête, plus de jeux, plus de rires. Pas de mariage, et point de fiançailles.

La succession du défunt ne sera pas ouverte. Les biens resteront inscrits sur le registre communal au nom de TRÂN-VAN-DAÏ, et c'est en son nom que tous les actes de la vie familiale seront accomplis par le fils aîné.

Ainsi la mémoire du père survit à sa mort, et, par une fiction pieuse, c'est lui qui est censé commander en maître, tant que son cercueil n'a pas quitté la maison.

Cependant, des ouvriers ont dressé à la hâte, dans la salle d'honneur où se trouvent les autels des ancêtres, un grand catafalque recouvert de soie brochée et rehaussé d'ornements en or massif.

Sur un ordre donné, dix coolies soulèvent le cercueil et le transportent péniblement. Leurs cris, leurs jurons, leurs invectives ne scandalisent personne. Incrimine-t-on les chiens qui jappent derrière le palanquin du mandarin ?

Vraiment, avec leurs vêtements sales, tout en loques, leur peau brune, leurs faces malpropres, ces coolies

semblent être plutôt des démons se disputant un cadavre que des hommes transportant une bière.

Enfin, le cercueil est déposé sur des tréteaux qu'on recouvre rapidement de tentures, tandis que LY jette une poignée de sapèques aux coolies et les fait chasser au plus vite par ses valets.

Autour du catafalque, on allume de grands cierges qui seront constamment renouvelés, avant d'être entièrement consumés. Les domestiques sont chargés de ce soin et répondent de leur exactitude sous peine de flagellation au rotin ou de bastonnade au truong.

A la lueur vacillante de ces flambeaux, la salle des ancêtres prend un aspect lugubre. Sur les murs et de façon à cacher entièrement les ornements qui les décoraient, sont suspendus de longs kimono en toile blanche où sont tracés à l'encre de Chine des pensées pieuses, des invocations religieuses et de pompeux éloges du défunt.

L'aîné de la famille veille à ce que l'ordre et le silence accompagnent ces préparatifs funèbres. Il a toujours l'œil sec, la démarche lente, le geste posé. Son attitude est minutieusement étudiée, et, pour se montrer digne de son rôle, il comprime, sans faiblesse, ses sentiments filiaux.

Ses frères, qui ne sont pas astreints à cette atroce parade de magnanimité, sanglotent autour du cercueil : ils restent accroupis sur le sol, comme des êtres privés de raison.

Les femmes sont plus bruyantes. Mal vêtues, les cheveux épars sur les épaules, elles clament leur désespoir.

Leurs cris stridents, leurs lugubres appels, les longs sanglots qui soulèvent leurs poitrines, donnent à leur douleur un caractère de désespoir si poignant que l'impeccable LY est obligé parfois de se mettre à l'écart pour essuyer une larme furtive.

Cependant, les parents éloignés et quelques amis, prévenus un peu tard de l'issue fatale, sont venus se joindre aux premiers arrivés.

Ils s'empressent autour des veuves éplorées, distribuant des consolations qui, par le redoublement de plaintes qu'elles provoquent, semblent augmenter encore l'affliction des femmes.

Sous les ordres de LY, on sert à toutes les personnes présentes le repas du soir.

Enfin, la nuit tombe, et la veillée du mort commence.

Aucun étranger n'y peut assister.

Seul, le nouveau chef de la famille, assis sur un escabeau, les mains jointes, dans l'attitude de la supplication, reste auprès de son père, et, entrecoupant ses paroles de sanglots, interroge sans cesse le mort. Les questions se pressent nombreuses, avec de longues plaintes en guise de réponse.

Toute la nuit, cette triste homélie se déroule, lugubre et monotone.

Le langage de LY est ému, son discours imagé. Ses

phrases sont souples, son ton caressant, sa prononciation extrêmement douce, et c'est comme la conversation d'un enfant boudeur sur les genoux de son aïeul.

LY retrace lentement les traits de sa vie, ses espoirs et ses désillusions, ses joies et ses peines. Il rappelle à son père mille particularités de son existence, cause affaires et traite même avec le mort des questions d'intérêt.

L'entretien est empreint d'une tendresse douloureuse qui donne le frisson. Oh! l'affreux tête-à-tête de ce jeune homme avec ce cadavre à peine refroidi, dans une salle qu'éclairent des cierges funèbres, au milieu de ces appareils de deuil, au sein de cette nuit dont les voiles semblent être les suaires de la mort!...

Et, tous les soirs, la veillée recommence, le fils aîné remplacé par son cadet, le cadet par un autre frère, chaque enfant mâle prenant à son tour sa faction auprès du père.

Suivant les âges, suivant les caractères des enfants, la conversation avec le mort se modifie, passant du grave à l'enfantin, mais toujours émue et uniformément douce.

« **CHA, CHA OÏ!** ô mon père, mon père, dit le plus
« jeune, — un marmot qui n'a pas encore les cheveux
« assez longs pour les nouer sur la tête — tu m'avais
« promis un bracelet de jais pour le **TÊT**, et voilà que
« tu nous quittes avant les fêtes. Est-ce que tu ne

« m'aimes plus, toi qui ne me trouvais jamais assez
« coquettement vêtu et qui disais sans cesse, en me
« montrant : « Mon petit VANG, c'est le plus bel enfant
« de l'Annam ! » Tu as donc vu d'autres enfants, là-bas,
« où tu es allé, qui sont plus jolis que moi, dis ? Tu
« ne réponds pas ? Tu me consolais toujours, autrefois,
« quand mon grand frère me grondait, et maintenant
« c'est toi qui me fais pleurer, CHA. CHA, OÏ! OÏ, OÏ,
« OÏ.....

Pendant trois ans, tous les soirs, depuis le crépuscule jusqu'au lever de l'aurore, s'égrène lentement ce chapelet funèbre.

Enfin, l'heure de l'inhumation a sonné.

La cérémonie sera solennelle. Ainsi le veut LY, pour honorer son père. Si les épargnes du défunt ne sont pas suffisantes pour couvrir les frais des funérailles, on engagera les bijoux chez un usurier, on aliènera les buffles, et LY se vendra lui-même aux notables, pour être présenté aux mandarins militaires parmi les hommes, dits de bonne volonté, que le village est tenu de fournir chaque année au recrutement des tirailleurs annamites.

Mais, à tout prix, il faut que les funérailles soient imposantes, grandioses. Tous les parents et tous les amis connus ont été convoqués. Un festin est commandé, les portes sont ouvertes, la réception est publique.

Sur les tables, chargées de mets recherchés, les petits

bols de riz sont sans cesse renouvelés, pour apaiser l'appétit de bon ton que montrent les visiteurs.

Des musiciens accompagnent avec leurs instruments une cohorte de jeunes hommes qui chantent des poèmes héroïques extraits des tragédies antiques.

La famille prie au pied de l'autel des ancêtres, et chacun de ses membres vient, à son tour, faire trois respectueux LAŸS devant le catafalque.

Jeunes et vieux, hommes et femmes, tous les visiteurs défilent ensuite devant le cercueil et se prosternent trois fois.

Les hommes, coiffés du turban de cérémonie, vêtus de couleur sombre, s'avancent en silence. Lorsqu'ils sont arrivés en face de la bière, ils s'arrêtent brusquement, les pieds en équerre, les bras tombant naturellement, prenant la position du soldat dans le rang, sans armes. Puis, ils inclinent lentement la tête, sans se découvrir, élèvent leurs bras en l'air, joignent leurs mains en enfermant le poignet droit dans la main gauche et s'abattent d'un mouvement souple sur le genou droit. Le genou gauche se place à son tour mollement. Dans cette attitude, ils restent un instant immobiles. Tendant ensuite le buste en avant, ils abaissent leurs bras, appuient leurs mains, toujours jointes, sur leur poitrine, et s'inclinent ainsi jusqu'à ce que leur front vienne toucher le sol.

Ce premier LAŸ terminé, ils se redressent lentement, lèvent le genou gauche, puis le genou droit, et sans dis-

joindre les mains, en conservant toujours un silence parfait, avec une lenteur cérémonieuse, ils exécutent de la même manière les deux autres LAŸS.

S'étant enfin redressés, après le dernier salut, ils agitent trois fois de haut en bas, d'un mouvement saccadé, leurs mains jointes, et s'en vont gravement, sans mot dire.

Les femmes, par décence, ne se prosternent pas. Elles s'asseyent à terre, suivant le rite oriental, les jambes croisées, les pieds ramenés sous les genoux. Puis, elles élèvent lentement leurs bras, appliquent leurs mains ouvertes l'une contre l'autre, les doigts tendus et les tiennent ensuite, en pliant les bras, à la hauteur de leur visage.

Ployant alors le corps en deux, elles inclinent et redressent leur buste trois fois, d'un mouvement presque automatique, le jeu des muscles infiniment lent, l'attitude profondément religieuse, baissant les yeux avec recueillement, les mains appliquées l'une sur l'autre et suivant le mouvement de la tête.

Puis, elles se relèvent complètement, et, comme les hommes, elles s'en vont gravement, sans mot dire, après avoir agité trois fois de haut en bas, d'un mouvement saccadé, leurs mains toujours unies.

Cependant le soleil tombe à l'horizon. Le crépuscule dure quelques minutes à peine, et chacun sait qu'en toute saison la nuit abaisse, dès six heures, ses sombres écrans.

Le tam-tam a depuis longtemps retenti pour le souper des détenus. Le TRAÏ est fermé, la garde relevée, la nuit close.

LY quitte un instant la salle des ancêtres. Inquiet, il vient à la porte extérieure, sort et s'avance au milieu de la rue.

Le silence qui règne semble le préoccuper.

Tout à coup, des sons argentins retentissent. On dirait des clochettes qu'un maillet frappe à intervalles égaux. Les sons se rapprochent et, distinctement, on entend maintenant les chants rythmés qu'entrecoupent les sons des clochettes.

La physionomie de LY s'illumine aussitôt de joie.

Ce sont les Bonzes.

Voici leurs longs manteaux de soie jaune, leurs grandes cannes surmontées de cercles de cuivre chargés d'anneaux. A leur tête, s'avance le Saint, prêtre des prêtres, le chef incontesté de la Bonzerie voisine.

Il porte, sur l'uniforme de soie jaune, une chape en satin rouge, agrémentée de galons d'or qui rayent l'étoffe du manteau et semblent la découper en parallélogrammes. Sa tête, entièrement rasée, est surmontée de la mitre dorée, et ses mains amaigries sont jointes, les deux index relevés, dans l'attitude du Bouddha.

Les Bonzes qui l'accompagnent sont coiffés de petites calottes en drap rouge, doublées de cuir épais, toutes rondes et très étroites, en forme de bourrelets

d'enfants. Les bords de ces coiffures sont relevés et appliqués sur le tour extérieur de la calotte, de manière à former une espèce d'auréole dentelée, garnie de passements jaunes.

Ils portent majestueusement leurs grandes cannes à cercles de cuivre.

Derrière eux s'avancent les néophytes, agitant en cadence des clochettes d'argent, ou frappant avec des maillets sur des carapaces de tortue.

Le cortège pénètre dans la maison de TRÂN-VAN-DAÏ, en chantant des hymnes religieux. La foule s'écarte respectueusement sur le passage des Bonzes, et les enfants se montrent du doigt le Saint, couronné de sa mitre.

Des chuchotements courent, mêlés de cris d'admiration : CHA-CHA! Savez-vous comment ce bonze est devenu Saint ? Hé bien! Il paraît qu'étant simple néophyte, un jour, en présence de tous les prêtres de son couvent, il plaça un charbon ardent sur sa tête rasée, et qu'il put garder cette braise sur son crâne pendant deux heures entières, sans que le cuir chevelu portât trace de brûlure. CHA, CHA!

Et l'on admire le prodige, on le commente, on l'explique même, en s'exclamant toujours : CHA-CHA.

Coupant le remous de la foule, les Bonzes sont entrés dans la salle des ancêtres et se prosternent longuement au pied du catafalque.

Puis, les néophytes saisissent des conques marines et y soufflent à qui mieux mieux. Des sons rauques, semblables à des cris d'animaux féroces s'échappent de ces coquilles.

HOU! HOU! HOU-OU-OU! La cérémonie religieuse va commencer, c'est le signal des prières.

On dit qu'autrefois, lorsque le Bouddha s'était réfugié, pour y faire pénitence, avec ses disciples, dans les jungles de l'Inde, le Sage était, dès l'aurore, éveillé par les rugissements de bêtes fauves. Ce concert d'un genre particulier précédait ses prières et ouvrait ses cérémonies.

En souvenir du Bouddha, les Bonzes commencent ainsi très souvent leurs offices, au bruit imitatif des conques marines.

Cependant le Saint fait placer sur trois rangs ses prêtres et ses néophytes. Les psalmodies s'élèvent de ce groupe, graves, monotones, interrompues seulement, à longs intervalles, par quelques mots de PALI que prononce le Saint, en jetant une poignée de feuilles dorées dans un brasero de cuivre.

Et, tandis que les prières s'achèvent, LY invite tous les assistants à évacuer la salle des ancêtres. Les serviteurs s'empressent aussitôt. En grande hâte, ils apportent de larges vases de faïence qu'ils déposent à terre dans un ordre méthodique. Puis, ils plantent dans ces vases de grandes touffes de bambous, tous frais

coupés, les ornent de banderolles, les illuminent en fixant aux branches une foule de petits cierges, suspendent au bout des tiges une multitude de petites poupées grimaçantes, de magots en plâtre, de Bouddhas en terre, de Bonzes en porcelaine, de perles et de verroteries qui font de ces bambous de véritables arbres de Noël.

Dans les coins de la pièce, sont disposés de petits autels, recouverts de tapis de soie.

Enfin, les invités sont autorisés à pénétrer de nouveau dans la salle ; ils s'installent sur les bas-côtés autour des tables admirablement servies.

Quand tout le monde est en place, LY s'avance respectueusement vers le Saint, met un genou en terre et informe les Bonzes que les préparatifs sont terminés.

Une procession commence aussitôt.

Les yeux baissés, l'air indifférent aux choses extérieures, les Bonzes suivent leur chef en file indienne, portant des cierges fixés sur des chandeliers de bois qui affectent la forme d'une branche de lotus. Ils s'en vont ainsi, à travers la salle, déroulant sans cesse leur farandole capricieuse, qui circule lentement au milieu des allées formées par les bambous illuminés.

Leurs chants ne sont plus rythmés rigoureusement. Chaque prêtre psalmodie, sans s'occuper de son voisin, sa prière personnelle, et les néophytes qui suivent les bonzes auxquels ils sont attachés frappent toujours sur

leurs clochettes d'argent ou sur leurs carapaces de tortue.

Cette cacophonie dure toute une nuit ; ce monôme poursuit son cours jusqu'à l'aurore.

De temps à autre, le Saint s'arrête devant les petits autels disposés dans les coins de la salle et y fait quelques invocations à la mort. La colonne s'immobilise quelques instants, et les Bonzes se taisent pendant la prière du Saint.

Puis, la chaîne se déroule à nouveau, les chants reprennent, les clochettes retentissent de plus belle, les carapaces claquent de mieux en mieux.

La foule, qui se presse aux portes, s'intéresse vivement au spectacle, sans y attacher cependant aucune idée pieuse. On se montre les Bonzes, on parle encore du prodige accompli par le Saint et, surtout, on suppute les sommes considérables que LY a dépensées pour son père, depuis le jour où il a rendu le dernier soupir.

Quelques audacieux se risquent dans la salle, et la foule doucement s'approche des tables réservées aux invités qui fument tranquillement des cigarettes, en buvant de l'alcool de riz.

Enfin, la dernière veille vient d'être battue au tam-tam de la maison commune, par la garde descendante.

Il est six heures du matin, l'aube luit.

Un bruit confus de voix éraillées se fait entendre dans la cour de la maison. Ce sont les coolies loués par

LY, pour transporter le cercueil. Ils sont là trente hommes, dépenaillés, qui sont allés quérir chez le maire le corbillard de la commune.

LY leur fait signe d'entrer. Ils se bousculent à la porte, et, au milieu du bruit assourdissant de leurs discussions, le cercueil est enlevé sur leurs épaules.

Les Bonzes ont profité de cet instant, pour disparaître dans une pièce voisine où ils se reposent.

Au moment où le cercueil quitte la maison, une salve retentit. Des milliers de fusées éclatent de toutes parts ; des pièces d'artifice sont allumées de tous côtés.

Avec maintes difficultés, beaucoup de lenteur et grand tapage, les coolies introduisent enfin le cercueil dans le monumental corbillard de la commune.

Ce corbillard, qui est tout en bois peint et doré, affecte la forme d'un baldaquin : il est divisé intérieurement en deux compartiments.

Celui qui renferme le cercueil occupe pour ainsi dire tout le corbillard. C'est une grande caisse solidement établie, recouverte à l'extérieur de boiseries finement sculptées, dont les moulures sont peintes en rouge et ornées de dorures.

L'autre compartiment est excessivement petit. Il est occupé tout entier par un autel en façade, chargé de fleurs, illuminé par les feux de cierges multicolores, encombré de brûle-parfums en cuivre où flambent des copeaux de santal, embaumé des fumées épaisses qui

s'échappent en gracieuses volutes, des baguettes d'encens.

Le corbillard n'a pas de roues. Il repose sur une plate-forme consolidée par deux fortes et longues pièces de bois qui se prolongent, tant en avant qu'en arrière, et semblent être ainsi deux immenses brancards auxquels s'attellent les coolies.

Le cortège se forme.

En tête, le chef des Bonzes, porté sur une Sédia, les mains jointes dans l'attitude de la méditation.

Derrière lui, les Bonzes aux robes jaunes, psalmodiant des prières, et les néophytes frappant toujours sur leurs clochettes ou sur leurs carapaces de tortues.

Ensuite vient le corbillard que suit immédiatement LY, seul, en sa qualité de Chef de Famille.

Puis, la famille elle-même, flanquée de musiciens.

Et encore, les amis, les voisins, tous les étrangers qui, à un titre quelconque, ont voulu accompagner le mort jusqu'à sa dernière demeure : une distribution d'éventails leur a été faite gracieusement.

Enfin, les domestiques, vêtus de blanc, qui sont chargés de jeter à chaque pas, tout le long de la route, de petits carrés de papier doré ou argenté pour conjurer les mauvais esprits et les détourner, par l'appât du gain, de l'idée malicieuse qu'ils pourraient avoir d'enlever le cadavre de DAÏ, avant sa mise au tombeau

De fréquentes stations sont faites en route à l'effet de laisser reposer les porteurs.

A chaque arrêt, LY se prosterne et exécute des LAŸ, tandis que les parents font retentir les airs de leurs plaintes.

La musique couvre ces exclamations. Le tam-tam, le gong, les cymbales étouffent de leurs notes sonores les cris déchirants des femmes.

Enfin, le cortège arrive au champ de sépulture : c'est la rizière préférée de TRAN-VÂN-DAÏ, celle qu'il travaillait avec amour, dont il mesurait si souvent les talus, par crainte d'un empiètement du voisin. Cette terre, qu'il aimait comme une mère, va le recevoir dans son sein.

DAÏ ne sera pas, ainsi qu'un manant, jeté dans son cercueil au milieu d'un champ d'ajoncs et recouvert d'un dôme de terre en forme de nid de taupe.

LY a voulu que son père restât chez lui ; dans sa propriété, comme un mandarin et qu'il eût un mausolée.

Un grand mur de pierres rouges, apportées à grands frais de BIÊN-HOA, a été bâti au milieu de la rizière. Il forme une enceinte de vingt THUOC de côté. Cette ceinture est trouée au levant par une ouverture en forme de boucle monumentale.

Le corbillard est introduit à travers cette porte ovale que surmontent deux colonnes de marbre aux chapiteaux formés de boutons de lotus.

A l'intérieur de cette enceinte, s'élèvent deux petits

temples, tout chargés de tuiles peintes, qui simulent en miniature deux habitations luxueuses.

Au pied de ces constructions, s'ouvre une fosse, revêtue intérieurement de pierres scellées au ciment.

Le cercueil est déposé quelques instants au pied de cette tombe : LY s'avance fébrilement, se prosterne quatre fois devant le cercueil, dit un dernier et solennel adieu à son père et s'affaisse comme inanimé, sans un cri, ses lèvres baisant la terre.

Les lamentations, les cris, les coups de tam-tam, de gong et de cymbales éclatent, se multiplient, assourdissants, tandis que le cercueil est descendu dans la tombe.

Les Bonzes se retirent silencieusement.

A la hâte, les fossoyeurs jettent sur ce cercueil une poignée de papiers dorés et argentés, saisissent leurs outils de maçons et ferment, à l'aide de grosses pierres, la fosse béante.

Puis, en gâchant d'énormes quantités de plâtre, ils façonnent la surface du tombeau, lui donnent une forme renflée, lui impriment l'aspect d'un animal accroupi — dragon ou sphinx — sans tête et sans membre.

Pendant ce temps, les amis de la famille ont entraîné les parents et les ramènent à leur domicile.

LY, qui s'est évanoui, est emporté le dernier par les domestiques, pâle comme un cadavre, les yeux bleuis de fatigue.

L'enterrement fini, le deuil est terminé.

LA CRÉMATION

焚尸禮說

LA CRÉMATION

焚尸禮說



LA CRÉMATION

La nuit tombe et enveloppe de ses voiles le monastère de VINH-AN.

Mystérieusement, ainsi qu'un décor de féerie, se détache dans les ténèbres la masse sombre du temple bouddhiste dont les portes closes laissent filtrer à travers les ais mal joints de nombreux rayons de lumière qui font à la pagode comme une auréole divine.

Les cloches d'airain résonnent majestueusement. Sur leurs timbres métalliques, enserrés dans un large cercle de bois, les musiciens cambodgiens exécutent de savants et délicats arpèges, tandis que, sur leurs cithares, les Annamites modulent de plaintives mélodies.

Les voix vibrantes des femmes se mêlent aux graves prières des Bonzes. Frissonnante de poésie musicale, la brise porte sur ses ailes ces carillons, ces chants et ces accords.

Harmonieusement, les ondes sonores s'unissent dans l'espace et viennent mourir sur les dunes de BAC-LIÊU, comme s'étouffe dans la plaine, le murmure mélodieux du torrent qui tombe des cimes alpines.

Au bruit des fusées et des gôngs, les Bonzes sortent enfin de la Pagode, suivis d'une cohorte de femmes en pleurs qui portent sur leur tête nue des corbeilles chargées de fleurs, de fruits et de bois odorants.

La procession s'avance avec lenteur au milieu des jardins de la Pagode, s'arrêtant à chaque édicule élevé en l'honneur des Génies Terrestres, pour honorer l'Esprit du lieu par des chants et des génuflexions.

Là-bas, accroupis au pied d'un édifice construit sur le modèle d'un hangar, les parents du défunt gémissent et se lamentent. Le cercueil, hissé au haut d'un trophée de bois sec, disparaît sous un somptueux catafalque de soie blanche, rehaussé d'or.

La procession s'arrête. Les Bonzes se détachent et aspergent le cercueil d'essences aromatiques. Tandis qu'ils tournent, en priant, autour du bûcher, un ami de la famille dispose au centre du funèbre édifice de volumineux paquets de poudre.

Puis, on attache à un pieu fiché en terre, au milieu du tas de poudre, une corde très lisse qu'on tend soigneusement et dont on fixe l'autre extrémité à la porte de la Pagode.

Sur cette corde, préalablement graissée, glissent

deux anneaux de métal qui supportent une énorme fusée dont la mèche se présente du côté opposé au bûcher, de telle sorte qu'en se consumant, la fusée soit emportée par un violent mouvement de recul.

La lune apparaît enfin.

A demi caché par l'horizon, son globe qu'éclaire les rayons du soleil, semble être la coupole illuminée d'une mosquée céleste. Le catafalque — sinistre silhouette — se profile en noir sur cet écran dont les lueurs rouges mettent comme des flammes capricieuses aux angles du bûcher.

— « Le feu du ciel appelle le feu de la Terre, psal-
« modient gravement les Bonzes, voici l'heure de l'Im-
« mortelle Consomption. »

A ces chants funèbres répond un coup de tam-tam.

Aussitôt, dans une traînée d'étincelles, la fusée enflammée à la porte de la Pagode glisse le long de la corde, semblable à un éclair, puis elle éclate bruyamment au milieu de la poudre qu'elle enflamme et incendie le bûcher.

— « L'âme passe, l'âme est passée, s'écrient les assistants en se prosternant à terre.

Une immense clameur, faite d'appels douloureux et de cris désespérés, s'élève jusqu'au ciel, tandis que le bois crépite et que la fumée enveloppe d'un linceul bleuâtre le cadavre qui se consume.

Toute la nuit, les Bonzes veillent auprès de ce

bûcher qu'entourent les parents désolés et lorsqu'enfin demain, vers le milieu du jour, le dernier tison s'éteindra, les cendres seront enfouies, sans appareil, dans une étroite fosse en maçonnerie, que recouvrira une petite dalle de pierres sur laquelle la famille fera graver le signe de l'Immortalité.

TABLE DES MATIÈRES

總目章次

TABLE DES MATIÈRES

50


安南雜傳